

The background features a light beige color with a stylized illustration of a branch. The branch is thin and brown, with several leaves of varying sizes and shapes, also in a light brown color. A single, vibrant red flower with five petals is positioned on the left side of the branch, slightly below the center. The overall aesthetic is minimalist and elegant.

Marie
des trois rivières

lois jammes

roman



© lois jammes
Penmarc'h, Bretagne
seconde édition septembre 2021
jammeslois@gmail.com

Marie des trois rivières

lois jammes

roman

Avant-propos

Lorsque je m'embarquais dans la généalogie familiale afin d'offrir l'arbre de nos ancêtres à ma mère pour ses quatre-vingt-dix printemps, j'étais loin de me douter du voyage extraordinaire qui allait en résulter.

En véritables pirates, mes aïeux ont mené un assaut incessant contre mon navire croisant la mer d'archives qui s'étendait devant moi. Ni boulets de canon ni coups de sabre depuis leur vaisseau fantôme, non, plutôt un appel de sirènes, de chants auxquels on ne peut résister. D'ailleurs à quoi bon ? Je me laissais couler avec délice dans les profondeurs de leur monde passé, un monde qui fut le socle du mien, un monde qui parcourt encore mes veines.

Il m'est apparu très rapidement que construire un arbre n'était pas rendre justice à mes ancêtres. Un tronc, des feuilles ornées d'un nom, deux dates... bien court pour représenter des vies qui ne cessaient de me faire des clins d'œil entre les lignes des registres de baptêmes, de mariages, de sépultures. Des personnes étaient nées, s'étaient aimées, avaient pleuré. Les mots tracés à la plume d'oie distillaient encore les émotions des moments où ils furent écrits, m'enivrant très vite, peuplant mes nuits, m'envoûtant au sens propre du mot. J'étais piégé, ficelé, englué. Mes ancêtres !

C'est alors que me vint l'idée de les faire revivre par le roman, car dans mes rêves ils étaient bien vivants, je n'avais plus qu'à les suivre, notant chaque détail, chaque intui-

tion, et les coucher sur le papier.

Une femme s'en est très vite détachée. Pourquoi elle plutôt qu'un ou une autre, je ne saurais le dire, m'a-t-elle fait un signe entre les écritures? Pendant des mois j'ai suivi la piste de ses frères, sœurs, parents, grands-parents, cousins et cousines, oncles et tantes, ses relations, les lieux où elle habitait et que j'ai visités chaque fois que cela était possible, tout.

D'abord respecter le cadre géographique et météorologique – vivre avec son temps était à prendre littéralement à l'époque –, toponymique et patronymique, historique et généalogique, puis imaginer ses actes et son caractère, ses joies et ses peines. Vivre avec elle.

Voici l'histoire de Marie des trois rivières.

Avertissement

Mes ancêtres parlaient angevin, un dialecte à part entière issu du roman au nord de la Loire dans un processus parallèle au français. Il ne s'agit donc absolument pas d'un patois dérivé de cette langue née autour de Paris.

La différence est de taille et j'y tiens beaucoup car je me souviens encore des railleries des gens du bourg envers ma grand-mère maternelle, une campagnarde qui a toujours pensé qu'elle s'exprimait mal, alors qu'elle le faisait en angevin. Elle est morte sans le savoir.

Afin de ne pas alourdir le texte, je me suis contenté de l'émailler de ce vocabulaire savoureux, que ceux, qui comme moi ont eu la chance de naître au milieu du XXe siècle, reconnaîtront sans peine.

Un glossaire et deux cartes en fin d'ouvrage lèveront les doutes sur le sens des mots et les lieux rencontrés.

Sur ce, tôtepette et bon voyage avec Marie !

1706

Louis XIV règne depuis soixante-trois ans et ce n'est pas fini, Voltaire et Marie ont douze ans, Benjamin Franklin vient de naître, Johann Pachelbel et Antoine de Latour disparaissent, la guerre de succession d'Espagne dure depuis cinq ans (elle se terminera en 1714).

Elle ne comprenait pas. Un silence inhabituel enveloppait la maison, un silence lourd, épais, angoissant. Sans faire de bruit pour ne pas réveiller Adam, Renée et Julienne, Marie Le Moine s'était levée de la couche où frère et sœurs dormaient ensemble tête-bêche, tandis que Charlotte reposait à portée de main dans son berceau en planches de châtaignier. Du haut de ses quasi douze ans, elle regarda tendrement sa petite sœur qu'elle adorait, et frissonna d'amour autant que de froid en ce début d'avril. Elle enfila ses sabots, couvrit sa chemise d'un châle de laine et sortit dans la cour pour se diriger vers la barge de bois, car c'est elle qui allumait le feu tous les matins depuis que sa mère était malade, une responsabilité qu'elle prenait très au sérieux. Derrière l'horizon le soleil lançait déjà ses premiers rayons prometteurs d'une belle journée, et elle huma l'air frais avec plaisir, oublieuse de l'angoisse ressentie au réveil.

Le fagot était petit, façonné par son père à la mesure des forces de sa fille. Elle le posa sur les chenets de la che-

minée et commença à dégager les braises de la cendre, quand elle crut entendre un léger sanglot. Son frère et ses sœurs dormaient paisiblement, et jamais elle n'avait vu son père ni sa mère pleurer. Intriguée, elle s'approcha doucement du bat-flanc derrière lequel se cachait le lit de ses parents. Encore un sanglot. Elle risqua un regard et, stupéfaite, aperçut son père agenouillé au pied du lit, la tête enfouie dans l'édredon, le torse tressaillant de temps en temps. Il pleurait. Enhardie, elle osa s'approcher et posa sa main d'enfant sur l'épaule de l'homme qui se retourna, le visage défait et inondé de larmes. Il bredouilla, — Ma fille, ma petite Marie, votre mère... elle... elle est morte!

Marie ouvrit de grands yeux et se jeta dans les bras de son père. Instinctivement, elle sut que sa vie allait basculer. Depuis la naissance de Charlotte quatorze mois plus tôt, sa mère Marie Potry ne s'était jamais complètement remise de ses couches, et voilà qu'elle s'en allait, qu'elle les abandonnait. Un sentiment d'injustice et de révolte la submergea. Comment sa mère avait-elle pu? pourquoi maintenant? Elle cria sa rage. Son père la serra plus fort tout en lui pressant le visage dans le creux de son épaule, — Tout doux ma fille, vous allez réveiller vos cadets, chuchota-t-il entre ses cheveux, tout doux ma fille, oh ma fille, votre mère...

Pas plus que l'enfant qu'il étreignait sur sa poitrine, Adam Le Moine ne pouvait croire que sa femme n'était déjà plus là, encore moins imaginer le futur de sa famille. La seule chose qu'il entrevoyait était que son épouse n'était pas partie seule, qu'elle avait emmené avec elle leur vie à tous, qu'ils allaient devoir en trouver une autre.

Le froid les sortit de leur torpeur. Combien de temps étaient-ils restés dans les bras l'un de l'autre, prostrés

dans la douleur ? Marie réagit la première et courut vers la cheminée. Elle battit le briquet pour ranimer le feu et y réchauffer la soupe de la veille, réveilla les enfants, habilla les plus jeunes et leur servit à manger, tous blottis autour de l'âtre, tandis que leur père partait avertir les voisins. Pour cacher sa détresse, elle prit dans ses bras la petite Charlotte qui babillait insouciantement selon son habitude, l'embrassa en se frottant à sa peau douce et respira goulûment son odeur de bébé, son odeur de vie naissante, cherchant désespérément un antidote à la peine qui lui nouait les entrailles.

La sépulture eut lieu le lendemain. Voisins et amis étaient venus veiller le corps à la chandelle. On avait raconté des anecdotes sur la vie de la défunte Marie Potry dite la jeune et de sa sœur Marie la vieille qui détestait ce sobriquet, deux sœurs avec le même nom de chrétienne, quelle idée ! On avait soupiré en évoquant son âge, mourir à trente-six ans ce n'est pas juste ! Et les enfants ? qu'allaient-ils devenir ? Pauvre Adam !

La tristesse était légère, on craignait la mort mais on y était accoutumé, on riait sans vergogne pour la conjurer.

Registre paroissial de Tiercé 1700-1709 — *Le second avril 1706 a été par nous prier soussigné ensepulturé le corps de marie potery vivante femme de adam lemoïne âgée de trente cinq ans ou environ morte du jour precedant ont été présents adam lemoïne son mari et anne Berthe sa cousine et plusieurs autres qui ont dit ne savoir signer.*

Mourir au début du printemps lorsque la terre s'éveille allège les peines, un bon moment pour adoucir le deuil quand les esprits engourdis par l'hiver s'émerveillent chaque année du renouveau de la vie. Pourtant les beaux

jours de mai apportèrent une autre mauvaise nouvelle : le grand-père Estienne Le Moine était décédé à Avrillé et déjà enterré au cimetière de ce bourg. Marie l'avait peu connu mais se souvenait du son de sa voix bourrue, prompte à donner des ordres.

Quand son père s'assit près du feu ce soir-là, elle apporta la bouteille de goutte réservée aux occasions exceptionnelles, bonnes ou mauvaises, et resta assise à ses côtés en silence tandis qu'il buvait par petites lampées, le regard au-delà de la flamme.

Le travail est un bon remède contre l'adversité, Adam et sa fille en abattaient beaucoup, l'un à la terre, l'autre au ménage. Marie devait en effet gérer la maison, la maigre bourse, la pension et la traite des animaux, la basse-cour, la cuisine, le linge et ses cadets. L'année de maladie de sa mère l'avait déjà entraînée et les choses ne se passaient pas trop mal grâce à la complicité entre elle et son père. Lorsque l'un flanchait, l'autre était là. Elle adorait quand il lui racontait des histoires, surtout quand il parlait de sa vie à lui,

— Quand mes parents se sont mariés à la fin des moissons de 1665, ma mère Jeanne Potry était déjà grosse, à croire que le printemps avait été trop fécond ! dit Adam en riant, et je suis arrivé au tout premier mois de l'année suivante. Suivant la tradition, j'aurais dû être baptisé du nom d'Estienne, comme mon père, mais non, il a choisi celui de mon parrain. Je me suis toujours demandé si j'étais vraiment son fils et lui aussi a dû avoir quelques doutes. Mon frère né deux ans plus tard a été nommé Jean, vous l'avez pas connu, il est décédé à dix-sept ans de maladie quand vous étiez pas encore parmi nous. C'est le suivant qu'a été appelé Estienne et est devenu le favori de mon père. J'ai eu deux autres frères mais ils ont pas atteint les deux ans d'âge. Vous voyez, de cinq gar-

çons, il en reste que deux, vot' parrain Estienne et moi. Quand mon père a décidé de quitter Tiercé et les Roulières pour s'installer à Avrillé, il a emmené mon frère avec lui, et main'nant votre oncle est riche depuis qu'il est dev'nu marchand fermier pour le compte du seigneur de la Plesse, grand bien lui fasse ! Moi, vot' grand-père m'a marié pour que je continue dans sa closerie, c'était l'an d'avant la grande famine de 93-94, celle qui a tué vot' frère aîné au berceau et bien d'autres, le cimetièrre en est rempli. Puis vot' mère est devenue ronde de vous, la disette continuait et on voulait pas vous perdre, alors j'ai tout fait pour qu'elle puisse manger et vous garder en bonne santé. Des racines de fougères et des glands, des pissenlits, des orties et des choses bien plus mauvaises encore, tout allait au chaudron. Un frère de vot' mère en est mort et vous, vous êtes venue au monde au mois de juillet 94 sous une grande chaleur qui grillait les plantes, gonflait les cadavres des bêtes et ceux des pauv' gens morts sur les chemins. Pour vous baptiser incontinent après vot' naissance, vous avez fait dans mes bras deux lieues aller-retour parmi cette misère pourrissant sous le soleil. On avait peur des fièvres qui en sortaient, alors vot' mère vous a gardé au sein le plus longtemps possible mais elle avait pas beaucoup de lait, voilà pourquoi vous êtes pas bien grosse malgré tout. Vot' naissance nous a beaucoup aidés à nous batt' et on s'en est sortis tous les trois grâce à vous, je dirais.

Adam caressa les cheveux de sa fille, un geste nouveau depuis la mort de sa femme. Marie s'en réjouit, car si l'amour était présent, les marques d'affection étaient rares. Il continua,

— Pendant qu'on s'épuisait rin que pour surviv', le roué finissait de bâtir un ben beau châtaiu à Versailles, mais payé par nos impôts qu'il a cône alourdis pour le ter-

miner. J'ai grand respect pour nos maît' sauf quand ils écrasent les petites gens qu'on est. En ayez point honte ma fille, l'honneur existe pour tous et lui en a guère fait preuve en agissant ainsi.

Registre paroissial de Tiercé 1692-1699 — *Le quatrième Juillet au dit An [1694] a ete baptizée par moy prierieur soussigné marie lemoïne fille dadam lemoïne et de marie pothry a ete parain Etienne lemoïne et marainne ollive fille Signé le nommé et l. de Cherruau*

Malgré les choses terribles que racontait Adam, Marie Le Moine avait beau se creuser la tête, elle ne se souvenait que d'une enfance heureuse. Que ce soit faire la course avec son père jamais vainqueur jusqu'au puits, y jeter un caillou pour énerver le bigorneux et sa bigornette tapis sous la surface de l'eau noire, apprendre à faire des ricochets dans la mare, dérapper sur la même mare englacée en hiver, se laisser glisser du haut du pailleur quitte à s'écorcher les fesses, déterrer des âchées dans le potager, câliner les veaux ou esquiver le bec du jars, écouter les histoires aux veillées hivernales, sentir la chaleur rassurante des bestiaux, ramasser au printemps les coucou-pelotes, les suspendre sur un fil tendu et en faire des balles pour ses sœurs, leur inventer des comptines, courir les hannetons, guetter les bousines des têtards entre les lentilles d'eau, ramasser les petits rosés dans le pâtis derrière la maison et en rapporter une pleine panerée, touiller la bouillie sous l'œil de sa mère, se sentir fière de pouvoir aider ses parents..., cette vie semblait tellement couler d'elle-même qu'elle n'imaginait pas que d'autres enfants eussent une vie différente, rude mais joyeuse, précaire mais suffisante. La maladie les avait rarement visités, seule la différence d'âge avec son frère et

ses sœurs lui avait pesé parfois, trois ans avec Adam, cinq avec Renée, sept avec Julienne, c'est beaucoup quand on est encore enfant, mais aujourd'hui cela l'aidait à jouer son rôle de maîtresse de maison.

Euler, Buffon et Carl von Linné viennent au monde, madame de Montespan et Vauban disparaissent, l'Angleterre et l'Écosse forment le Royaume-Uni, le mont Fuji entre en éruption, les Hollandais introduisent le café à Java, Pierre le Grand épouse une servante, Bach fugue en ré mineur, Denis Papin navigue sur un bateau à vapeur, un médecin compte le pouls de ses patients anglais.

Aux Rouillères, les moissons et les récoltes automnales précédentes avaient été assez bonnes pour ne pas craindre l'hiver, la vie continuait son chemin, que pouvait-elle faire d'autre ? Poussée par le temps, elle ne connaît qu'une direction. Les Le Moine étaient habitués aux rigueurs des mois noirs et s'abritaient dans la petite maison qu'ils considéraient comme confortable : de vrais murs en pierre sous un chapeau d'ardoise, la terre battue de la pièce à vivre résonnant d'un son mat sous les sabots, la cheminée et sa crémaillère, les chaudrons, seilles de bois et casseroles accrochés au-dessus d'un évier fait d'une dalle de pierre, la grosse table et ses bancs, les trois coffres à linge rangés le long du mur, l'indispensable pot de chambre, les deux lits au plus près de l'ouverture vers l'étable afin de récupérer la chaleur des bêtes sous le même toit. Marie aimait entendre les trois vaches maigres et les bœufs de labour ruminer dans l'obscurité, ce bruit placide avait un côté rassurant et berceur qui rendait les paupières lourdes.

Le puits béait à quelques mètres en face de la porte, bien commode quand rôde la bise ou fouette la pluie, mais aujourd'hui la journée était belle, l'hiver semblait avoir porté ailleurs ses haillons glacés. Marie, une seille débordante d'eau fraîche d'une main, Charlotte de l'autre, se dirigea directement vers la soue où se trouvait la coche qui venait de mettre bas, un évènement d'importance dans la closerie et de bon augure pour les salaisons à venir.

La truie émit un grognement de salutation, du moins ainsi aimait à le penser Marie qui lui donnait durant l'hiver une ration journalière de topines.

— T'en as fait des p'tits! s'exclama-t-elle, y en a ben une douzaine, t'es une bonne mère toi, laisse-moi les caresser. Elle en choisit un au hasard, l'embrassa sur le museau et le montra à sa petite sœur.

— Hi... fit Charlotte avec un grand sourire tout en se trémoussant.

C'est en reposant le porcelet que Marie en vit un autre étouffé par sa mère. Voulant éviter de la peine à l'enfant, elle cacha le petit corps dans son tablier et sortit pour appeler,

— Renée! viens chercher Charlotte, j'ai à faire!

— J'arrive! répondit une voix depuis l'intérieur de la maison.

— Bouge pas Charlotte, tu vas rentrer avec ta sœur, il commence à faire froid, moi je vais vite aller panser les poules.

Elles étaient de l'autre côté de la grange. Marie jeta du grain au milieu de l'aire ainsi que le petit cadavre, les poules sauraient s'en occuper. La fraîcheur du couchant et la pensée du petit corps déchiqueté par les coups de bec la firent frémir, elle ne s'attarda pas et passa par

le potager ramasser quelques biques de choux pour la soupe. Un dernier détour par le puits pour reprendre une seillée et elle rentra dans la salle où Renée et Julienne parlaient près du feu.

— Et Charlotte ? demanda Marie.

— Oh ! fit Renée, j'ai oublié !

Les trois sœurs coururent vers le toit à cochon comme si elles avaient eu le diable aux trousses. Bien au chaud entre les porcelets, la tête sur le ventre de la truie, Charlotte dormait, une goutte de lait à la commissure de ses lèvres enfantines.

Au souper, personne ne dit mot, les enfants par peur d'une réprimande de leur père pour une négligence qui aurait pu être fatale, Adam gagné par la tristesse qui l'envahissait depuis quelques jours. Une année que sa femme était partie. Sans sa fille aînée qui tenait le ménage, il se serait déjà remarié, les veuves ne manquaient point, mais lui et Marie se dépensaient sans compter et la vie à la closerie se maintenait en fragile équilibre, toujours à la merci d'une mauvaise récolte ou de la maladie. Le lendemain appartenait à Dieu.

Et Dieu prenait sa part. À la Toussaint l'oncle Estienne venu pour un négoce à Tiercé leur rendit une petite visite. Adam fut heureux de revoir son frère, non pas pour lui demander de l'aide, mais simplement pour le plaisir d'évoquer leur jeunesse, avoir des nouvelles de ses neveux, ou savoir si les affaires étaient bonnes. Marie regardait avec timidité son parrain qui semblait nettement moins jovial que son père. Elle servit aux deux hommes le vin apporté par l'oncle, et continua à touiller la soupe du soir dans la cheminée pour mieux suivre la conversation.

— N'avez-vous pas été frappés par la foire ici à Tiercé? demanda Estienne.

— Ma foi non, Dieu nous épargne ce mal! répondit Adam, pourquoi?

— Un ami marchand m'a conté le fléau qui a touché le Craonnais en août et septembre. Il paraît qu'à Challenguin-la-Potherie la foire en a tué plus de cinq cents, jusqu'à vingt par jour, au point que le curé et ses deux vicaires n'avaient plus le temps d'enterrer les morts, de saints hommes que ces prêtres-là qui n'ont pas fui comme font les notables de la ville à chaque épidémie! Il n'y eut rien chez nous, grâce à saint Roch que mon épouse priait tous les jours dans la chapelle de la Plesse.

Les deux frères se signèrent en même temps, histoire de s'assurer qu'avoir évoqué ce mal implacable n'allait pas l'attirer, mieux valait ne point parler trop longtemps de ces choses...

— Votre soupe sent bon, Marie, dit son parrain, qu'avez-vous donc mis dedans?

— Des fèves, mon oncle, avec un peu de lait et un os pour le goût.

— À la bonne heure! j'y goûterais volontiers, votre père a de la chance de vous avoir, seul il ne s'en tirerait pas.

— Ça c'est ben vrai, renchérit Adam fier de sa fille.

— Vous vous en sortez donc vraiment mon frère? j'en suis bien aise, mais j'avoue que je n'y croyais pas, seul avec vos enfants, quelle folie! pourquoi ne pas vous remarier?

V'là que mon oncle parle comme un monsieur main'nant, pensa Marie toujours en train de touiller la marmite, il prend des airs parce que son maît' est noble ou parce qu'on est pauvres?

— Oh je prends des fois un journalier, reprit Adam

presque en s'excusant, faut dire que même s'il vient aux champs, mon fils est còre trop jeune, y peut guère que m'ner les gorins à la glandée ou des choses comme ça, et je me serais r'marié si Marie avait pas été là, vantié ben pour sùr, mais avec elle pas besoin de quelqu'un d'aut' pour le ménage, et ça fait une bouche en moins.

Estienne se tut, gêné par la franchise d'Adam qui ne paraissait pas avoir honte de sa pauvreté alors que lui faisait tout pour la dissimuler.

— La soupe est prête, dit Marie apportant deux écuelles fumantes.

1708-1709

Jean Sébastien Bach devient organiste officiel de la cour de Weimar, la porcelaine de Saxe sort de la manufacture royale de Meissen et l'Italien Farina prépare son eau de Cologne. 1709: la guerre de succession d'Espagne qui dure depuis huit ans déjà déclenche une crise financière, à Paris 24.000 personnes meurent de froid en janvier où la température est descendue à -26°, et au Portugal le père Bartolomeu Lourenço de Gusmão lance un ballon à air chaud au-dessus de Lisbonne.

Sur les basses collines de Wattignies, en ce 22 octobre 1708, la situation tournait au cauchemar. Les fantassins fuyaient en tous sens, talonnés par les habits rouges des Anglais de Marlborough déjà dangereusement proches de la ligne des batteries. Devant le péril imminent, Luc se transforma. Il aurait pu fuir, il ne le fit pas. Il aurait pu se cacher, il se montra. *Quitte à mourir, autant le faire dignement*, se dit-il, étonné lui-même d'une telle pensée. Il laissa ses doigts caresser le long fût de bronze encore brûlant d'un beau Solide de 12 livres,

— On en aura vu des choses nous deux, dit-il à son canon, tu m'en as fait baver plus d'une fois pour sortir tes trois mille livres de la boue avec mes ch'vaux. Aujourd'hui je t'en veux pas, je vais pas t'abandonner mais je crois que not' route s'arrête là.

Les servants des autres pièces étaient partis en courant

derrière leur officier, à peine s'il s'en rendit compte. Pourquoi se sentait-il soudainement fier devant la mort, lui plus à l'aise avec les chevaux qu'avec les hommes? Était-il déjà si las de la guerre au bout de quelques mois? Peut-on désirer la mort quand on a à peine vingt ans? Il réajusta son habit bleu, hocha la tête en regardant ses bas rouges maculés et déchirés, chargea son fusil moderne, enclencha la baïonnette. Il attendit près du canon, calme, résolu. La transcendance de son être le rendait beau.

La suite fut rapide. L'ennemi arriva, un contre dix, vingt peut-être. Il tira, un soldat tomba. Sa baïonnette s'enfonça dans la chair du plus proche qui l'embrocha au même instant. Point de haine dans les regards, plutôt l'étonnement devant celui qu'on croyait ennemi, deux êtres qui se reconnaissent dans la souffrance, qui comprennent trop tard l'incommensurable stupidité de la guerre... Ils tombèrent ensemble.

— Halte! fit un officier rouge au soldat qui voulut achever le canonnier, il est le seul à être resté sur place, on ne tue pas les braves.

Une lueur d'humanité au milieu du carnage... Luc sombra dans l'oubli.

Il se réveilla le lendemain sur une paille, assommé de douleur. Une ombre était penchée sur lui,

— Ah, notre homme refait enfin surface! Bonjour, je suis maître chirurgien, les gens du bourg ont été piller le champ de bataille incontinent après et l'un d'eux a eu pitié de vous, vous avez de la chance, d'habitude ils achèvent plutôt les moribonds, et bien que vous ayez perdu beaucoup de sang, vos tripes n'ont pas été touchées. Si la blessure ne s'infecte pas, vous survivrez, en attendant vous resterez ici, je ne saurais abandonner nos valeureux soldats.

Il survécut. Personne ne le félicita pour son courage, il n'en parla point non plus. On le congédia de l'armée pour cause de blessures de guerre après de bons et loyaux services rendus au roi, on lui remit sa solde et une ordonnance signée pour rentrer chez lui.

De la Flandre à l'Anjou, le chemin est long et périlleux. Les loups, les brigands, mais surtout le froid. L'hiver avait attaqué avec une férocité bien pire que celle des coalisés dès la fin d'octobre, le soir de la fête des apôtres saint Simon et saint Jude. Pendant une semaine il s'était acharné sur les hommes et les animaux, mordant, dépeçant sans pitié, pourfendant les arbres de son glaive de glace. Une semaine de combat contre un ennemi absolument invincible. Ironie du sort, la blessure avait sauvé le soldat en le maintenant à l'abri chez le chirurgien.

Quand il se retrouva sur le chemin un mois plus tard, le temps s'était radouci, et puis il en avait vu d'autres depuis son entrée dans la milice à la fin du printemps dernier. Les levées effectuées par tirage au sort étant très impopulaires et souvent truquées, il n'avait eu aucune difficulté à troquer son billet blanc tiré du chapeau contre un billet noir, auquel le malchanceux possesseur s'était empressé de rajouter quelques écus d'argent bienvenus.

Son père dont il tenait le nom de chrétien était mort quatre ans auparavant, en août 1704, un père qu'il aimait bien, aussi insaisissable qu'il l'était lui-même et qu'il avait été le seul à accompagner vers sa dernière demeure au cimetière de Saint Sylvain, à croire que les Luc étaient différents des autres. Maintenant que ses frères et sœurs étaient tous mariés et pouvaient prendre soin de leur mère Perrine, lui, le cadet, allait marcher le monde comme il aimait à dire.

Et il l'avait marché ce monde de rois qui se battent à coups d'armées pour régler leurs petites affaires, il l'avait parcouru dans le froid, la faim, la boue, la chaleur et la soif, la puanteur des cadavres et des compagnons malades de dysenterie, l'odeur âcre de la poudre, les cris des blessés, les gémissements des mourants, l'épouvante dans les yeux des femmes violées. Non, elle n'était pas belle la guerre, rien qu'une bête qui faisait de vous une autre bête et vous dévorait les entrailles.

Il s'en était protégé en prenant soin des chevaux. Il semblait les comprendre si bien qu'on disait de lui qu'il avait un don, raison pour laquelle il avait très vite été transféré de la milice provinciale à un régiment d'artillerie de l'armée du roi. Luc pensait que ces pauvres animaux étaient tout comme lui, qu'ils n'avaient rien demandé et n'avaient rien à faire dans les batailles. Avec eux il se raccrochait au peu qui lui restait d'humain dans cette folie : prendre soin de l'autre. Combien de fois avait-on fait appel à lui pour désembourber un affût ? pour calmer un attelage rendu fou par le vacarme de la canonnade ? pour achever un cheval blessé ? Il s'agenouillait alors et lui parlait calmement, lui expliquait que ses peines allaient se terminer, qu'il ne souffrirait plus. Tout aussi calmement, il sectionnait la jugulaire d'un seul coup de lame et restait assis près de la tête de l'animal qui se vidait de son sang, sans cesser de lui parler, sans cesser de le caresser. Accompagner la mort des autres quand la mort vous accompagne chaque jour... juste retour des choses lui semblait-il.

Que de pensées lorsqu'on marche... Elles jaillissent d'on ne sait d'où, tournent dans la tête comme dans une cage et puis s'envolent. Luc se remémorait et marchait à-vaule-midi, vers le soleil, vers son Anjou, sans regret d'en

être parti, il faut le faire pour mieux apprécier le retour. Mais un si long chemin, tant d'embûches? Le soldat s'était défait depuis longtemps de la peur comme on jette un vieux manteau, question de survie. Il marchait.

Pour manger, il suffisait d'aborder une maison, de quémander. Parfois une soupe chaude, parfois rien, restait alors le chapardage, malaisé en cette saison. Si on lui demandait un coup de main, il le faisait volontiers, sûr d'avoir au moins un coucher sur la paille d'une étable. Souvent la faim, rien que la faim qui vous triture les tripes... Sa blessure s'était refermée mais les muscles abîmés le faisaient encore claudiquer. Il ne se sentait ni bien ni mal, il avançait.

La Noël le surprit quelque part dans les collines normandes et il put se chauffer et manger devant la grosse bûche qu'on mettait dans l'âtre ce jour-là. L'enfer commença le jour suivant. Les flammes s'étaient emparées de son ventre, il brûlait, sa tête allait exploser sous la pression de la fièvre. Douze jours il tint bon, douze jours de calvaire et de délire, douze jours sans manger et traînant les pieds, accroché à son bâton. La gueule de l'hiver, blanche et puante comme la mort, revint pour l'achever. Alors que la neige tombait dru, que la glace pesait de nouveau sur les arbres et les hommes, il s'écroula sur le seuil d'une chaumière isolée.

Luc se réveilla enseveli dans un tas de fumier. La porte de l'étable grinça, entra un pauvre homme, poil blanc de vieillesse et givre autour des lèvres, emmitoufflé de tous les linges qu'il avait pu trouver et pourtant guère plus épais que le soldat,

— Dieu miséricordieux, vous êtes vivant, j'y croyais pas!

Luc voulut répondre mais sa langue gonflée refusa d'obéir. L'homme continua,

— V'là trois jours que vous gisez sans bouger, y a rin dans ma mesure à part qu'ques châtaignes gelées et pus guère de bois pour le feu, alors je vous ai tiré là, j'ai fait un trou, mis de la menue paille et vous ai ben enveloppé de vieux linges avant de r'mett' le fumier par-dessus vous, j'ai pensé que ça vous tiendrait chaud avant vot' trépas, mais v'là que vous ressuscitez ! Qu'que j'va faire main'nant ? je ne puis vous garder ni vous mener chez Monsieur le curé, le froid vous tuerait, faible comme vous êtes, miséricorde, miséricorde !

Luc put battre des paupières en signe de compréhension. L'homme se tordait les mains, souffrant visiblement de ne pouvoir faire davantage pour son hôte encore plus infortuné que lui, puis il sortit une fiole de sous sa chemise, versa quelques gouttes entre les lèvres du malade et ressortit.

Deux jours plus tard le prisonnier du tas de fumier crut entendre dans son demi-sommeil l'ébrouement d'un cheval soufflant la neige de ses naseaux. Deux inconnus entrèrent, suivis du vieil homme toujours emmitouflé,

— C'est lui le mourant ?

— C'est lui, répondit le vieux.

Ce fut tout. Ils dégagèrent le corps tout en le laissant emmaillotté dans les linges puants, le hissèrent dans la charrette qui attendait et le couvrirent entièrement de paille.

— V'là ses habits, dit le vieux, que la sainte Madonne ait pitié de lui !

— Vous êtes un honnête homme, Dieu vous le rendra, répondit un des charretiers.

La charrette s'ébranla. Luc écoutait les roues crisser, les renâclements du cheval habillé d'une épaisse couverture fumant sous l'effort, les jurons sonores d'encouragement dont les échos se dissolvaient dans la blancheur glacée

du paysage. Une lieue dans la neige au ras des essieux, une éternité sous l'haleine vorace du froid avant que des mains ne soulèvent ce naufragé de l'hiver,

— Il est encore vivant, vite, les Saintes huiles!

On le posa sur une table, un prêtre s'approcha,

— L'homme qui vous a recueilli m'a dit que vous étiez un bon catholique sur le point de mourir, l'êtes-vous?

Luc battit des cils.

— Il a dit oui! dit une voix féminine à son côté.

Cela suffit pour lever les doutes du prêtre qui commença la cérémonie. Il imposa les mains en marmonnant son latin, oignit avec quelque dégoût les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, les mains, les pieds et les reins du mourant, et prononça les paroles rituelles de consolation.

— Amen! répondit la femme sans attendre davantage, je m'en vais le laver et le coucher main'nant, il ne pourrait être inséputuré dans cet état.

La servante énergique entreprit de dérouler les guenilles de la momie gisant devant elle, laissant le malade nu comme un ver, et lui jeta une seillée entière d'eau tiède tirée d'un grand chaudron près de la cheminée. Puis elle le frictionna des pieds à la tête sans ménagement avec un peu de savon et de cendre, le rinça de nouveau, lui passa une chemise propre et appela les deux charretiers qui buvaient une tisane d'orge avec le curé dans la pièce voisine,

— Aidez-moi à le mettre là, sur la paillasse près du feu.

Luc n'en sut pas plus. Il se réveilla le lendemain au midi, la femme assise près de lui, une bolée de soupe claire à la main,

— Prenez! Vous avez pas mangé depuis belle lurette, ça se voit, alors juste un peu. Je vous aurais bien apporté

aussi une gorgée de vin pour vous donner des forces mais rien ne sort de la canette, il a gelé dans le tonneau.

Il se sentit mieux, autant par les soins que par la sollicitude de cette femme qui s'occupait de lui comme si elle avait été sa mère. Sa présence le rassurait, il but.

— Vous avez pus l'air d'un moribond comme est venu nous dire le petit père, c'est pour ça que Monsieur le curé a dépêché la charrette, pour vous donner l'extrême-onction et vous envoyer au paradis si vous le méritiez, mais je crois que l'ange de la mort attendra.

La servante se signa tout en jetant un regard furtif autour d'elle, tout le monde sait que la faucheuse a l'ouïe fine et l'humeur chatouilleuse.

Elle posa sa main tiède sur le front de Luc,

— La fièvre se fait menue, tant mieux. Monsieur le curé veut bien vous garder parce que vous êtes soldat. Il a lu le papier plié dans la poche de votre habit et a dit qu'on ne pouvait renvoyer un défenseur du royaume dans ce froid épouvantable, j'en suis bien aise pour vous.

Luc retrouva l'usage de sa langue au bout d'une semaine, une semaine près de la cheminée à réchauffer son corps par le feu, son cœur par la bonté de la servante. Lui qui se laissait glisser vers le néant reprit espoir. Lorsqu'elle vint s'asseoir près de sa couche, il demanda,

— Quel est votre nom de chrétienne ?

— Que Dieu et ses saints soient loués, vous parlez ! le mal s'en va donc ! Je m'appelle Perrine.

— Perrine, comme ma sœur, comme ma mère. Perrine, vous m'avez sauvé la vie, sans vous je serais déjà sous terre avec les âchées.

— Non, vous y seriez pas, elle est trop gelée pour que le fossoyeur puisse la creuser, personne a encore vu un

hiver pareil. Les morts doivent attend' eux aussi que se termine ce châtement de Dieu, Il est en colère contre les hommes qui ne cessent de guerroyer.

Le ton était amer. Il la dévisagea : elle semblait un peu plus âgée que lui, que faisait-elle dans un presbytère ? Il lui posa la question.

— Monsieur le curé m'a recueillie quand il a appris que mon homme reviendrait pas de la guerre, il a pas eu vot' chance.

Luc lui prit la main en signe de compassion, elle ne la retira point.

— C'est grand malheur Perrine, je vous comprends et vous remercie encore de vot' bonté envers moi.

Ils restèrent un moment en silence, enveloppés de cet étrange bien-être diffus des esprits en harmonie.

Le dégel commença début février 1709 mais la fourberie de l'hiver était sans limite. La deuxième quinzaine du mois, alors que quelques pousses apparaissaient, la bête revint asséner un coup fatal aux dernières semences et autres biens de la terre qui résistaient encore. Quand glace et neige disparurent, la terre resta nue, la campagne muette. Tout avait péri. Alors les humains comprirent que le froid n'était rien à côté de ce qui les attendait : la famine.

Luc était encore faible, mais dès qu'il put se lever, il aida Perrine et le curé de son mieux. Le soir, il montait l'escalier en catimini vers les combles et se glissait dans le lit de la servante qui l'attendait. Quand le malheur est grand et que la mort rôde, les corps se rapprochent, se réchauffent et s'aiment sans savoir s'il y aura un lendemain. Perrine n'y voyait aucune contradiction avec sa foi et Luc ne trouva meilleur moyen pour exprimer sa gratitude à celle

qui l'avait maintenu en vie.

Dès qu'il en eut la force, il retourna à la chaumière du petit père dont il ignorait jusqu'au nom. Un spectacle macabre l'attendait : le corps du vieil homme gisait dans la cour, à moitié dévoré par les bêtes, des loups peut-être, dont les survivants affamés se rapprochaient dangereusement des habitations. Il mit les restes dans un sac, son bienfaiteur aurait la place qu'il méritait dans le cimetière.

De mars à mai, on avait ressemé un peu d'orge, d'avoine et de blé noir mais, incapables de faire la soudure avant la récolte à venir, beaucoup de paysans fuirent vers les villes, cherchant de quoi y manger. Les citadins furent d'abord généreux avec eux mais très vite ils devinrent trop nombreux et les chasse-gueux municipaux les repoussèrent, à chaque paroisse de nourrir ses pauvres. Comment des pauvres peuvent-ils nourrir des pauvres ?

Attisés par les spéculateurs, les prix flambèrent, celui du boisseau de blé augmenta de six à dix fois, provoquant la colère du peuple et des émeutes. Le curé expliqua à Luc que la grande famine de 93-94 avait causé plus d'un million de morts parmi les vingt millions d'habitants du royaume. Luc avait cinq ans à l'époque et ne s'en souvenait pas mais il avait entendu ses parents en parler.

La situation devenait chaque jour plus difficile, comment ne pas se préoccuper des siens en Anjou ? étaient-ils dans le même dénuement ? Une nuit Perrine lui parla franchement,

— Luc, j'ai toujours su que vous alliez reprendre la route, c'est dans vot' caractère et le moment est arrivé, je le sens. Vous tourmentez pas pour moi, j'ai le temps de trouver un mari, ... s'il en reste, ajouta-t-elle en souriant, vous serez toujours dans mon cœur car par vous j'ai pu faire qu'que chose de bon dans ma vie, et le Seigneur le

sait.

Elle se tut et se pelotonna contre lui.

Il partit quelques jours plus tard. Un marchand mis en confiance par le prêtre lui avait proposé de convoier des chevaux vers Laval. Son habit militaire n'attirant pas beaucoup de sympathie, car les gens associaient maintenant prix exorbitant du blé et dépenses de guerre, il le laissa à Perrine qui saurait en faire bon usage.

Bien calé sur le large dos d'un percheron, deux autres à la remorque, Luc voyageait depuis deux semaines et n'en revenait toujours pas. Ni même un champ de bataille n'offrait si grande désolation : les troncs de chênes centenaires fendus tout au long par le gel, les croupes des collines aux couleurs de peau malade, l'appel muet des branches nues des fruitiers vers le ciel, mais surtout le silence en ce mois de mai, le silence des oiseaux absents, tout cela faisait grande pitié. Quant aux gens, il les évitait le plus possible tant les mendiants, les vagabonds et les brigands étaient nombreux. Il montait toujours un des trois chevaux pour cette raison, on voit mieux du haut d'un cheval et il est facile de s'enfuir au galop, deux fois déjà il avait échappé à de pauvres hères qui ne cherchaient qu'à dévorer ses bêtes. Il ne leur en voulait pas, il savait à quoi pouvait pousser la faim. Le soir, l'ancien soldat utilisait avec parcimonie le maigre viatique lâché en rechignant par le marchand pour le soin des chevaux. Les bêtes pouvaient passer la nuit en sécurité dans l'écurie d'une auberge et manger un mauvais foin fort cher, tandis que le cavalier, content de ne pas avoir à chaparder pour survivre, avalait sa soupe puis s'étendait près d'eux en pensant à Perrine.

Deux semaines encore et il atteignit Laval la veille de la

Fête-Dieu.

— Je suis heureux que vous soyez venu sans empêchement, dit le maquignon au reçu des chevaux, mais ces bêtes vont me coûter une fortune en fourrage, comment retirer des gains de leur vente ? Un bien mauvais négoce que j'ai fait là... qui pouvait prévoir un hyver aussi féroce ?

Las des lamentations vraies ou fausses des marchands de tout acabit, Luc se contenta de ramasser son dû, tourna les talons et se dirigea sans perdre de temps vers le port. *Rien me presse pourtant, pensa-t-il, mais d'un coup j'ai hâte.*

Il s'arrêta cependant dans une des tavernes qui s'égrenaient au long d'un semblant de quai. Soldat, il avait pris goût à l'alcool qui coulait à flots après les pillages, *il faut bien oublier cette saleté de guerre*, disaient ses compagnons d'alors. Mal lui en prit. Les mariniers furent prompts à comprendre qu'il y avait pigeon à plumer et ne se privèrent pas. On l'entoura, on l'interrogea.

— Et que veut Messire en ce bouge ? dit l'un d'eux en ricanant.

— Je cherche à joindre Angers, répondit Luc, point dupe de ce qu'on voulait de lui, je paye de suite une tournée à qui veut bien m'y mener.

— Topez-la ! mais tous ici font partie de l'équipage, alors... tournée générale ?

La fierté des hommes est parfois mal placée. Luc hésita un instant puis acquiesça d'un léger signe de tête.

Il se réveilla les tempes en feu. Cela sentait l'humide, le moisi et le goudron, cela se berçait d'un bord à l'autre, des cris transperçaient ses tympans, cela bougeait, cela grinçait, cela clapotait.

— Où c'est que j'suis ? demanda-t-il tout en sachant déjà la réponse.

— Vous vouliez aller à Angers, non ? répondit l'homme avec lequel il avait topé, eh ben on y va. Vous nous avez raconté un tas de choses hier soir. Pour un soldat, vous tenez pas très fort l'alcool mais au moins vous êtes pas pingre, j'ai juste eu le temps de prendre ce qui me revenait et quand tout a été dépensé, mes hommes vous ont traîné à bord.

Luc mit la main à la bougette attachée à sa ceinture, vide évidemment. Il jura intérieurement, le sot dans l'histoire c'était lui et cette pensée le mortifia suffisamment pour n'en rien laisser paraître.

Le havrier s'était déjà écarté de la berge, une pesante et étroite embarcation longue de cent pieds, au fond plat renforcé et de faible tirant d'eau pour passer les hauts-fonds, ainsi que les portes marinières échelonnées tout au long des dix-huit lieux du trajet. Dans son ventre ouvert, des madriers de bon bois pour les navires du roi et d'autres choses en vrac. Le voiturier d'eau se sentit obligé de donner quelques explications à Luc le terrien,

— À cause des attérissemens sans nombre jusqu'à Château-Gontier, on complétera dans cette ville d'Anjou les deux cents milliers de la charge avec du fer des forges de Pouancé. Y'a pas plus gros bateau sur la Maienne, ajouta-t-il fièrement, faut savoir le bouger, vous aurez pas le temps de rester oisif.

Le mot était juste. Luc comprit pourquoi il n'avait pas été abandonné ivre mort sur le quai, on avait besoin de bras bon marché.

Dès la chaussée du premier moulin, un compagnon sauta sur la berge et amarra au pieu de liage le cordage du guinda, sorte de cabestan horizontal aux longs bras en

croix utilisé pour haler l'embarcation vers l'amont ou le retenir vers l'aval. Lorsque les hommes du meunier enlevèrent les planches de la porte marinière, l'eau de la rivière s'engouffra par l'ouverture, les muscles des mariniers se raidirent pour retenir les bras du guinda, bras qui tueraient facilement un homme si on les relâchait d'un coup. Les percheurs firent de leur mieux pour viser le centre du pertuis, le fond racla le seuil, la proue piqua dans l'eau écumante, laissant craindre un instant que le havrier ne se cassât en deux. À peine le bateau en aval de la chaussée, le meunier fit détacher le cordage et remettre les planches du pertuis, il n'aimait pas perdre l'eau de son moulin. On abaissa le grand gouvernail levé pour l'occasion. L'opération avait duré une bonne heure, il en fallait le triple pour remonter le courant.

— Y'en a beaucoup des portes comme ça jusqu'à Angers? demanda Luc.

— Quarante-deux mon gars! quarante-deux fois qu'on prend le risque de chavirer, quarante-deux fois qu'il nous faut payer péage, si c'est pas une honte!

Entre deux chaussées, on sortait rarement la grande voile rectangulaire, il fallait haler. Point de chevaux ici, rien que la force humaine sur un filin pris en haut du mât et se divisant ensuite en plusieurs brins, un pour chaque homme et que je te tire... et que je te repousse... s'échinaient les percheurs attentifs aux hauts-fonds et à la berge trop proche. Une équipe entonnait une chanson reprise immédiatement par l'autre comme un défi, scandant l'effort, soudant le groupe. Mis à part le guinda qui réveillait sa blessure, Luc fut de toutes les tâches, ne se plaignit jamais, et les mariniers eurent vite bonne estime de ce cul-terreux aussi taciturne dans la vie que bavard dans l'alcool.

Ils relâchèrent deux jours dans le port de Château-Gon-

tier. *L'Anjou enfin*, se réjouit Luc qui refusa l'invitation du voiturier pour aller s'enfiler un coup de cidre. Puis de nouveau la routine des portes, les coups de gueule avec les meuniers, les échouages plus fréquents du havrier chargé à ras-bord.

— On a de la chance cette année, lui avait dit un compagnon, y'a cône suffisamment d'eau, ça doit êt' toute la neige de cet hiver... moins d'échouages, moins de boulot!

Douceur de noms familiers: Grez et Neuville, Pruillé, Juigné, Montreuil Belfroy, Cantenay..., la hâte, l'envie des siens de nouveau. Et puis Angers, ses remparts et ses chaînes au travers de la rivière, ses rives boueuses encombrées et bruyantes après trois semaines passées sur la Maienne, que les Angevins prononçaient Maynne. L'ancien soldat rentrait chez lui à la Saint-Jean, un an après son départ, un an sans aucune nouvelle des siens.

Ne possédant rien, il avait décidé d'aller à Saint Sylvain, au village de Naunet où la maison de son père était maintenant occupée par la famille de son frère François, son aîné de dix-sept ans et parrain. Il cacha dans sa culotte les quelques sols que lui avait finalement donnés le voiturier d'eau pour son aide et entama d'un bon pas la lieue et demie qu'il avait devant lui.

Pendant ce temps, aux Roullières chez les Le Moine, on vivoçait. Adam ne savait toujours pas s'il devait remercier Dieu ou le diable: être tous sortis de l'horreur de l'hiver tenait du miracle. Quant à Marie qui allait sur ses quinze ans, ses seins pointaient sous sa chemise et elle avait déjà senti le sang couler le long de ses cuisses, un jour qu'elle allait à la closerie voisine de la Bourgonnière voir ses cousins. Sa tante Jeanne l'avait alors rassurée

tout en lui prodiguant quelques conseils très basiques,
— Ma nièce, vous v'là femme astheure qu'vos humeurs sortiront d'vot' corps à chaque lune, essayez-vous avec un linge humide si elles arrivent au g'nou, sinon attachez une guernille à vos reins après l'avoir passée ent' vos jambes. Moué j'aimais pas ça, ça gratte et pis les miasmes du sang qui restent là, y sont pas bons et peuvent vous rend' malade, alors je changeais mon jupon du d'sous s'il était taché. Et vous approchez pus des gars, sinon gare !
— À quoi ? voulut demander Marie.

Mais sa tante lui avait tourné le dos sans répondre et la question resta en l'air, petite bulle d'innocence crevée par l'ignorance des adultes.

L'Église, pour des raisons de mœurs, et les médecins, pour des raisons d'hygiène, avaient réussi à faire interdire pendant la Renaissance les bains publics si courants au Moyen-Âge. Depuis on préférait se changer plutôt que se laver par peur des maladies qu'on disait cachées dans l'eau. Quand tout le monde pue, personne ne s'en aperçoit ou alors on a recours aux parfums dont noblesse et bourgeoisie usèrent et abusèrent, pour la bonne fortune d'un Italien installé à Cologne et créateur d'une certaine eau en cette même année 1709. Quant au peuple, il aurait été bien incapable d'acheter un de ces flacons vendu le prix du salaire mensuel d'un ouvrier parisien.

Marie ignorait tout cela, pourtant jamais elle n'oubliait de mettre des fleurs séchées et des herbes odorantes dans le coffre où elle serrait les vêtements, comme le faisait sa mère. Se laver rarement et ne pas avoir de sous-vêtements obligeait à se changer quand la crasse rendait le chanvre ou le lin encore plus rêche sur la peau. Culottes d'homme, guêtres de toile, jupons, chemises, bonnets, bas s'entassaient dans un coin pour être bouillis avec de

la cendre dans la chaudière qui servait aussi à cuire des racines pour les cochons. Marie aurait aimé lessiver plus souvent dans ce grand chaudron près de la mare, mais c'était un dur et long travail auquel seule Renée pouvait participer. Pendant les terribles froids, elle avait toujours tenu une marmite d'eau chaude au coin du feu et veillé à ce que toutes se débarbouillent le visage jusqu'à ce qu'il soit bien rouge, se chargeant souvent elle-même de passer le linge humide sur la frimousse des récalcitrantes tandis que son frère se tenait prudemment à distance. Son père approuvait d'un hochement de tête sans le faire lui-même pour autant,

— Ma fille, disait-il en se moquant gentiment, vous allez user la peau de vos sœurs en les frottant ainsi, les entendez-vous don point geindre sous le linge râpeux ?

— Oui mon père, mais au moins elles auront de belles joues et pueront pas comme des gorins !

Père et fille riaient alors ensemble de ce petit rituel qui les unissait dans la détresse. Heureusement le méchant hiver, comme disait Charlotte, était parti après avoir croqué un morceau de printemps. L'été était là enfin, et on allait l'accueillir avec un grand feu de joie en ce jour de la Saint-Jean. Adam reprit espoir : ils avaient tenu jusqu'à présent tant bien que mal, grâce à sa fille aînée sans aucun doute, sans son aide ils ne seraient jamais sortis de l'enfer glacial des mois précédents.

Il se trompait. Alors que les feux s'élevaient partout dans la nuit, réminiscences ancestrales du père feu des Celtes que les gens maintenaient sans le savoir, la Loire se gonfla tant qu'elle bloqua les eaux de la Maienne et de la Sarthe, inondant bourgs et villages près des rives, mais surtout détruisant une fois de plus les récoltes à venir. Après le froid et la glace, l'eau, source de vie, se faisait elle-même destructrice.

Les corsaires de Dugay-Trouin prennent Rio de Janeiro, arrive David Hume, s'en va Boileau, on invente le diapason, la première machine à vapeur et l'impression à quatre couleurs, on apprend que le corail n'est pas une plante mais un animal.

Adam rapprocha son tabouret du feu et se versa une autre bolée d'un cidre âpre et aigre, un maigre plaisir qu'il s'autorisait parfois. Deux ans déjà qu'il était seul avec son fils. Il ne pensait plus guère à sa femme, à quoi bon ? les morts ne reviennent pas, mais ses filles ! bien vivantes, elles, et si loin... Pas un soir sans revoir leur image, pas une nuit sans se demander si elles n'étaient pas malades ou pis encore..., la nuit obscurcit aussi les pensées.

Grâce à Dieu, la closerie des Roullières, nichée entre Sarthe et Loir, avait été hors d'atteinte des dernières inondations. Les Le Moine n'avaient pas souffert non plus de celles de la Saint-Jean de 1709, mais les prix exorbitants dus à la pénurie avaient vite rendu la situation intenable. Aussi, lorsqu'à l'automne de cette année-là on s'était aperçu que les ceps noircis ne donneraient pas de raisins non plus, Adam avait compris qu'ils ne pourraient passer un autre hiver ensemble. Se souvenant de la mort de son fils aîné pendant la famine de 92, il avait pris la décision la plus douloureuse de sa vie : emmener ses filles à Avrillé

et les laisser sous la tutelle de son frère Estienne. Il n'avait pas eu le courage d'en informer sa progéniture, prétextant une simple visite qui, quoique inhabituelle, n'avait pas éveillé les soupçons de sa fille aînée.

Après une marche d'une petite lieue jusqu'à Porte-Bise, le port de Tiercé sur la Sarthe, un batelier les avait fait monter dans sa barque. Les enfants n'avaient jamais navigué sur la rivière et avaient été ravis par l'envol pesant des hérons, les flèches bleu métallique des martins-pêcheurs, les éclats de soleil des gardons sautant à l'égaillé hors de l'eau pour échapper à un danger invisible, les vagues qui les berdansaient au passage d'une gabare... Adam n'avait pas perdu une miette de ces bonheurs enfantins, les gravant dans sa mémoire car il n'en verrait pas d'autres, souriant aux siens malgré le poids qui oppressait son cœur.

Débarqués là où la Maienne se divise en deux pour former l'île Saint-Aubin, les passagers s'étaient dirigés droit sur le clocher d'Avrillé. Quand Charlotte donnait des signes de fatigue sur ses petites jambes de quatre ans, son père la prenait sur ses épaules, mais la gamine demandait très vite à marcher comme ses grandes sœurs et reprenait la main de Marie. Dans le bourg, Adam avait demandé la route de la Plesse à un colporteur.

— À c't'heure-ci, laissez l'soleil une main à gauche pour croiser l'chemin d'la Meignanne à une demi-lieue environ, d'là vous verrez l'châtiau, pas moyen d'se perd'. Allez, tôtepette, moué j' file, j'avions point fini ma tournée, y'a côre du boulot!

Marchands habitués aux déplacements, Estienne père ou Estienne fils étaient revenus de temps en temps aux Roullières, si bien qu'Adam n'avait jamais eu l'occasion d'aller à la Plesse. Qu'y aurait-il fait? on ne se déplace pas si loin pour le plaisir. À la vue du château, il s'était

arrêté, impressionné.

— Oh ! avaient fait les enfants en chœur.

— Que c'est beau ! avait ajouté Renée.

Ils avaient traversé le pont de pierre enjambant les douves alimentées par un ruisseau. Un large bâtiment à étage, en forme de U coupé en son milieu par un vide de deux ou trois toises, embrassait une vaste cour. La famille était restée plantée au milieu, mal à l'aise, ne sachant que faire devant l'imposant édifice.

Les réfugiés de toutes les époques connaissent bien ce sentiment. Ils ne sont plus chez eux, ils ne sont plus sur la route, et pourtant la sensation d'être arrivés n'est pas au rendez-vous. Se poser dans un nouvel endroit ne signifie pas tomber comme ça, d'un coup, dans une nouvelle culture, une nouvelle classe sociale, un nouveau climat où tout, depuis un simple geste, peut être incompris et mener à des méprises de part et d'autre. Un réfugié doit s'imprégner sans se noyer ni se dissoudre, garder mémoire de ses racines lui est indispensable s'il veut garder son équilibre. Pour cela il a besoin de temps.

— Et pourquoi il est coupé en deux le châtaiu ? avait hasardé Julienne.

— C'que t'es bête, toi ! l'avait reprise Renée qui s'imaginait déjà en femme du seigneur.

La bagarre n'avait pas eu le temps de commencer.

— Adam ! que faites-vous là ?

L'oncle de Marie était apparu au détour de l'aile ouest, manifestement surpris.

— Bonsoir Estienne, nous venons vous rend' visite, avait répondu Adam soucieux de ne pas trop en dire devant ses enfants.

— Venez par ici, la cour est réservée à Messire François

Grandet et sa famille.

Et il les avait guidés vers les communs.

Adam soupira et touilla l'intérieur de la marmite pendue à la crémaillère. La discussion avec son frère avait été ardue mais Estienne avait finalement accepté, un peu par son obligation de parrain, un peu par pitié, un peu en songeant que refuser aurait pu lui causer du tort auprès du seigneur de la Plesse. Famille et affaires font rarement bon ménage, et devenir d'un coup tuteur de quatre enfants, qui plus est des filles, demandait réflexion.

— Mon frère, avait dit Adam, elles passeraient pas l'hiver qui arrive, j'ai pus rin. Seul, je me débrouillerai pour tenir la closerie avec mon fils, il est assez costaud pour ses douze ans, mais je ne puis soutenir toute ma famille. Avec vous, mes filles pourront au moins vivre, Marie votre filleule est travailleuse et les autres le seront bientôt malgré leur jeune âge. Je cherche que le bien de mes enfants, croyez-moi, m'en séparer meurtrira mon cœur pour toujours, mais il s'agit de leur survie !

Estienne avait regardé son frère en silence. Avait-il voulu réparer l'injustice faite par leur père qui avait toujours déprécié son fils aîné plus ou moins ouvertement, laissant planer le doute sur la vertu de leur mère ? Il avait enfin ouvert la bouche,

— C'est bon... vous êtes mon frère aîné, j'accepte donc d'être leur tuteur, je me chargerai d'elles jusqu'à trouver à qui les marier. C'est ce que vous devriez faire vous-même, vous remarier au plus vite maintenant que vous n'aurez plus d'enfants à charge.

Ils en étaient restés là. La suite, Adam ne voulait pas s'en souvenir tant la douleur avait été forte. Il essuya sa joue d'un revers de main et plongea son écuelle dans la mar-

mite fumante,

— Je ferais mieux de me préparer pour l'hiver, dit-il à voix haute.

Aucun écho ne lui répondit. En tendant l'oreille, aurait-il entendu celui de sa fille chérie qui l'appelait dans son sommeil ?

La séparation d'avec son père avait été atroce pour celle-ci. L'oncle lui avait présenté sa femme Anne des Gentaïs et sa progéniture,

— Voici mes aînés François et Françoise qui ont eu neuf et six ans à la fin du printemps, et les deux plus jeunes Georges et Magdelaine, de quatre et deux ans. Marie, comme vous êtes la plus âgée, vous serez responsable de la troupe.

Déconcertée par ces paroles, l'interpellée avait regardé son père d'un air interrogateur, Estienne avait voulu rattraper sa maladresse mais il était trop tard, elle avait tout compris. Un hurlement animal avait jailli de sa gorge puis elle s'était jetée sur son père, s'agrippant à lui comme naufragé à sa bouée, muette de colère, de frayeur, d'amour outragé. Comment comprendre l'incompréhensible ? Son père l'abandonnait-il lui aussi comme l'avait fait sa mère quatre ans plus tôt ? l'amour qu'il lui avait manifesté sans faille s'était-il tari ?

Adam l'avait menée au bord des douves, il avait essayé d'expliquer à sa fille que l'amour pouvait faire très mal, il s'était embrouillé dans les mots, il s'était mis à pleurer.

Marie se retourna sur sa couche en reniflant, *deux ans sont passés et ça me fait toujours le même effet, j'ai mis du temps à pus lui en vouloir, à comprendre son geste que je croyais fou, sa trahison qu'en était pas une. Deux fois dans ma vie je l'ai vu pleurer, deux fois où j'ai senti l'odeur de la mort. Père, j'aurais tant voulu vous*

dire adieu le lendemain matin, pourquoi êtes-vous parti aux aurores avec mon frère ?

Elle s'était habituée peu à peu à sa nouvelle vie. De meilleurs vêtements, de la nourriture tous les jours, une chambre rien que pour elle et ses sœurs, beaucoup de travail, obéissance et respect envers le maître mais point d'amour en retour. Les filles d'Adam étaient devenues domestiques sans le savoir.

Avec l'aide de son père, Estienne Le Moine s'était bien débrouillé en reprenant à son compte la ferme du château de la Plesse, propriété de Messire François Grandet. Très catholique, travailleur infatigable, âpre au gain, l'oncle de Marie avait le sens du devoir et du commandement mais surtout beaucoup d'ambition : en côtoyant des grands il n'avait plus qu'à attendre patiemment sa chance. Son maître, qui appréciait sa droiture sévère et quelque peu obtuse, n'avait pas tardé à la lui donner en lui proposant un mariage avec la fille d'un marchand de la ville, ainsi que la possibilité d'administrer toutes ses terres. Un avantage pour le marchand dispensé de la dot de sa fille par un accord avec le sieur Grandet, un avantage pour Estienne qui atteignait le haut de sa classe sociale en devenant marchand fermier.

Le 13 juillet 1699, il s'était marié à vingt-neuf ans avec l'honnête fille Anne des Gentais dans la chapelle du château. Il avait appris à signer et devenir par la même occasion un honnête homme, signe important de sa réussite. Son ego augmenta, sa rigueur aussi.

Si l'oncle menait rudement ses gens selon ses intérêts, sa femme était gentille avec ses quatre nièces, sans pour autant les confondre avec ses propres enfants. Pendant que ses deux aînés François et Françoise s'initiaient à la

lecture et à l'écriture, les filles d'Adam devaient travailler du matin au soir, seules Charlotte et Julienne jouaient parfois avec leurs jeunes cousins sous la surveillance de Marie.

Debout au milieu de la chambre de dame Françoise Jouselin, femme de Messire François Grandet, Marie ne se sentait pas très à l'aise. Remplacer la femme de chambre habituelle tombée malade était l'ordre reçu. Elle n'était encore jamais entrée à l'intérieur du château et resta bouche bée devant les peintures, tapis, meubles et bibelots dont elle ne soupçonnait pas l'usage. Tirer les rideaux épais, ouvrir la grande fenêtre pour aérer la pièce où trônait un immense lit à baldaquin, y mettre des draps frais, balayer, épousseter, changer les chandelles de suif des candélabres et emplir le broc d'eau près de la cuvette en faïence, une tâche facile jusqu'à l'arrivée des maîtres des lieux dans la soirée...

Elle avisa un grand miroir ovale au cadre doré et s'en approcha, intimidée par sa propre image qui avançait vers elle, qui la regardait, qui la troubla. *C'est bien moi ? je me voyais pas comme ça...* Une folle idée lui traversa l'esprit. Après s'être assurée qu'elle était seule, elle revint devant le miroir, toujours troublée et le feu aux joues, détacha ses cheveux et se déshabilla lentement. Debout, nue et immobile, elle scruta attentivement le corps de l'autre, fascinée par les courbes légères de ses hanches et de sa poitrine à demi cachée par la longue chevelure châtain, attirée par le bleu de ses yeux dans l'ovale du visage aux traits agréables... L'image lui renvoya un discret sourire de satisfaction. *Je suis pas ben grosse, toutefois je me plais ainsi, mais où don est passée l'enfant que j'étais ?* Un bruit soudain la fit sursauter et rougir de nouveau. Les gestes saccadés, le souffle court, elle s'empêtra dans ses jupons enfilés en

vitesse et reprit son plumeau. À temps. Un valet ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passage à dame Jouselin, vieille femme passablement essoufflée par la montée de l'escalier, qui fila tout droit vers le miroir afin de s'assurer que sa coiffure n'avait pas souffert du voyage. Marie se figea. Comment n'avait-elle pas entendu arriver la carriole ? Les maîtres étaient arrivés plus tôt que prévu, et si elle avait été surprise ? Terrifiée par cette idée, elle imagina la colère de son oncle qui aurait perdu la face et la confiance de son maître, et l'aurait certainement battue ou pire encore. La frayeur la mena vers une pensée étrange. *Si dame Jouselin aperçoit mon image qui était dans ce miroir juste avant la sienne, je suis perdue !* Elle se mit à trembler et lâcha son plumeau. La bourgeoise se retourna, — Qu'attendez-vous ? N'auriez-vous donc point dû terminer votre travail avant mon arrivée ? faut-il tout vous dire ? Allez, allez, retirez-vous !

La réprimande raviva Marie qui s'enfuit en dévalant les marches vers le grand salon, quand sa chevelure mal arimée sous le bonnet se relâcha. Elle se planta devant la glace accrochée au-dessus d'un cabinet pour se recoiffer, et se retrouva face au reflet de François Grandet qui la regardait avec intérêt, assis dans un fauteuil, mains posées sur le pommeau d'argent de sa canne.

Marié à Françoise Jouselin dont le père était docteur-régent de la faculté de médecine de l'université, maire d'Angers avant la naissance de Marie, grand échevin, conseiller du roi au présidial de la ville, seigneur de la Plesse, ce grand magistrat anobli par ses fonctions faisait partie d'une famille influente de la haute bourgeoisie de la ville. Ni roseau ni chêne, plutôt cyprès rigide et sombre, il était reconnu pour sa droiture et sa rigueur. La loi était la loi, ceux qui osaient l'enfreindre devaient être châtiés, et plus d'un avait été envoyé aux galères, au gi-

bet ou à la roue par ses soins. Il se conduisait de même à l'égard de la loi divine. Fervent catholique, il combattait farouchement les protestants, n'hésitant pas à intercéder auprès du roi pour appuyer son frère Joseph, fondateur et supérieur du Grand Séminaire, dans sa lutte contre le jansénisme.

Marie ignorait tout cela mais connaissait sa sévérité maintes fois mentionnée par l'oncle qui essayait de copier le maître. Encore sous le coup de la réprimande, elle s'attendit au pire.

— Approchez, dit le noble d'une voix calme, n'êtes-vous pas une des nièces d'Estienne ?

— Oui Messire, je suis Marie, l'aînée.

— Voulez-vous bien quérir ce pichet de vin sur la table et l'apporter à un vieil homme aussi assoiffé que fatigué ?

Surprise par le ton aimable, Marie s'exécuta promptement et l'observa tandis qu'il buvait une longue gorgée : un visage fardé de blanc aux pommettes rehaussées de rouge sous une lourde perruque bouclée, une cravate bouffante de soie blanche, un habit richement brodé... Elle eut la curieuse impression qu'il étouffait sous un déguisement imposé par son rang.

— J'apprécie votre oncle, dit-il en rendant le pichet, mais aussi ce vin fort gouleyant. Restez, je vous prie, près de moi, je vais encore en avoir besoin. Quel âge avez-vous ?

— Dix-sept ans Messire.

— Un bel âge que vous portez bien. Vous avez de la chance d'avoir toute une vie devant vous, ce n'est hélas plus mon cas. J'étais alerte et vif comme vous autrefois et je n'ai pas attendu, comme le font les pleutres, que la chance me sourie pour prendre ma place parmi les plus grands. Je reconnais que mes origines m'ont aidé, mais sans le travail, la probité, la loyauté, un titre ne vaut rien

quand on veut servir sa ville, Dieu et le roi. Je n'ai jamais transigé face à leurs ennemis, quitte à risquer de ma personne. Ainsi, quand je regarde en arrière, je n'ai point à rougir de mes actes.

Il marqua une pause et ajouta malicieusement,

— J'ai même combattu l'évêque et ses idées hérétiques ! un drôle que celui-là, qui doit goûter de l'enfer depuis sa mort.

— Merci mon seigneur de me confier vos pensées, je les oublierai point. Mon père m'a toujours poussée à être curieuse du monde.

— Bien que vous soyez une fille, voilà un bien noble sentiment ! votre père devait être un homme éclairé. Passez-moi le pichet... L'autorité du père est juste sous celle de Dieu et ne doit jamais être contestée, surtout si elle a été douce comme il me semble dans votre cas. La piété filiale est une vertu, vous êtes bonne catholique comme votre oncle, n'est-ce pas ?

— Oui Messire, notre tante nous rassemble tous les soirs pour la prière.

— À la bonne heure ! Craignez Dieu et servez-le, obéissez à ses représentants comme vous obéirez à votre époux plus tard et vous aurez une vie bonne. Quand on est piqué par la curiosité comme vous, il faut d'abord en connaître ses limites. Allez maintenant, et laissez le pichet près de moi.

Marie se retira en saluant, contente de s'en être tirée à si bon compte. Elle n'avait pas compris pourquoi le vieil homme lui avait parlé de limites à la curiosité. Le bonnet encore à la main puisqu'elle n'avait pas eu le temps de se recoiffer, elle décida de laisser ses cheveux au vent, libres.

Lorsqu'elle entra dans la salle commune, les sœurs du milieu, comme les appelait Charlotte, s'étaient encore chamaillées pour une bêtise, et un geste de Renée avait fait valser la cruche de lait qui gisait en morceaux sur le sol. Julienne s'effaça dans l'ombre de sa sœur, effrayée devant le lait étalé sur les dalles d'ardoises qui accentuaient sournoisement sa blancheur,

— Chez nous la terre battue l'aurait déjà bu, gémit-elle. D'un regard en biais, Renée lui fit signe de se taire.

— Qui qu'a fait ça ? demanda Marie.

Partagée entre un blâme de Marie et une vengeance de Renée, Julienne murmura,

— C'est moi toute seule, j'ai pas fait exprès, la cruche a glissé de mes mains.

— La cruche c'est toi ! renchérit Renée en retrouvant son assurance, t'es jamais qu'une grosse tré incapab'.

Accuser l'autre est la meilleure façon de ne pas être accusée soi-même... Connaissant la balourdise de l'une et le caractère querelleur de l'autre, Marie douta.

— Évidemment, tu vas croire que j'y suis pour qu'que chose, aboya Renée vers son aînée, j'en ai marre de tes soupçons !

Prenant un air offusqué, elle sortit en faisant claquer bien fort ses sabots sur les dalles. Marie haussa les épaules,

— Elle s'en remettra... Julienne, nettoie-moi tout ça et jette les morceaux au bourrier.

La cruche n'avait aucune importance, la tante allait maugréer mais n'en mourrait pas. Renée était une autre affaire. Celle-ci avait souffert comme les autres de la séparation de leur père et était devenue soupe au lait envers l'une ou l'autre, contestant de plus en plus l'autorité de Marie qu'elle jalousait terriblement. À douze ans, elle

commençait une vie de travail dans un corps d'enfant et envoyait sa sœur aînée qui attirait les regards. Elle, personne ne lui accordait la moindre attention.

Méchante parfois dans sa confusion et sa gaucherie, elle avait été jusqu'à rappeler à Charlotte les circonstances de la mort de leur mère,

— Et d'abord c'est ta faute si not' mère est morte !

La benjamine avait pris les mots à la lettre, et Marie avait eu toutes les peines du monde à ranimer la mine réjouie et innocente de ses six ans, avant de régaler la Renée d'une bonne torchée.

Entre querelles et bouderies, rires et connivences, souvenirs et découvertes, les filles Le Moine s'accommodèrent peu à peu de leur nouvelle vie sur laquelle elles n'avaient aucune prise pour en changer le cours. À la Noël, elles s'étaient déjà coulées dans le moule de l'habitude.

L'année se mourait et le curé de Cantenay-Épinard s'ennuyait : son souper avait été maigre, il avait froid malgré la peau de mouton sur ses genoux et contemplait d'un air désabusé la dernière page du registre paroissial ouvert devant lui. *Enterrer l'année en enterrant un mort, quelle tristesse !* pensa-t-il, *et ce bas de page vierge ?* Malgré ses doigts engourdis, il s'appliqua à façonner sa plus belle écriture. Dans le silence de la salle obscure, la plume se mit à crisser sous la flamme vacillante de la chandelle...

Cantenay-Épinard, le 31 décembre 1711 — *Le vingt et deux de fevrier dernier Les eaux ont été si débordées quelles ont Touché Les soliveaux de La salle, et ont été sept pied de haut dans L'église de cette paroisse, il y a eu tres peu de bled et de vin cependant graces a La providense Le bled seigle ne vaut que 25# Le septier et Le vin 60# La pipe, je veus dire du fameux crus depinard et aux*

*environs car pour Les bons crus il vaut 95# La pipe — Ce 31 xbre
1711 — 12eme et dernière feuille — Gourveau delespinay¹*

Les eaux avaient fait bien du dégât pendant plusieurs années consécutives au pays des trois rivières, et le bon curé trouva intéressant de décrire pour la postérité l'inondation inhabituelle de février, de loin la plus forte. S'y reflète son intérêt manifeste pour le pain et les bons crus. Qui lui en voudrait un soir de nouvel an ?

1 Un pied vaut 32,48 cm, un septier d'Angers vaut 12 boisseaux soit 203,67 litres.

Une pipe vaut deux barriques, soit 475,6 litres.

Le symbole # indique un prix en livres (une livre = 20 sous ou sols = 240 deniers).

Bled: grain en général, le vrai blé est appelé froment.

Xbre: décembre.

Le Royaume Uni détient le monopole du commerce d'esclaves avec l'Amérique latine et quitte à la France la baie d'Hudson ainsi que l'Acadie et Terre-Neuve, au bout de six ans l'Écosse voudrait déjà se séparer de l'Union, Corelli s'en va, Diderot arrive, Rousseau commence à marcher; François Couperin compose son premier livre pour clavecin, on construit la première goélette.

Anne des Gentais était décédée de maladie au début de l'été 1712. Seuls ses deux aînés avaient été présents à la sépulture et l'oncle avait souffert de ne pas y avoir assisté. En tournée pour surveiller les fermes, métairies et close-ries à sa charge, il l'avait su trop tard.

Un marchand ambitieux ne peut se permettre de rester veuf trop longtemps, une grande et belle famille est une démonstration d'opulence, donc meilleure pour les affaires, aussi chercha-t-il de suite une autre femme. Il la trouva à Andigné chez le marchand Aubin Bonnet, fatigué d'héberger sa belle-sœur Anne de Montalant depuis vingt ans. *Cette honnête fille a un joli nom de famille, pensa Estienne, elle sait lire, écrire et elle est jeune, cela me convient.*

Le marché fut vite conclu, restait à convaincre cette Bretonne rennaise, cadette de quatorze enfants, orpheline dès son plus jeune âge et très attachée à sa sœur Perrine Louïse et ses neveux. Une affaire délicate menée à bien en faisant appel à sa générosité naturelle : des enfants or-

phelins comme elle attendaient une mère.

Le mariage aurait lieu à la fin de l'hiver dans la chapelle de la Plesse si le permettait Messire François Grandet. En apprenant que ce dernier avait été parrain de son cousin François et de sa cousine Françoise, Marie comprit le pourquoi de leurs noms de chrétiens, l'oncle savait comment flatter les grands. Toute excitée par les préparatifs, elle ne sut même pas que son propre père s'était remarié lui aussi à Corzé après le nouvel an, aucun Le Moine n'y était allé.

Estienne avait fait mander pour Marie une coiffe, un jupon de dessus et un corsage de sa défunte femme, puis, satisfait, il avait lui-même posé une longue cape sur les épaules de sa nièce. Ainsi vêtue, elle s'était hissée derrière lui sur la croupe de Victoire, la jument percheronne que l'oncle avait achetée à la foire de Château-Gontier et dont il était très fier.

D'habitude ils allaient à pied, une petite heure suffisait pour atteindre les remparts de la ville d'Angers, mais Estienne voulait faire des achats et régler plusieurs affaires, et puis il aimait la compagnie de Marie, la plus jolie et la plus responsable. Il était lui-même fort bien accoutré d'un habit de bon drap, faire bonne impression le servait. Ils traversèrent le faux-bourg d'outre-Mayenne jusqu'au grand pont, bossu sous sa charge de maisons disparates qui débordaient au-dessus de la rivière. Pendant que son oncle y commandait les alliances de mariage dans la boutique d'un orfèvre, elle garda la monture à l'entrée dudit pont et en profita pour observer la rive opposée : en amont quelques moulins s'accrochaient encore aux ruines du pont des Treilles, en face les doigts des flèches de la cathédrale juchée sur une colline perçaient

les nuages bas de leur fine dentelle, en parfait contraste, à droite, avec les massives tours rayées d'ardoise et de tuffeau du château, solidement ancrées sur la roche apparente. *La cathédrale pointe vers le ciel, le château a les pieds sur terre, pensa-t-elle, mais j'ai peur des soldats qu'on voit en haut des tours, mon oncle dit qu'on y garde des prisonniers...*

Des gens de toute sorte la frôlaient, des mendiants l'abordaient, des chevaux renâclaient dans le froid de février assez piquant pour endormir les berges de la rivière. On disait que la Loire était encore prise par les glaces et que les gabarres ne pouvaient pas remonter de Nantes, encore moins descendre depuis Roanne chargées de marchandises du Lyonnais. Personne ne se plaignait, ce n'était rien à côté du terrible hiver de 1709 qui avait tué tant de gens, d'animaux, d'arbres et de bleds. Marie non plus ne voulait pas se souvenir de la faim qui l'avait tourmentée cette année-là, elle souffla sur ses doigts et s'enveloppa dans la cape pour éviter la morsure de la bise.

— Marie, dit l'oncle Estienne de retour, je reprends la jument pour aller place des halles et rencontrer Messire François dès sa sortie du présidial, retournez à la boutique de l'imprimeur que je vous ai montrée au passage, il me faut dix feuilles comme celle-ci, négociez bien le prix, je vous fais confiance. De là vous longerez les murs de l'abbaye du Ronceray et irez m'attendre devant l'hôtel de Messire Grandet, rue du tertre, c'est tout près d'où vous allez, vous souvenez-vous ? Je vous y ai menée une fois.

— Oui mon oncle, j'y serai.

Elle prit le petit rouleau qu'il lui tendait, remonta la rue, passa le petit pont sur le canal de la tannerie, continua jusqu'à la place de la laiterie et poussa la porte de l'imprimerie située en biais de l'église de la Trinité,

— Bonjour, dit-elle timidement au clerc occupé à classer elle ne savait quoi.

— Oui ?

— Mon oncle demande si vous pouvez imprimer dix papiers comme c’ui-là.

Elle lui tendit le rouleau.

— Les bans d’un mariage ? quelle drôle d’idée ! Bon ça va, pas besoin de passer par la censure pour ça et s’il est prêt à payer six sous la feuille, c’est possible. Belle écriture, c’est la vôtre ?

— Oh non, je... je sais pas écrire, c’est celle d’un moine de la Haye aux Bons Hommes. Mon oncle reprend épouse et il veut un beau mariage. Il va donner les bans imprimés en souvenir au seigneur de la Plesse et à ses amis, comme ça ils l’oublieront pas qu’il a dit. Et il a dit aussi cinq sous pas plus.

— Malin et raide de la bougette l’oncle ! C’est bon, va pour cinq sous, et vous, savez-vous lire ?

— Je sais ni lire ni écrire, dit-elle en baissant la tête.

Le clerc se tut un instant et reprit,

— J’en ai pour une bonne heure, vous reviendrez ou vous attendez ?

— Mon oncle m’a demandé d’attend’ et de vous payer que quand ça s’ra prêt.

— Méfiant de surcroît le vieux ! Asseyez-vous là dans ce coin, jeune damoiselle, quel est votre nom ?

— Marie.

— Et votre surnom ?

— Le Moine, Marie Le Moine.

Le clerc écrivit en grosses lettres *marie le moyne* sur un bout de papier,

— Tenez, jolie Marie, voici, vous pouvez le garder, attention, laissez-le bien sécher.

Elle prit le papier avec précaution, s'assit et regarda pétrifiée l'image de son nom qu'elle voyait pour la première fois. *C'est moi, pensa-t-elle, ces traits noirs qui se tortillent et se donnent la main, c'est moi! C'est beau, je suis belle, celui qui saura le lire ...saura qui je suis!* Une vague de plaisir monta en elle, lui colora les joues. Comment un simple bout de papier pouvait-il provoquer un tel sentiment? quelles forces se cachaient dans les signes?

La joie mêlée à l'odeur douceâtre de l'encre et du papier l'enivra, elle se détendit et appuya sa tête contre la cloison, paupières baissées, sourire accroché aux lèvres. Le clerc qui fouinait dans une casse leva les yeux. *Ma foi, se dit-il, me voilà récompensé par ce sourire d'ange, la journée commence bien...* Il s'affaira de nouveau, choisissant dans chaque casier les caractères de plomb que cette fille méritait, il ferait de la belle ouvrage,

— Ce sera du Garamond, personne n'a égalé les poinçons et les fontes de ce Breton depuis cent cinquante ans, c'est vous dire!

Marie ne répondit pas, en partie parce que les paroles du clerc était du charabia pour elle, en partie parce qu'elle tendait l'oreille vers des bribes de conversation derrière une petite porte qu'elle entrebâilla doucement du bout du pied, juste assez pour mieux entendre.

— Cette maudite guerre ne terminera donc jamais? s'indignait une voix, douze ans déjà, douze ans de morts inutiles et d'impôts levés qui s'évanouissent en fumée, et tout ça pour une affaire de famille!

— Cette guerre de succession d'Espagne est terrible en effet, dit une voix plus grave, et les catholiques ne cessent de nous persécuter, combien d'entre nous ont dû fuir

depuis longtemps? Tenez, Monsieur Denis Papin l'inventeur, il faisait partie de ceux-là. On dit qu'il est mort à Londres il y a peu. Beaucoup de têtes pensantes travaillent maintenant pour nos ennemis, est-ce que le roi ne se rend pas compte des pertes engendrées ainsi pour notre commerce et notre industrie? pourquoi a-t-il révoqué l'édit de Nantes il y a déjà plus de vingt ans? L'an passé les dépenses de l'État ont été dix fois plus importantes que les revenus. Le roi racle les fonds de tiroir pour sa gloire, il se fout du peuple accablé par les impôts!

— Paix! dit la première voix, baissez le ton, on peut vous entendre!

La voix grave se radoucit,

— ...Ça n'empêche pas notre cher clergé de faire payer les plus pauvres, le paradis des catholiques est loin d'être gratuit! Voilà il me semble pourquoi nos idées réformatrices sont combattues, je...

Il s'arrêta brusquement.

La porte s'ouvrit d'un coup, faisant sursauter Marie qui devint cramoisie.

— Jeune damoiselle, que faites-vous là? Écoutez-vous ce qui n'est point pour vos oreilles?

L'homme avait parlé calmement mais fermement. Elle bafouilla,

— Je... non, enfin si, je vous ai entendus malgré moi, vous parliez si fort.

— Votre sincérité vous honore, euh...?

Elle lui tendit son bout de papier.

— Marie Le Moyne, donc.

Marie ouvrit la bouche, ébahie. Il avait lu et prononcé son nom, le clerc ne lui avait pas menti, ces gens ne pouvaient être de mauvaises personnes. L'homme à la voix

grave lui rendit le précieux papier et continua,

— Marie Le Moyne, savez-vous que cette imprimerie travaille beaucoup pour les prêtres catholiques d'en face? et que s'ils se doutaient un seul instant du genre de conversation que vous avez entendue, l'imprimeur serait sans doute condamné aux galères? Est-ce cela que vous voulez, Marie Le Moyne? comprenez-vous la gravité de la situation? devons-nous vous faire confiance?

La jeune fille fondit en larmes. Elle articula à voix basse,

— Vous parliez de choses que je comprends pas, êtes-vous des protestants? Mon oncle m'a toujours dit que les protestants étaient des gens très mauvais, une vraie peste il dit. Mais vous me semblez bons, je suis confuse, mon oncle ment jamais.

— Il ne vous ment pas, petite Marie, sa vérité est différente de la nôtre, c'est tout. Allez, séchez vos larmes et méditez là-dessus, vous avez l'air intelligente et éveillée, je vous donne ma confiance contre votre parole, gardez-vous silence?

— Je vous le promets Messire.

L'homme se mit à rire,

— Messire? Vous entendez, compagnons? Messire! Non jeune damoiselle, je ne suis qu'un honnête marchand qui voudrait que ce monde aille mieux...

L'homme était aussi sincère que Marie. Il faisait partie de ceux-là qui cherchaient dans la science, la philosophie, les arts ou la religion comment améliorer le monde comme il venait de l'exprimer.

Avancer, tomber, se relever, poussé par le destin... Ainsi soit-il dit le prêtre, c'est comme ça dit la coutume, mots d'une terrible brutalité gravant dans les inconscients un

futur déjà écrit, unique direction à suivre, aucune échappatoire possible. Changer, se rebeller, qui oserait rompre le carcan de la tradition? Ainsi soit-il martèle le prêtre du haut de sa chaire, oubliant que la nature a horreur du dogme, de l'immobile, de la rigidité. Tourbillon vital jamais en repos, se réinventant sans cesse dans le cycle des naissances et de la mort, celle-ci sape la chape d'ignorance qui aveugle la société de l'époque. La grignotant peu à peu comme la vague érode la dune, elle prend son temps, aiguisant ici la curiosité, semant plus loin le doute libérateur. Le Siècle des lumières est en gestation.

Lorsqu'elle sortit enfin de l'échoppe, elle plia en deux son précieux papier, le cacha contre son sein, et s'en fut attendre son oncle devant l'hôtel de Messire Grandet. Ils arrivèrent bientôt, l'oncle à cheval, le conseiller du roi dans une calèche. Le semblant fatigué, le vieux magistrat ne sembla pas reconnaître la jeune fille et répondit distraitement à son salut avant de se tourner vers Estienne, — C'est bon, je consens à l'union dans la chapelle du château, ce prompt remariage nous convient.

L'oncle remercia, prit sa nièce en croupe et tourna bride, heureux d'avoir obtenu ce qu'il voulait. Un bon mariage doit se faire en grande pompe, rien de mieux qu'un château pour impressionner les invités.

La noce fut grandiose. Le 21 février, Anne de Montalant, vingt-huit ans, et Estienne Le Moine, quarante-deux ans, recevaient dans la chapelle de la Plesse la bénédiction nuptiale du curé de la paroisse d'Avrillé. La mariée signa le registre d'une élégante écriture, et le fils d'Estienne le fit aussi pour la première fois, à la grande fierté de son géniteur.

La cérémonie terminée, les invités se précipitèrent vers la grande salle où les attendaient porcelets entiers, poulardes, carpes et anguilles, faisans et lièvres, sans compter les autres plats et desserts, l'oncle n'avait pas lésiné. Ceux qui n'avaient pas coutume de manger des viandes s'em-piffrèrent à en faire craquer les boutons des gilets, quitte à aller vomir dehors ensuite. On dansa menuets et bourrées au son de la bouzine, de la bombarde et du violon, on but force vin blanc du Layon et rouge du Saumurois, on chanta, on rit, on recommença le lendemain. La fête était réussie, l'oncle était comblé.

Les filles d'Adam avaient servi les convives et ne s'étaient pas privées de grappiller dans tous les plats ou de goûter au vin. Julienne finit par ronfler sur un banc, Renée se fit voler son premier baiser par un domestique aussi empressé qu'elle, Charlotte piqua du nez sur une table, le visage barbouillé de sauce et de crème. Une fête est une fête et Marie s'abstint d'intervenir. Elle comprenait ce relâchement que ses sœurs adoptaient mieux qu'elle, qui peinait à se défaire de sa responsabilité d'aînée. Après le banquet, elle était sortie un moment sous le froid des étoiles en pensant à ses parents et avait levé son visage vers la voûte céleste,

— Mon père, ma mère, c'est un bien lourd fardeau que vous m'avez laissé, donnez-moi la force de pas vous décevoir et intercédez près des saints pour que notre nouvelle tante soit bonne avec nous !

La famille Le Moine déménagea en mai à la ferme de l'Épine, à mi-chemin entre La Plesse et le prieuré de la Haye aux Bons Hommes. Geste de bonne volonté envers sa nouvelle femme, l'oncle avait décidé de quitter les dépendances du château pour vivre dans une maison plus confortable. Cela ne changeait en rien ses relations avec

François Grandet puisque l'Épine appartenait aussi à ce dernier. Marie en fut heureuse, le travail restait le même mais Anne de Montalant avait raison, cet endroit était beaucoup plus plaisant : au lieu de la masse écrasante du château, des bois enserraient un joli paysage de prés fleuris où serpentait le Brionneau, un gros ruisseau qui alimentait l'étang saint Nicolas. *Ça sera pus aisé de reprendre courage quand il viendra à manquer*, se réjouit Marie, toujours sensible aux beautés de la nature. Renée fut la seule à regretter de ne plus voir aussi souvent les gens d'en haut et leurs beaux habits.

L'année ne fut pas très bonne, il plut beaucoup, comme si le climat ne réussissait pas à se remettre de l'hiver de 1709 ou de la grande crue de 1711, colères divines encore fraîches dans les mémoires. On moissonna tardivement et sans grand enthousiasme. Estienne maugréait. Que l'année soit bonne ou mauvaise, le sieur Grandet allait lui demander le fermage convenu à la Toussaint. Une fois payées la taille et la dîme, que lui resterait-il ? Les nobles et le clergé ne prenaient aucun risque, tout retombait sur lui. Il ne lui restait plus qu'à exiger davantage des métayers et des closiers, chaîne infernale où chacun exploite le plus petit... C'est dans cet esprit qu'il partit vers Tiercé afin de superviser ses affaires et revoir son frère.

Il revint début août, la mine sombre, pour annoncer un malheur,

— Mon frère est mort, dit-il laconiquement à la famille réunie, le hasard a fait que je suis arrivé trois jours avant et j'ai pu assister à sa sépulture. Il s'était remarié en début d'année et vivait à Corzé.

Marie avala sa salive et lutta terriblement pour ne rien lais-

ser paraître. Son frère ? L'oncle avait-il oublié qu'Adam était aussi leur père ? n'y avait-il pas façon moins brutale de leur faire savoir qu'elles étaient devenues orphelines ? Sans attendre davantage, elle fit signe à ses sœurs de la suivre et sortit.

Registre paroissial de Corzé 1713-1722 — *Le vingthuit.e jour de juillet mil sept cent treize a été inhumé dans le cimetière de ce lieu par nous prestre vicairé soufigné, le corps d'Adam Le moine Lab.r [laboureur] mary de marie goujon âgé de quarante sept ou environ en prñce [présence] du S.r [Sieur] Le moine son frère de pierre Du pont et de plusieurs autres qui ont dit ne savoir signer [Signé Lemoine et le prefant prestre]*

Les quatre sœurs étaient assises à l'endroit préféré de Marie, celui où elle s'isolait, où elle s'écartait de la routine, où elle rêvait à une autre vie. Leurs regards s'évadaient vers les bois et survolaient les prés que léchait le ruisseau à leurs pieds. Calme et sérénité sous la voûte bleue d'un ciel sans nuages.

— C'est paisible comme la tristesse, murmura Charlotte appuyée contre sa sœur aînée.

— Pour tes huit ans tu dis de très belles choses, petite sœur, répondit Marie, on est triste en effet mais not' père repose en paix dans le cimetière main'nant, que not' tristesse soit paisible comme lui. Il est parti sous le soleil des moissons, je suis contente pour lui.

— Je me souviens pas de mère, alors père aurait dû attendre mes dix ans pour me laisser plus de souvenirs !

— Garde dans ta tête une seule chose : ils ont tout fait pour nous, le reste a pas d'importance.

Charlotte plongea la main dans la poche de son tablier et tendit à sa sœur un joli caillou,

— C'est pour toi parce que je t'aime bien !

Une forte émotion submergea Marie qui lutta vainement pour retenir ses larmes : elle avait dit exactement la même phrase à son père des années plus tôt en lui offrant le même cadeau...

Saisie par ce soudain retour en arrière, elle entoura ses sœurs de ses bras et toutes libérèrent enfin leur chagrin.

La prunelle d'un faucon crécerelle capta brièvement leur étreinte mais les humains n'intéressent pas les faucons, ils préfèrent les mulots.

La brusque sortie des filles n'avait pas échappé à Anne de Montalant sensible à leur désarroi, et qui se fit encore plus tendre avec elles, après tout ne devenait-elle pas pleinement leur mère maintenant que les nièces de son mari étaient vraiment orphelines ?

Les sœurs qui avaient tant besoin d'amour devinrent très proches de celle qui ne demandait qu'à en donner. Quant à Marie, elle fut persuadée que sa prière du jour des noces avait été entendue.

Un an plus tard, Anne de Montalant accouchait d'un garçon que son père nomma Étienne.

Louis XIV décède après un règne de soixante-douze ans et laisse la place à son arrière-petit-fils *Louis XV*, la *Compagnie française des Indes orientales* introduit le café à l'île Bourbon, *Jean Sébastien Bach* écrit des cantates, le traducteur des *Mille et une nuits* *Antoine Galland* s'éteint.

Humer le printemps, s'imprégner de cette odeur si particulière qui apparaît un jour de fin d'hiver, qui émane de la terre et de l'herbe, qui se glisse entre les branches encore nues, plane comme un brouillard au-dessus des prairies humides et nous enveloppe d'une merveilleuse sensation de renaissance. La terre s'éveille.

Marie Le Moine s'était arrêtée, en équilibre sur les deux troncs couchés au travers du Brionneau. Le ruisseau gonflé des pluies de l'hiver lui fit penser à la sève qui s'apprêtait à remonter dans les plantes. Elle aimait être seule dans la nature, à l'observer, à se perdre dans ses pensées, mais ce jour-là, ce jour du renouveau, une sève nouvelle coulait aussi dans ses jeunes veines.

La poule qu'elle tenait par les pattes se débattit, lui rappelant son travail et le frère cuisinier. Elle reprit son chemin et courut par le raccourci entre l'Épine et la demeure du prieur. Le frère attendait déjà, un petit sourire malin aux lèvres,

— Ave Maria ! dit-il comme de coutume, je craignais que

l'abbé n'eût point son chapon à temps. Approchez, je vais vous montrer une merveille, fermez les yeux.

Docile, elle s'exécuta.

— Vous avez senti le printemps vous aussi, n'est-ce pas ? eh bien sentez ça !

Marie aspira l'odeur de la chose qu'il tenait sous son nez. Ses narines se dilatèrent, une saveur acide se posa sur sa langue, des images éclatantes de couleurs l'envahirent à mesure qu'un fort parfum parfaitement inconnu la pénétrait. Fraîcheur et soleil..., sensations contradictoires qui la laissèrent perplexe et subjuguée. Elle inspira encore et encore. *Quel merveilleux cadeau me fait le frère, pensa-t-elle, ce parfum m'enfièvre, moi qui suis née sous l'odeur chaude du soleil que me rappelle cette chose inconnue.* Frère cuisinier éclata de rire devant l'expression d'extase du visage de la jeune fille,

— Ouvrez les yeux et regardez !

Une boule jaune gisait dans sa paume.

— On appelle cela limon ou citron. On nous l'a envoyé de Nantes d'où partent les bateaux vers les contrées exotiques.

— Exo quoi ?

— Exotique, pas de chez nous quoi, un mot inventé par Rabelais, un ancien moine qui a étudié à Angers et que j'aime beaucoup. Tenez, donnez-moi votre main.

Il frota l'avant-bras de Marie avec le fruit,

— Comme ça son odeur vous accompagnera, j'ai l'impression que vous l'avez appréciée.

Il se garda bien d'ajouter qu'il garderait aussi l'odeur de ses doigts à elle, doigts qu'il avait tenus bien serrés entre les siens, un petit plaisir que le moine ne se refusait jamais dès qu'il en avait l'occasion. *La tentation, la tentation,*

marmonna-t-il envers lui-même, *cette fille ressemble plus à un ange qu'aux démons dont me parle mon confesseur...* Il avait quelque peine à s'y retrouver entre ces contradictions, mais bon vivant de caractère comme tout moine cuisinier qui se respecte, il ne s'en morfondait pas trop.

Marie restait toujours quelques minutes à converser, mais cette fois-ci elle remercia le moine et courut vers le prieuré de la Haye aux Bons Hommes, quelques centaines de mètres plus loin. Elle se fit discrète, les moines n'aimaient pas voir les femmes rôder aux alentours, encore moins épier par la fenêtre de l'étude, chose qu'elle faisait malgré tout chaque fois qu'elle venait.

Tout en reniflant son bras, elle observa les têtes tonsurées penchées en silence sur de gros livres, d'autres trempant leurs plumes dans un encrier. Marie était toujours aussi fascinée devant le savoir de ces hommes silencieux et se mourait d'envie d'apprendre à lire et écrire comme ses cousins et sa tante Anne. *Vous n'auriez pas le temps avec votre travail*, lui avait lancé un jour Estienne, *il est trop tard pour vous qui serez bientôt en âge de vous marier, et puis ce n'est pas convenable pour les femmes d'en savoir trop, après elles ont des idées de protestants!* Une moue de mépris s'était alors esquissée sur son visage et Marie s'était tue, sachant que contredire son oncle aurait été un affront, pourtant sa femme et ses deux aînés étaient lettrés et n'avaient pas l'air de protestants pour autant. Elle ne savait pas pourquoi les catholiques détestaient tant ces gens dont la brève rencontre chez l'imprimeur lui avait causé une autre impression. Honnête avec elle-même, elle ne pouvait comprendre cette haine mais se gardait bien de le montrer ou d'en parler.

Un moine se retourna vers la fenêtre et Marie s'écarta vivement. Elle courut de nouveau jusqu'à la passerelle en faisant un détour pour éviter la maison du prieur, s'arrê-

ta face à l'eau tourbillonnante et colla ses narines à son bras pour recueillir le parfum qui s'évanouissait,
— Ressiau qui coule par-delà l'étang Saint-Nicolas vers le monde lointain, je veux savoir et connaître les choses moi aussi, si je pouvais aller comme toi aux pays exotiques, j'en ramènerais une berouettée de citrons!

L'été fut court. Le travail intense des moissons et la longueur des jours jetaient les hommes fourbus sur leurs grabats, on se reposerait plus tard. Les sœurs Le Moine devaient suivre le rythme : après avoir lié les bottes d'épis ou s'être cassées en deux à glaner, il leur fallait encore servir les journaliers en sueur, ranger et recommencer à l'aurore. Trop jeune à dix ans pour les travaux des champs, Charlotte restait à la maison avec sa tante pour s'occuper de l'enfant de celle-ci, Julienne n'était pas la dernière à la tâche, Renée se tortillait devant les travailleurs et Marie songeait aux jours moins agités de septembre pour retourner au prieuré. *Mon surnom m'attire vers les moines, pensa-elle, est-ce lui aussi qui me pousse à vouloir connaître les choses comme ont la chance de le faire les frères?*

L'occasion tant espérée arriva enfin. Alors qu'elle épiait par la petite fenêtre de l'étude de l'abbaye, perdue dans ses pensées, elle ne le vit pas arriver.

— Que faite-vous donc là? demanda dans son dos un grand moine barbu.

Elle sursauta joliment et resta muette sous la surprise. Le frère la toisa brièvement,

— Je vous ai déjà vue quelque part.

— Euh... oui, j'habite à l'Épine et c'est moi qui apporte les vivres au frère cuisinier.

— Et quel genre de cuisine observiez-vous donc ici?

— Celle de... de l'esprit ?

Ce fut au tour du moine d'être étonné, il ne s'attendait pas à une telle réponse de la part d'une domestique,

— Les nourritures de l'esprit en effet, aussi indispensables que celles du corps. Jeune damoiselle, d'où vous vient cette curiosité peu commune dans votre entourage ?

— Je sais pas, je l'ai toujours ressentie en moi.

— Gardez-la précieusement, chérissez-la et rendez grâce à Dieu qui vous a fait ce don. Mais si je puis vous donner un conseil, ne la manifestez pas trop, la bêtise en est jalouse.

Le frère semblait compréhensif et Marie, s'affranchissant de sa timidité, s'enhardit à poursuivre la conversation.

Propice aux confidences, l'air encore tiède de l'été moribond les poussa sur le sentier entre les arbres, lui droit comme un hêtre, mains derrière le dos, elle tour à tour ravie, étonnée, grave, avide de paroles. Ils se séparèrent à l'orée du bois non loin du ruisseau. Marie le franchit en sautant sur les troncs qui l'enjambaient et faillit se retrouver dans l'eau lorsque son pied glissa sur l'écorce. Elle jubilait intérieurement de cette rencontre fortuite, de cette parcelle de bonheur inopiné dont elle allait conserver précieusement le souvenir, comme elle gardait en mémoire le citron du frère cuisinier. Marie savait la rareté de tels événements dans sa vie mais ne permit pas à la tristesse de s'immiscer dans ses pensées.

La nouvelle de la mort du roi, que le moine avait appelé énigmatiquement *le soleil noir qui avait trop tardé à se coucher*, ne lui avait fait aucun effet. Ce personnage qu'on disait grand vivait trop loin et jamais on ne le voyait, le monde autour d'elle était beaucoup plus passionnant. Le moine lui avait ainsi parlé du loup enragé qui avait mordu une centaine de personnes l'an passé après s'être introduit

dans les murs de la ville. Pour éviter la contagion, les pauvres malades avaient été enfermés dans une tour où ils s'étaient déchirés avant de mourir dans d'horribles souffrances. Les loups... Elle pressa le pas, soudain inquiète. Ce soir-là, elle chercha le sommeil jusqu'à ce que le tambourinement régulier de la pluie sur les ardoises l'envoyât parcourir des rêves étranges.

Le lendemain, l'après-midi était doux et l'automne exhalait déjà ses parfums subtils.

— Hum... cette bonne odeur de terre, dit Marie en s'adressant au chat dans son giron.

Elle était assise en haut du mur du potager près des soues à cochon. Quelques instants de repos, de contemplation, de retour sur sa rencontre de la veille. Devant elle les colchiques mouchetaient le pré humide de touches violettes répondant aux feuillages déjà jaunis des peupliers au-delà du ruisseau. Elle soupira d'aise sous le soleil pâle qui lui caressait la peau.

— La terre... continua-t-elle, not' mère qui nous nourrit. Regarde, Minouchet, les potirons du jardin sont déjà ben ventrus, et bentôt y aura les pommes, les raisins, les noix, et pis les champignons et les châtaignes! La terre, il faut la travailler, dit oncle Estienne, elle est dure avec nous, elle donne pas sans rien, et à la fin elle nous prend, on retourne en poussière. Mais alors pourquoi j'aime tant la contempler? Le moine barbu m'a fait découvrir aut' chose. Je peux me détacher du travail, je peux voir en elle les traces de ceux d'avant, je suis curieuse du monde mais aussi heureuse de vivre là, je m'y sens bien, le frère a dit la même chose de son abbaye. Changer son regard, qu'il m'a dit, voir depuis l'intérieur, en toute humilité, s'adapter au lieu de buter cont' l'obstacle et de s'épuiser... Les

mois sombres seront bientôt là, les mois rugueux, après comme les cormes et les nèfles, les mois humides qui rouillent l'esprit. Accepter ce qu'ils nous offrent, vivre la terre et ses saisons, vivre !

Ses vingt-et-un printemps couraient dans ses veines, ses pensées s'envolaient, poussaient les mots hors de ses lèvres.

Blasé, le chat s'étira et prit son chemin sur le faite du mur, la queue en l'air. Elle sauta dans la cour et se dirigea vers la maison, aujourd'hui il fallait cuire le pain dans le four de la cheminée, les bonnes odeurs continueraient.

L'Épine possédait un beau corps de ferme avec un étage, orienté vers le sud-ouest pour éviter la bise sans sacrifier au soleil du midi et profiter de la lumière du soir. On avait placé la longue file des soues à cochon sous le vent pour éviter les odeurs fortes des gorins, la cour donnait accès au grand potager clos de murs pour empêcher les animaux d'entrer, et la vue se prolongeait vers les prés humides du Brionneau puis la haye du prieuré. Un agencement bien pensé qui révélait le sens pratique de ses constructeurs. D'abord métairie de l'abbaye, elle appartenait maintenant au domaine de la Plesse, mais continuait à approvisionner les moines en lard et légumes tirés du potager cultivé autrefois par leurs soins, et où gisaient également les ossements de quelques pestiférés du siècle précédent.

La peste... celle dont le nom seul provoque l'effroi, la tueuse toujours à l'affût bien qu'elle ne soit pas revenue en Anjou depuis 1630.

Le moine barbu en avait parlé à Marie qui avait alors demandé ingénument,

— Vous dites que ce fléau est envoyé par Dieu pour punir

les grands pécheurs, mais comment la peste choisit-elle entre les bons et les méchants ?

L'homme à la robe de bure l'avait longuement dévisagée en caressant sa barbe, il était resté muet.

Elle posa son tablier sur la rampe de l'escalier de bois face à l'entrée et tourna à droite vers la salle commune. Elle arrivait à temps : armée d'un balai de genêt², Renée poussait déjà hors du four les braises qui tombaient dans l'âtre. La goule brûlante béait dans la suie de la paroi, *comme un oisillon attendant la becquée*, pensa Marie en enroulant ses cheveux en chignon. Elle commença à enfourner les miches que lui passait Julienne hypnotisée par cette bouche avalant le fruit de son travail. Gaillarde pour ses douze ans la Julienne, pas très futée et butée comme une bourrique aurait dit son père, mais pas une ne la gagnait pour besogner dur : après avoir éruissé les ormeaux toute la matinée pour la pâtée des cochons, elle venait de pétrir à elle seule vingt livres de pâte. Charlotte mit le couvert d'étain sur l'épaisse table de bois, être la plus jeune ne la dispensait pas de travailler,

— Pousse-toi Renée, tu me gênes.

— Et toi tu m'achales, répondit vertement l'interpellée.

Renée prenait la mouche facilement. Les pommettes encore rouges de la chaleur des braises, elle s'était affalée de tout son long sur le banc et ne pensait pas se bouger de là. Elle grogna,

— J'ai faim, apporte la soupe !

— Paix les deux jacasses ! dit Marie fermement.

Les maîtres de maison étaient absents ce soir-là. L'oncle

2 Pléonasme. Balai vient du breton balan, le genêt.

Estienne, la tante Anne et leurs enfants avaient été appelés à la Plesse, ce qui n'était pas pour déplaire aux quatre sœurs qui savaient fort bien se débrouiller toutes seules.

De l'eau, des restes de pain rassis trempés dans une soupe de citrouille et la délicieuse odeur se dégageant du four... Marie sortit la bouteille d'huile de noix de la maie et versa un mince filet dans chaque bol, sa façon à elle de fêter sa rencontre de la veille avec le moine barbu dont elle suivit le conseil : pas question d'en parler. Les yeux d'or flottant sur la soupe firent reflourir la bonne humeur.

Voltaire est emprisonné à la Bastille après ses pamphlets contre le régent, une forte dévaluation sévit en France, la Chine interdit le christianisme, Händel inaugure sa Water music à Londres, les savonneries de Marseille échappent à l'impôt sur les huiles étrangères, et le dernier volume des Mille et une nuits est enfin publié.

— Oh ma tante, que c'est beau !

Les mots affluèrent d'eux-mêmes sur les lèvres de Marie. Comment ne pas admirer le tapis de pétales multicolores et odorants qui se déroulait devant l'église d'Avrillé ? Les dévotes, les enfants, les fidèles avaient œuvré pendant des heures pour créer le tableau dans la ferveur, cette fièvre de la foi quasi palpable qui se dégageait de la foule, et faisait courir des frissons sur la peau sensible de la jeune femme.

Non loin d'elle, un inconnu se frayait un chemin entre les corps, enivré lui aussi par l'ambiance de la Fête-Dieu, *la plus belle des fêtes de la religion*, pensa-t-il, *elle perpétue nos traditions, mais dans quel but ?* Il ne chercha pas de réponse à sa propre question, se contentant de se laisser bercer par le brouhaha, de se réchauffer dans la foi qu'il ressentait et qui soudait ces gens qu'il ne connaissait pas, lui qui venait d'une autre paroisse. Il était là par hasard, sa façon à lui de survivre, de se laisser porter par la vie, de la suivre plutôt que la combattre.

Anne de Montalant, Marie, ses sœurs et ses cousins étaient venus à pied dans l'air tiède du matin par le chemin bordé de marguerites, de pétards et des premiers coquelicots. La journée s'annonçait radieuse, à la hauteur d'un vrai mois de mai, mois de la vie foisonnante et jamais avare de beaux jours, *mon mois préféré*, avait pensé Marie en tressant une couronne de fleurs pour Charlotte agrippée au jupon de sa tante. Avec celle-ci, les sœurs Le Moine avaient retrouvé une vraie mère au grand cœur ouvert à tous, et Marie l'aimait beaucoup pour cette raison.

La paroisse entière endimanchée se pressait sur la place, personne n'aurait osé ne pas être présent ni même n'en aurait eu l'idée. Maintenant la famille attendait l'oncle qui, droit comme un I sur sa jument, apparut enfin au coin d'une rue. Il avait prétexté un détour obligé par la Plesse afin de venir à cheval, sachant qu'ainsi tous allaient le remarquer.

On le remarqua en effet. Alors qu'il allait au pas en fendant la foule, l'animal glissa sur les fleurs, prit peur et se cabra en hennissant. Un grand cercle se fit immédiatement autour du cavalier qui tentait vainement d'apaiser sa monture, mais surtout d'éviter le déshonneur d'une chute. Rien n'y fit, les cris affolaient davantage la jument encerclée. L'inconnu s'avança alors, marcha calmement vers la bête apeurée, et se tint juste devant elle malgré les sabots qui battaient l'air. Il chantonna une mélodie dont personne ne comprit mot, attrapa la bride et posa une main sur les naseaux sensibles. L'effet fut immédiat.

Estienne descendit en tremblant et réajusta sa perruque poudrée mise pour la fête,

— Merci l'ami, quel est votre nom ?

— Luc.

— On se reverra après la procession, à l'auberge du Lion d'or, on fera un sort à une fillette ou deux, ça vous convient ?

— J'y serai...

Luc se fondit de nouveau dans la foule qui s'approchait déjà pour féliciter l'intrépide cavalier.

Le curé Testar, celui-là même qui avait marié Estienne et Anne de Montalant six ans plus tôt, sortit du porche de l'église, suivi de son vicaire Jean Leduc. Engoncés dans leur chasuble, une longue étole autour du cou, ils avançaient lentement sous le dais soulevé par quatre hommes, le curé portant haut l'ostensoir, le vicaire balançant énergiquement l'encensoir. Aube rouge et surplis blanc, une volée d'enfants de chœur armés de paniers d'osier lançaient avec enthousiasme vers le ciel de pleines poignées de pétales de roses. L'odeur des fleurs se mêlait à celle de l'encens, enivrant la foule déjà hypnotisée par la grande hostie rayonnant en soleil doré. On chantait avec ferveur un latin que nul ne comprenait, on se signait, on baissait la tête, on s'agenouillait au passage du cortège autant par crainte que par respect : Dieu en personne était présent, aucun n'aurait voulu attirer ses foudres, mieux valait être prudent devant si puissant Seigneur au-dessus du roi lui-même, et chercher à recevoir quelques gouttes d'eau bénite, qu'un acolyte goupillonnait allègrement à droite et à gauche en gage de Sa bonté infinie. Mélange de fête et de foi intense, la procession s'étirait nonchalante. On bavardait à l'arrière, on guignait les filles, on cherchait un cousin.

Jamais vraiment séparés dans ce monde ne connaissant que le dur labeur, profane et religieux se retrouvaient naturellement.

Comme promis, Estienne entra dans l'auberge pour y attendre son sauveur,

— Deux fillettes de blanc et deux gobelets!

Luc arriva en même temps que les fioles angevines.

— Allons, dit Estienne sans autre préambule, buvons pendant que vous me racontez votre histoire!

— Je suis journalier, né dans la paroisse de Sarrigné, fils de Luc Gemme et Perrine Allard décédés tous les deux, paix à leurs âmes! Ma famille est surtout installée à Saint Sylvain. Quand mon père est mort, j'avais quinze ans et j'ai attendu d'en avoir vingt pour m'engager dans la milice, c'est là que j'ai appris à m'occuper des chevaux.

Il se tut comme s'il en avait déjà dit beaucoup.

— Et pourquoi êtes-vous venu par ici?

— Je cherche du travail, j'aime bouger.

— Vous êtes seul?

— Oui.

Estienne resta un moment silencieux, observant cet homme aux membres fibreux, aux vêtements usés, au regard énigmatique. Il hésita...

— C'est bon, dit-il enfin comme à regret, je vous en dois une et je peux vous embaucher pour les moissons, vous vous occuperez des chevaux, des bœufs de trait, des charrettes et des tombereaux là où je vous enverrai. Vous serez nourri, logé et payé huit sols par jour, le double les jours de récolte, venez quand vous voulez au château de la Plesse, ensuite on verra...

Il but son gobelet cul sec et se leva sans attendre la réponse, doutant encore de son jugement. Luc sortit également et regarda les gens se disperser peu à peu.

Un travail enfin et avec des chevaux, la chance revenait-elle? Elle ne lui avait guère souri depuis son retour

de l'armée. Il était arrivé à Naunet chez son frère François le jour même de la catastrophique inondation de la Saint-Jean 1709, une sinistre coïncidence que la famille ne cessait de lui rappeler, qu'avait-il donc fait au loin pour provoquer ainsi le courroux de Dieu? courroux qui ne cessa de frapper la province, engendrant la grande inondation de l'hiver 1711 et des fièvres malignes pendant les trois années suivantes, suivies d'une autre disette de deux ans. Fatigué des accusations de porteur du mauvais œil et d'être mis à l'écart, il était reparti après le décès de sa mère Perrine en juillet 1714, acceptant n'importe quel labeur, contoux le soir aux veillées, ne dédaignant pas le jupon si l'occasion se présentait, s'imprégnant du monde, suivant son destin sans rechigner. Survivre était déjà beaucoup. Pourquoi était-il revenu vers son Anjou, vers cette fête à Avrillé? Il ne le savait ni ne s'en souciait, heureux que son ange gardien eût fait glisser devant lui la jument de cet honnête homme à la perruque ridicule.

Lorsque Marie l'aperçut pour la première fois, il descendait à cheval la majestueuse allée bordée de grands ormes menant de la Plesse à l'Épine.

— Hum... le beau cavalier, dit Renée qui accompagnait sa sœur.

— Tu t'entiches vraiment du premier v'nu, lança Marie, tu sais ben que c'est not' oncle et tuteur qui nous mariera.

— Et alors? ça m'empêche pas de prend' le plaisir là où il est, toi t'as côre jamais embrassé un gars! Tiens, c'est ben vrai, te vl'à comme une cerise!

Les piques de Renée envers son aînée n'étaient pas rares. Elle continua sur le même ton,

— L'oncle va te marier avec un vieux, c'est tout ce que

tu mérites !

Marie choisit de ne pas entrer dans le jeu de sa sœur et ne répondit pas, se contentant de suivre du regard le cavalier qui passa près des jeunes femmes en saluant d'un signe de tête. Il portait le cheveu long et lisse, ses traits étaient secs, accentuant les pommettes et l'arête du nez, creusant les orbites. *Ses yeux sont bleus et vifs mais un peu tristes*, pensa-t-elle, *je vois pas ce que Renée lui trouve de beau.*

Arriva le temps dense, joyeux et agité des moissons, celui où la chaleur, la sueur des corps, la fatigue des membres plongent hommes et femmes dans un sommeil lourd, d'un coup, comme une gerbe jetée de l'épaule.

Luc menait les attelages des charrettes bardées de hautes ridelles, n'usant de la parole que le strict nécessaire, tant avec les gens qu'avec ses animaux près desquels il mangeait et dormait, quand il ne s'installait pas simplement à la belle étoile au pied d'une meule de paille. Les faucheurs, les lieuses, les manieurs de fourche, les glaneuses, les batteurs prenaient pour un esprit simplet ce taiseux qui boitait légèrement.

— Mieux vaut un point causant qu'un point baisant, avait dit l'un d'eux un jour à la vue de la silhouette d'Estienne venu superviser l'avancée de la récolte.

Vint enfin la récompense du travail. Si l'oncle de Marie était reconnu en effet comme point baisant, il n'était pas pingre, et le repas de clôture de la moisson attendu par tous le prouva. On mangea à s'en faire péter la sous-ventrière, on but du cidre et du vin au cul des tonneaux, on rota beaucoup, on rit, on chanta jusqu'au coucher du soleil.

— Un jour, s'éleva une voix un peu pâteuse, un jour j'ai vu un gros vaisseau arriver dans le port de Nantes en

Bretagne...

Marie dressa l'oreille. Nantes, la ville d'où l'on avait envoyé le citron au frère cuisinier, qui donc d'entre ces hommes avait voyagé si loin ?

— Des gens noirs comme la suie en sont descendus, continua Luc.

Un attroupement se fit autour du point causant soudainement devenu bavard, et qui se révéla fin conteur sachant captiver son auditoire. Enveloppée de l'air tiède du crépuscule où brillait déjà l'étoile du berger, Marie écoutait, subjuguée, avide comme toujours de ce qui pouvait élargir son monde. Dans l'ombre, les visages passaient de l'étonnement au ravissement, du rire à la tristesse, de la révolte au rêve, embarqués qu'ils étaient sur la nef du conteur manœuvrant habilement ses voiles. Ce Luc était comme les moines de la Haye, il connaissait des choses qu'aucun autre ici n'aurait jamais soupçonnées. Marie rêvait, Marie voyageait, portée par son imagination, envoûtée par le charme de cette voix dans la nuit.

Quand le conteur s'en fut recevoir son dû le lendemain, Estienne le prit à part,

— Maintenant que je vous connais mieux, je renouvelle mon offre, vous pouvez rester mais je vous avertis, je vous ferai travailler là où bon me semblera.

Luc ne réfléchit pas longtemps,

— Je voudrais seulement prendre la journée pour aller voir mon frère aîné François à Saint Sylvain, il a pas de nouvelles de moi depuis un temps, je serai là demain tantôt.

— Je vous l'accorde, et prenez un jour de plus, vous avez bien travaillé.

Les mois des épis écoulés, froment, orge, seigle, avoine, sarrasin étaient engrangés au sec sous les toitures. *La*

soudure se fera sans difficulté avec la récolte de l'année à venir, avait dit l'oncle Estienne, réjouissant les esprits toujours conscients des pénuries passées.

Jaloux des belles moissons de l'été, l'automne arriva avec son lot de fruits. Marie salivait en imaginant les saveurs des premières châtaignes à la chair couleur sable, tandis que ses sœurs piétinaient les bogues qui crissaient sous leurs sabots avant de vomir les fruits mordorés. Un jeu, les ramasser avait toujours été un jeu : plaisir des fruits sauvages ? odeur des bois ? regards furtifs de l'écureuil ? dessins des bogues éclatées où il fallait deviner des formes... *Une feuille de vigne !* disait l'une... *Non, un chardon,* disait l'autre. Jeux sans fin loin des regards de ceux qui n'y auraient vu qu'enfantillages.

Cette fois-ci Marie s'était écartée et avait laissé ses sœurs jouer ensemble. Elle enleva son bonnet, laissant tomber librement sa chevelure sur les épaules en secouant la tête pour l'éparpiller, la rendre plus libre encore, libre comme son esprit soudainement léger. Elle sourit. *Une fleur, je suis une fleur !*

Dès son retour, on avait installé Luc à la Plesse, c'est-à-dire qu'on lui avait indiqué où dormir, il n'avait rien d'autre que sa besace. *Les cavaliers sont pas tous des chevaliers,* pensa Renée déçue, ce qui ne l'empêcha pas de se porter volontaire pour aller au château après avoir observé l'attitude de sa sœur aînée.

Marie non plus n'avait pas oublié le contoux et ses merveilles, pas un seul jour. Elle aimait être envoyée en commission à la Plesse dans l'espoir de l'apercevoir, ou mieux, de l'écouter raconter. Lorsque leurs regards se croisaient, elle détournait la tête, le sang aux joues, prétextant n'importe quoi pour s'enfuir, dévalant en courant les cinq

cents toises jusqu'à l'Épine tout en se maudissant, *mais quelle oie stupide je suis !* Si Renée l'avait entendue, elle aurait acquiescé *oui, t'es bête ma sœur et je compte bien profiter de ta bêtise !*

Renée l'effrontée, Renée la jalouse avait une longueur d'avance. Lorsqu'elle allait au château, elle demandait de suite où se trouvait Luc et n'hésitait pas à aller le voir sans raison autre que provoquer une rencontre. Marie l'ignorait, pas l'oncle qui comprit très vite le manège de ces deux-là et interdit à sa femme de les envoyer seules à la Plesse. Que l'une d'elles engendre un enfant illégitime aurait été une double catastrophe : le déshonneur serait tombé sur la maison et il aurait été bien difficile de marier l'imprudente, la vigilance s'imposait.

La Toussaint. Les mois noirs, les mois où la terre délaissée par la lumière se repose, les mois où l'on veille le soir. Anne de Montalant était heureuse, devenue mère des quatre enfants de son mari et de ses quatre nièces, puis, comble du bonheur, bénédiction du ciel, chair de sa chair, de son propre fils Étienne de trois ans déjà. Elle le regardait tendrement se glisser entre les jambes des veilleurs à l'oreille attentive, orteils tendus vers le feu de la cheminée.

La veillée se terminait toujours par une histoire que racontait Luc dont la réputation de conteur n'était plus à faire, il fallait seulement l'aider avec une tasse de goutte ou d'esprit-de-vin. Familles, domestiques et journaliers de la closerie de la Haye, de Préaux, de l'Épine, du château et du moulin de la Plesse ne perdaient pas une miette des paroles de l'envoûteur qui ne broncha pas quand Renée, assise à ses pieds dans la pénombre, posa nonchalamment la main sur sa cheville. L'étourdie ne remarqua pas le regard attentif et acéré de son oncle qui la trans-

perçait au même instant, la petite fi-d'garce, comment osait-elle ? Il se tourna vers Marie : les yeux brillants dans la lueur changeante de la chandelle, la jeune femme était absente. *Je la pincerais qu'elle ne sentirait rien*, pensa Estienne, *elle est partie avec lui dans ses histoires, quelle est donc cette force qui l'attire ?* Il ne savait pas, n'ayant jamais connu la passion comme la plupart des autres autour de lui, mais il trouva sa nièce belle comme une fleur, *belle et dangereuse* se dit-il.

Le bonheur doit-il être compensé par le malheur dans la balance divine ? Anne de Montalant ne savait plus. Elle qui, il y avait peu, ruisselait de bonheur, se répandait maintenant en pleurs incontrôlables devant le corps de son enfant. Deux jours avaient suffi à la dysenterie pour emporter le petit Étienne.

L'oncle affligé par cette nouvelle épreuve appela Marie et ses sœurs,

— Quel âge avez-vous Marie ?

— Vingt-trois ans mon oncle.

— Et vous Renée ?

— Dix-huit, Julienne quatorze et Charlotte douze !

— Je ne vous en demandais pas tant, surtout de votre part ! gronda Estienne de mauvaise humeur. Marie, vos cousins sont grands maintenant, ils n'ont plus besoin de vous qui serez bientôt bonne à marier, je vais vous envoyer comme domestique, et vous aussi Renée qui devenez intenable, croyez-vous que je ne vois rien ? Julienne, vous êtes encore jeune mais forte, il sera facile de vous trouver un mari plus tard, vous partirez aussi, seule Charlotte restera avec sa tante. Maintenant j'ai fort à faire...

Il tourna les talons. Un vide s'installa entre les quatre sœurs, immédiat, intérieur, bientôt comblé par une an-

goisse sans nom, poisseuse, envahissant la pièce, pétrifiant les filles et le feu muet dans ses cendres, la mouche collée à la poutre et le battant de la porte, immobile dans le courant d'air absent... Se séparer? Renée rompit le maléfice en sortant d'un pas rageur, Charlotte se mit à pleurer, Julienne n'en était pas loin. Leur aînée les consolait de son mieux, sachant que les décisions de son oncle étaient irrévocables,

— Je serai sans doute pas placée très loin, je viendrai vous voir, et pis je vais gagner un peu d'argent pour vous apporter des surprises, dit-elle sans conviction.

Cette nuit-là, elle laissa ses pleurs couler à son tour. Se séparer de ses sœurs, surtout de Charlotte, lui faisait mal, toute une vie commune brutalement tronquée! Où allait-elle aller? qui seront ses nouveaux maîtres? et sa tante si gentille, son oncle aussi malgré sa dureté, ses escapades chez les moines? Mais dans la douleur de sa vie ainsi chamboulée, une question revenait sans cesse par-dessus les autres: *et Luc? je... je l'aime don? c'est ça l'amour?* se demanda-t-elle étonnée, *qu'est-ce que j'en sais de l'amour? J'ai aimé mon père et il est parti, j'aime mes sœurs et on me sépare d'elles... Alors on me sépare aussi de Luc parce que je l'aime? Grand Dieu quel tourment!*

Il mouillait lorsqu'elle descendit de la carriole et posa le pied dans la cour gadouilleuse, tandis que Luc déchargeait la malle contenant le linge de la jeune femme. Le marchand Jean-Jacques Crasnier attendait les trois voyageurs, à l'abri sur le seuil de la maison.

— Portez le bagage dans la chambre là-bas dans le bâtiment d'en face, dit-il à Luc en homme habitué à donner des ordres. Comment vous appelle-t-on déjà, jeune fille?

— Marie.

— Ah oui ! bienvenue à Montreuil-Belfroy, dit l'homme aimablement, et à vous aussi mon très cher Estienne, je suis heureux de vous revoir, soyez les bienvenus ! répéta-t-il.

Ces deux hommes d'à peu près le même âge avaient noué une solide amitié fondée sur leur mutuelle probité, avec eux une parole était une parole. Ils se connaissaient depuis longtemps car le marchand de drap de laine et de soie Jean-Jacques Crasnier, marguillier de la paroisse de la Trinité d'Angers et consul du tribunal de commerce de cette ville, gérait également les terres du prieur de la Haye aux Bons Hommes et faisait assouplir ses toiles tant au moulin à foulon de Montreuil-Belfroy qu'à celui de la Plesse où Marie l'avait parfois rencontré.

Pour y arriver, un sentier suivait la berge du Brionneau, traversait le chemin de la Meignanne puis bifurquait au long d'un affluent, courte promenade fleurie au printemps, riche en baies et noisettes en automne. Les coups sourds des pilons s'entendaient de loin, scandant les grincements et gémissements des axes de bois qui tournaient sous la force de l'eau. Sourd aussi dans ce vacarme permanent, un meunier pâle et maigrichon, une tête à mourir le lendemain mais du bois de ceux qui durent cent ans. Il avait encore fait une fille cette année-là, occasion où Marie avait observé pour la première fois un regard ému chez Julienne croisant le jeune parrain, un certain Mathurin Ryvron.

Le marchand servit une bolée de vin à son confrère, manière de sceller l'arrangement qu'ils avaient déjà eu en ville : comme toute domestique, Marie serait logée, nourrie, et disposerait d'un petit pécule à la fin de l'année selon son travail. Le drapier connaissait bien le maître de cette métairie qui appartenait aux moines, une garantie que la nièce d'Estienne serait bien traitée.

Celle-ci ne prêta pas attention à la discussion entre les deux marchands. Elle se réchauffait au feu de la cheminée tout en jetant des regards furtifs vers la cour, vers Luc qui, après avoir attaché la malle vide à l'arrière de la carriole, attendait près de l'attelage en s'abritant au mieux de la bruine. *Mon cœur bat plus fort en le voyant mais il saigne... Il va partir ailleurs lui aussi? je vais le revoir un jour? pourquoi il garde la tête basse? il pense à moi en ce moment?* Autant de questions dans la tête de Marie, Marie tristesse, Marie détresse qui se tordait les mains de désespoir dans le dos. *Partez, partez que cesse mon tourment*, implora-t-elle en silence.

Le ciel daigna écouter ses prières. Après des adieux courts et gauches, Estienne repartit avec le marchand de drap. Elle n'avait pas osé s'approcher de Luc de peur de fondre en larmes et se mordait encore la lèvre lorsque la carriole disparut.

On lui apporta une soupe qu'elle mangea sans faim et sans mot dire avant de s'enfuir vers sa chambre, pressée d'en finir avec cette horrible journée. Elle crouilla la porte derrière elle, fit un pas et jeta un bref regard à l'entour: son ballot de linge posé par Luc sur une table bancale, un tabouret, une chandelle, un pot de chambre, un lit à la paille de guinche où pour la première fois de sa vie elle allait dormir seule, étrange sensation qui la fit frissonner. Vite, se déshabiller, pouiller une chemise et se coucher, dormir, oublier...

Silence... point de ronflements, point de respirations légères entrecoupés de pets et autres gargouillis des corps réunis dans le sommeil, silence épais, silence de la solitude, celui qui aiguise les pensées. Celles-ci ne tardèrent pas à harceler la jeune femme, yeux grands ouverts dans l'obscurité où se bouscuaient les images de ses sœurs, de son père, de sa tante Anne, de Luc, Luc et encore Luc

le charmeur de chevaux, ses histoires, son sourire, sa réserve, Luc son amour...

— Pourquoi tel châtiment ? murmura-t-elle pour rompre le sortilège, pourquoi nous avoir séparés ? pourquoi ?

Puis en appel désespéré,

— Mon oncle, revenez me chercher ! Je vous hais !

La tempête se leva soudainement sur son esprit pris au piège, ballotté par les vents de l'injustice et de l'incompréhension, vents qui blanchissaient d'écume rageuse la houle de ses pensées. Elle s'assit sur la paille et martela sa cuisse du poing d'un geste mécanique, insensible à la douleur physique, submergée par la vague de souffrance de son âme, devenue fureur, rien d'autre que fureur. Dieu qu'elle était belle dans sa colère, chevelure défaite inondant ses épaules, joues brillantes et humides sous un regard noir empli d'étincelles ! Le délire monta, monta encore, puis infléchit sa course, à bout de souffle, à bout de pleurs. L'épuisement gagna Marie peu à peu, la forçant à se glisser sous la couverture, redevenue petite fille perdue dans le calme flou qui survient après le mauvais temps. Elle s'endormit profondément.

Les semaines suivantes, elle fit machinalement les travaux qu'on lui demandait, répondant aux questions mais n'en posant guère elle-même, toujours volontaire, toujours occupée jusqu'à tard le soir avant de s'écrouler sur son lit, debout aux aurores pour recommencer. Travailler comme une bête pour éviter de foleiller, s'épuiser assez pour ne pas rêver en se laissant tomber dans le puits d'une nuit sans fond où Luc ne pouvait l'atteindre...

1718

Des colons français fondent la Nouvelle-Orléans (25 août), le pirate anglais Barbe Noire périt dans une bataille, le café arrive au Surinam, Voltaire écrit dans sa cellule de la Bastille, Fénelon aussi, et Fahrenheit fabrique un thermomètre à mercure.

Peu après la Noël, Marie tomba malade, fiévreuse et agitée d'une toux interminable. Déjà menue, elle avait beaucoup maigri, à tel point que le marchand de drap s'inquiéta sérieusement pour la filleule de son ami. Il fit venir à ses frais un médecin de la Trinité d'Angers qui préconisa le lit, d'abondantes saignées, des cataplasmes et des sangsues, ainsi qu'une nourriture plus consistante avec des œufs et de la viande, instructions immédiatement suivies à la lettre. Entre marchands l'entraide rapporte davantage que la concurrence, et Jean-Jacques Crasnier vit là une excellente opportunité de montrer sa reconnaissance envers Estienne qui l'avait introduit auprès de François Grandet, et procuré ainsi de juteuses ventes dans la haute bourgeoisie et la noblesse.

Un chirurgien barbier vint régulièrement faire les saignées et appliquer les sangsues,

— Cela draine les miasmes qui circulent dans votre sang. Vous savez, j'aurais pu porter le même jugement que le médecin, mais voyez-vous, ces messieurs sont jaloux de leur profession et ne nous laissent guère que la pratique.

À nous les saignées et autres petits soins, et pour mes collègues maîtres chirurgiens les fractures, les amputations, la dissection des cadavres et toutes ces choses où messieurs les docteurs ne veulent pas se salir les mains...

Marie écoutait l'homme enchanté d'avoir un auditoire aussi attentif, mais restait intimidée par ces messieurs savants. Comme tous les siens, jamais auparavant elle n'avait eu affaire à un médecin ou un chirurgien, on se contentait de quelques remèdes de plantes, de l'habileté de la sage-femme et du rebouteux, de l'eau d'une fontaine réputée, d'une relique, de prières au saint guérisseur de telle ou telle maladie, quitte à le punir en retournant sa statue contre le mur s'il n'était pas efficace. Saint Laurent martyrisé sur un gril était le plus apte à guérir les brûlures, de même que sainte Agathe aux seins coupés n'avait pas son pareil contre les tarissements de lait. Quant aux mages, sorciers et autres jeteurs de sort, ils inspiraient la peur mais étaient un recours obligé pour les malheureux persuadés d'avoir été envoûtés.

Marie priait Marie, sa patronne, la plus puissante, celle au-dessus de tous les saints, mais cela ne calmait pas la grande fatigue qui l'envahissait après chaque intervention du chirurgien. Elle garda le lit deux semaines, se leva dès qu'elle crût en avoir la force suffisante et ainsi effacer la honte qu'elle ressentait à ne rien faire, puis rechuta un mois plus tard, enfermée dans un cycle sans amélioration visible.

Lorsqu'elle fut informée de la situation, Anne de Montalant comprit immédiatement les causes de la maladie de sa nièce. Les sentiments de Marie ne pouvaient lui être cachés car elle les avait vécus dans sa chair quand elle était jeune, trop jeune... amours inassouvis qui avaient laissé une longue blessure mal cicatrisée. Sachant com-

bien Estienne pouvait être têtu, elle attendit patiemment une nuit d'étreintes,

— Mon cher époux, dit-elle avant qu'il ne s'endorme, je crains que quelque chose de fâcheux n'arrive à votre filleule. Voilà plusieurs mois qu'elle est malade et se réduit comme peau de chagrin, si cela continue votre ami marchand va penser que vous vous êtes moqué de lui.

— Croyez-vous ?

— Oui mon ami, et j'ai le remède contre sa maladie...

Puis d'un jet,

— Mariez-la avec Luc et vous verrez.

— Avec Luc ? mais il m'est utile ici !

— Êtes-vous le parrain de votre nièce ? n'êtes-vous pas son tuteur ? n'est-ce pas votre devoir de chercher le meilleur pour elle ? Mariez-la, elle est amoureuse de cet homme et risque d'en mourir, elle en prend le chemin et Dieu ne vous le pardonnerait pas. Ce que vous perdrez d'un côté, vous le gagnerez de l'autre : Luc n'exigera pas de dot.

Ce dernier argument fit son chemin dans le cerveau d'Estienne. Il aimait ses nièces, plus encore sa filleule, bien que mal à l'aise avec les sentiments quand ceux-ci s'affrontaient à l'utilitaire. Sa femme venait de lui donner la clef pour résoudre le problème.

— Vous parlez juste, finit-il par avouer, qu'il en soit ainsi ! Maintenant approchez-vous ma mie...

L'Épine n'avait pas changé en ce début du mois de mai. Marie eut à peine le temps de descendre de la carriole qu'elle se retrouva bousculée par Charlotte qui la serra fortement dans ses bras, la bougresse avait bien grandi en six mois et portait magnifiquement ses treize ans ac-

complis. Les deux sœurs ne purent retenir leurs larmes, larmes de joie pure pour Marie, entremêlées de peine pour Charlotte effrayée par la pâleur et la maigreur de son aînée.

Estienne comprit alors combien sa femme avait eu raison et décida de laisser ses deux nièces ensemble, elles avaient tant à se dire, il parlerait à sa filleule au lever du jour.

Blotties dans le même lit, les deux jacasses ne se privèrent pas, et aux courtes questions de l'aînée, la cadette apportait des réponses interminables,

— Renée? domestique chez un vigneron de la Trinité, au Grand Clos de la Reculée si j'ai ben compris, juste sous les remparts de la ville. Julienne? proche de Renée, au Perineau sur la paroisse de Cantenay mais de ce côté-ci de la rivière, comme toi. Aucune nouvelle depuis leur départ. Les cousins? François est étudiant à l'université par les bons soins de Messire Grandet, il est la fierté de notre oncle. La cousine Françoise aura quinze ans le mois prochain, elle est gentille et sait lire et écrire, mais le cousin Georges nous embête souvent moi et sa sœur Magdelaine, nous ne l'aimons pas du tout, heureusement que notre tante Anne nous protège, elle le punit parfois, et puis... Marie, tu dors déjà?

Bercée par le flot de paroles, Marie, un bras en travers de la poitrine de sa sœur, avait largué les amarres pour voguer sur une mer de rêves heureux qu'elle avait oubliés.

Le lendemain son oncle l'aborda sans cérémonie au saut du lit,

— Marie, vous allez rester avec nous pour vous refaire une santé, quel mari voudrait de vous en cet état?

— Je vais don rester avec Charlotte et ma tante Anne? osa-t-elle incrédule.

— Oui, et je vais vous marier avec Luc avant les moissons, c'est bien ce que vous désirez, non ?

Et il sortit de la chambre.

Marie avait besoin d'air. Abasourdie par l'annonce que venait de lui faire Estienne, elle n'avait pu répondre qu'un misérable petit *oui mon oncle*.

Quand le soleil se fit tiède dans la matinée, elle se dirigea vers sa cache secrète sur la berge du Brionneau, abri de toujours où la dernière fois elle y était venue pleurer sa séparation d'avec ses sœurs et Luc, et où maintenant elle venait célébrer des retrouvailles imprévues : un mariage avec celui qu'elle aimait ! Sûre de n'avoir pourtant jamais laissé transparaître ses sentiments, elle avait trouvé étrange l'accueil de sa tante qui l'avait serrée dans ses bras en lui susurrant à l'oreille *ma petite Marie, je suis heureuse pour vous*, phrase qu'elle ne comprenait que maintenant.

Elle avança dans le foisonnement des herbes. Un martin-pêcheur zébra d'un éclair métallique la surface de l'eau, abeilles et bourdons besognaient les fleurs, les libellules faisaient l'amour en vol, et les renoncules s'épanchaient à leur aise dans le refuge entre les roseaux. Marie s'assit avec précaution au milieu du tapis doré de façon à écraser le moins possible de fleurs. *J'ai l'air d'une statue entourée de mille cierges*, pensa-t-elle en souriant. Autant son cœur avait battu à l'annonce de son mariage, autant elle était calme maintenant. Marie méditait sans le savoir, sans même connaître ce mot, immobile entre la végétation effleurée par la brise légère, tout entière attentive aux images qui défilaient dans son esprit. Celle de Luc s'estompa, laissant la place à ses parents.

Complicité et harmonie malgré la quasi-absence de

marques d'amour, du moins devant les autres. Bonheur et joie dont on parlait peu mais qui baignait l'enfance revécue devant ses yeux. Puis une fleur qui se fane, un cristal de neige qui fond, un regard qui s'éteint... éphémère des sens et des choses qu'elle ne connaissait que trop, suivi soudainement d'une explosion, d'un renouveau, d'un printemps inattendu... Luc! Visage imprécis qu'elle n'avait encore jamais approché, s'estompant et resurgissant entre des nuages aux couleurs fortes: rouge du sang, passion, ardeur, enfanter, jaune du soleil, joie, fête, mais aussi mensonge, violet du couchant, rêverie, tristesse, solitude, brun de la terre, apaisement, calme enfin. Luc réapparut, net cette fois dans un halo doré, il souriait, elle tendit la main vers la vision.

Effrayée par le geste, une grenouille proche de la jeune femme sauta dans l'eau en un ploc sonore, ramenant Marie à la réalité des boutons d'or sous le soleil. *Moi aussi je suis dans un halo tout comme lui*, observa-t-elle, *Dieu a entendu mes prières et nous unit pour toujours, oui, pour toujours.*

Marie Le Moine ne croyait pas si bien dire en répétant ces paroles de prêtre, le mariage était bien une charnière dans la vie, une bascule de l'avant vers l'après sans retour possible, Dieu ne le permettait pas. Alors on se mariait tard pour ne pas avoir trop d'enfants à nourrir, et le fait que la moitié d'entre eux n'atteigne pas dix ans d'âge maintenait la population stable sans que personne ne s'en aperçoive, mais surtout sans enfreindre cette autre loi de Dieu *allez et procréez...* Rester célibataire était en ce sens immoral, et non sans danger pour la survie de chacun dans un monde à la merci des caprices du climat et des maladies. Homme et femme s'épaulaient mutuellement, justifiant les unions utiles avant les unions d'amour, ainsi qu'un remariage au plus vite si l'un venait à disparaître.

Mais Marie était loin de ces réflexions d'érudit, tout entière à l'écoute de ses sens aiguisés par la fièvre de l'amour qui avait chassé comme par magie celle de son corps. Fraîche d'une vitalité nouvelle qui avait ramené à la surface l'odeur du citron jamais oubliée, elle chantonnait en rentrant vers la maison d'un pas vif,

— Je vais me marier !

Charlotte et Anne de Montalant se retournèrent d'un bel ensemble, l'une ébahie par la transformation de sa sœur, l'autre soulagée et heureuse du dénouement de l'affaire. Marie devint aussi volubile que Charlotte l'était la veille et ne tarissait plus.

— Notre oncle t'a fait avaler une excellente médecine ! put enfin placer Charlotte en riant.

— Mais il faut continuer votre traitement, ajouta leur tante, allez, venez manger, vous n'avez que deux mois pour redevenir celle que vous étiez, et bien qu'il soit plus sec qu'une vieille bûche, votre oncle vous adore, Marie, n'en doutez point.

Heureuse de ce moment de complicité entre femmes, Anne se garda bien d'évoquer son rôle dans l'histoire, son amour à elle était discret, et voir sa nièce réaliser ce qu'elle n'avait pu atteindre elle-même dans sa jeunesse l'emplit de nostalgie et de tendresse.

Un mois plus tard la métamorphose de Marie était saisissante. Quelle avait été la meilleure médecine ? La nouvelle de son mariage proche ? l'espièglerie et la bonne humeur de sa sœur ? ou les soins attentifs de sa tante qui la gavait de viandes, de pain, de fèves et de pois, de lait, de légumes et d'œufs frais ? Tout à la fois sans doute.

Voyant sa nièce sur le chemin de la guérison, Estienne décida de rappeler Luc prêté à la ronde pour des travaux

bien monnayés, un bon travailleur qui fera certainement un bon époux, digne d'intégrer la famille. Il en oublia que l'idée ne venait pas de lui tant elle paraissait naturelle et avantageuse à présent.

Après avoir écouté son maître, Luc resta un instant stupéfait. L'offre était alléchante, vingt-neuf ans est un bon âge pour se marier, mais épouser Marie ? lui qui croyait qu'on allait lui proposer Renée dont les avances avaient été visibles et qui, à vrai dire, ne l'avaient pas laissé indifférent... En fin observateur des gens et des choses, il avait bien sûr remarqué le regard de Marie mais celle-ci ne s'était jamais manifestée davantage. Elle était certainement fort capable de conduire un ménage de par son autorité manifeste sur ses sœurs et cousins, et puis Renée était encore jeune, pas encore vingt ans. On lui offrait donc la meilleure...

Le cœur de Marie se mit à battre en entendant les pas dans la cour. Sa tante, debout derrière elle, lui pressa doucement l'épaule,

— Confiance ma fille, tout ira bien...

L'oncle entra avec Luc, se plaça à côté de sa femme, et selon son habitude alla droit au but,

— Luc, qu'avez-vous à nous dire ?

— Monsieur, je... il est temps pour moi de fonder une famille et... hem, j'ai l'honneur de demander la main de vot' nièce ici présente, à vous son tuteur et parrain.

Anne de Montalant coupa la parole à son mari,

— Saurez-vous la rendre heureuse ? lui donnerez-vous l'amitié qu'elle mérite ?

— Je ferai de mon mieux, Madame, répondit Luc à qui n'avait pas échappé la stupéfaction du maître devant

l'audace de sa femme.

— La frapperez-vous ?

— Non Madame.

Estienne se ressaisit,

— C'est bien joli tout ça mais continuons,

Il se fit solennel,

— Luc Gemme, nous vous accordons la main de notre nièce. À partir de maintenant ma filleule Marie et vous pourrez vous fréquenter.

— Merci Monsieur...

Marie aurait très bien pu être absente. N'était-elle qu'une ...cruche ? tranchait-on sans elle sur l'évènement le plus important de sa vie ? Rouge de confusion, elle restait pétrifiée sur son tabouret.

Luc s'en aperçut et ajouta,

— Si vot' nièce est d'accord, ben entendu.

Le regard approbateur d'Anne le rassura.

— Je le suis, murmura Marie dans un souffle.

— Très bien, dit Estienne en frappant dans ses mains.

Le marchand faillit ajouter *marché conclu!* un mariage est une transaction comme une autre après tout. Il continua,

— L'union se fera dans l'église du bourg, disons dans un mois, le temps que les bans soient publiés et avant les moissons car j'aurai alors besoin de vos bras. Au lieu d'une cérémonie dispendieuse, je préfère apporter une paire de bœufs de labour en dot de ma nièce, ils vous seront utiles pour vous aider à élever mes petits-neveux.

Puis, se tournant vers sa femme,

— Anne, voulez-vous mander qu'on nous apporte une pinte de vin afin de sceller cet accord comme il se doit ?

Celle-ci regarda étrangement son mari : *une dot ! il donne*

quand même une dot à sa nièce ! Dieu de bonté, merci d'avoir mis un cœur généreux à l'intérieur de cette carapace ! Elle lui renvoya un beau sourire lumineux,

— Incessamment mon ami !

Une servante apporta quatre petits pichets, quatre miches de seigle et quatre tranches de lard qu'elle déposa dans un coin. Anne tisonna le feu sous la marmite et servit elle-même le pain, la viande et le vin, autant de signes d'acceptation de la demande en un rituel que tous savaient déchiffrer, et qui ménageait les susceptibilités. En cas de refus, un geste symbolique blesse moins qu'une parole.

Estienne leva son pichet,

— Que votre union soit agréable aux yeux de Dieu !

Après avoir mangé ensemble, Anne indiqua du doigt le cerisier chargé de fruits dans le jardin clos,

— Allez donc en goûter quelques-unes et converser un peu, il vous faut vous connaître maintenant...

Ils arrivèrent sous le cerisier sans avoir prononcé un mot. D'humeur enjouée, Marie accrocha par coquetterie des cerises à ses oreilles comme elle et ses sœurs accoutumaient dans leur enfance, puis en choisit une bien mûre qu'elle offrit à son futur époux,

— Not' mariage a été arrangé par mon oncle, bien sûr, mais je vous sais gré d'avoir demandé mon approbation.

— Je la voulais, ça facilite l'amitié.

— L'amitié ? vous m'aimez-vous don pas ?

— Comment je saurais tant que je vous connais pas ? On dit que l'amour vient avec le temps, alors laissons-le faire... mais je vous avais remarquée dès mon arrivée à la Plesse.

Marie resta silencieuse. Pourquoi en effet l'aurait-il aimée? Elle était devenue amoureuse de lui à travers ses histoires, mais elle, qu'avait-elle à lui offrir? Cette réflexion la troubla. Elle se ressaisit,

— On s'entendra bien, c'est le principal dans un ménage.

— Je vous ai vue à l'œuvre, j'ai aucun doute là-dessus.

Il lui tendit la paume de sa main, elle y posa la sienne, émue par ce simple contact, le premier,

— Les Gemme ont des longs doigts, observa-t-elle.

Il retint ceux de Marie entre les siens et regarda longuement sa fiancée dans les yeux, au-delà même, comme s'il cherchait à voir leur vie future, puis sourit,

— On s'entendra bien, dit-il, répétant mot pour mot la phrase de Marie, sa façon à lui de montrer que dorénavant ils allaient cheminer ensemble.

Estienne voulait dépenser le moins possible pour les noces sans pour autant écorner son statut social, dilemme tranché par son épouse qui lui proposa de s'occuper des préparatifs tout en veillant sur ses intérêts.

Les semaines restantes avant le mariage furent agitées. D'abord préparer l'habit de la mariée dans le drap que Jean-Jacques Crasnier avait cédé pour un tout petit prix dans sa boutique de la rue des Carmes de la Trinité: choisir la qualité du lin, les couleurs, la forme, tailler, coudre, broder, essayer, modifier... Ensuite élaborer le menu du banquet, modeste et sans extravagances, quérir les vivres et les boissons, faire la liste des invités restreinte à l'entourage, trouver enfin un violoneux pour le cortège et les danses. Autant de sujets à rire et de réparties joyeuses entre Marie, la tante Anne, la cousine Françoise et Charlotte.

Le soleil fut de la partie en ce mois de juin radieux pour tous et attisa les retrouvailles occasionnelles de Luc et Marie, obligatoirement chaperonnés par la jeune cousine Magdelaine, trop innocente encore pour mentir si on l'interrogeait.

Point d'acte chez le notaire, un usage répandu en ce temps mais ces fiancés-là étaient trop pauvres. La cérémonie eut lieu le matin du mardi cinq juillet dans l'église d'Avrillé après que les promis se furent confessés et eurent communié le dimanche précédent.

Violoneux en tête, Marie en croupe derrière son tuteur, Luc et Anne de Montalant en carriole et les autres invités à pied, le cortège parti de l'Épine buta contre un groupe de jeunes qui chahutait joyeusement devant une barrière de bottes de paille à l'entrée du bourg,

— Monsieur le curé s'impatiente dans son église, lança l'un d'eux, mais avant il vous faudra payer péage, surtout que le marié est pas de cette paroisse et a l'outrecuidance de venir enlever nos filles !

L'oncle Estienne connaissait la coutume et lança une petite bourse que le meneur de la bande attrapa au vol et brandit triomphalement, déclenchant chansons et appréciations plus ou moins grivoises envers la future, tandis qu'on ouvrait le passage. Le cortège était en retard mais personne ne s'en soucia, cela faisait partie du jeu.

Luc ne put s'empêcher de vérifier si les chevaux étaient bien attachés à l'anneau de fer scellé dans le mur, et s'empressa de rejoindre Anne de Montalant alors que la future épouse entraît déjà dans l'église au bras de son oncle.

Les badauds admirèrent l'ample jupe d'un joli brun chaud, le corps indigo lacé sous un devantier et une large ceinture bleu de roy, le tout mis en valeur par le blanc éclatant de la chemise aux manches bouffantes. Sur sa

tête, une couronne de fleurs posée sur une petite coiffe. Marie avait insisté pour qu'elle soit tressée uniquement de fleurs des champs et surtout que sa chevelure reste libre sur ses épaules, deux entorses à la tradition sur lesquelles elle n'avait point cédé ni donné d'explications.

Assisté de Louis Pierre Bonnet, neveu d'Anne de Montalant et sous-diacre du grand séminaire d'Angers, le curé Nicolas Testart indiqua aux futurs époux deux prie-Dieu dans l'enceinte de l'autel, tandis qu'on se partageait la nef, hommes à droite, femmes à gauche, garçons et filles d'honneur devant, puis les familles, les invités et amis, les bigotes et les curieux. Une messe avait été demandée. Quand vint le moment du sacrement de mariage, le oui je le veux qui scellait l'union fut franc et résonna sous les voûtes. Le prêtre bénit alors les pièces du treizain et la bague, que Luc passa nerveusement d'un coup au doigt de sa femme, puis enchaîna d'un rapide sermon sur les devoirs des époux, menaçant d'excommunication tous ceux qui en voudraient troubler l'usage par les ligatures et autres charmes.

Anne de Montalant s'éclipsa alors discrètement avec quelques domestiques, le banquet n'allait pas se préparer seul. La messe terminée, le sacriste convia les époux, témoins et parents à la lecture de l'acte et aux rares qui sauraient y apposer leurs signatures. Quand son cousin François prit la plume, Marie plongea sa main dans la poche de son tablier où elle avait caché par avance le précieux bout de papier de l'imprimeur. Ses doigts s'agitèrent gauchement, imitant ceux du cousin... *marie le moyne, je signe marie le moyne...* Elle soupira et revint à la réalité en se souvenant que si elle ne savait pas signer, du moins était-elle heureuse et mariée avec l'homme qu'elle aimait.

Registre paroissial d'Avrillé 1700-1725 — *le cinq du mois de juillet de l'année mil sept cent dix-huit après la publication des bancs faite par trois dimanches consécutifs en cette Eglise et en celle de Montreuil sans aucune opposition venue à notre connaissance comme il apparaît par le certificat du d [dit] sieur cure, les fiancailles faites, ont été épousées par nous prêtre curé soussigné Luc Gemme laboureur fils de feu Luc Gemme et de défunte Perrine Alard âgé d'environ vingt cinq ans d'une part et Marie le Moine âgée de vingt cinq ans fille de feu Adam Lemoine et de Marie Potri de la paroisse de Montreuil belfroy ont été présentés hh [honnête homme] Étienne Lemoine fermier à Lepine et François le Moine, et Renée le Moine, et François Gemme Gabriel Chalope beau frère [Chalopin, mari de Perrine sœur de Luc], qui ont déclaré ne savoir signer outre les signes avec nous [Signé Lemoine, f Lemoine, L Bonnet, N Testart curé d'Avrillé. Sceau de la généralité de Tours, prix indiqué un sol quatre deniers par feuille. En marge : mariage de Luc Gemme – mardi – Marie Lemoine. Luc a en réalité 29 ans et Marie 24 depuis la veille]*

Le banquet fut simple et animé. Charlotte avait splendidement décoré la table des mariés de guirlandes faites avec les dernières cerises. Marie avait à son côté François, le frère aîné de Luc, venu de Saint Sylvain avec un beau-frère, seuls représentants de la famille Gemme. Elle le trouva affable.

— J'ai déjà quarante-six ans, lui confia-t-il, j'ai eu quatre enfants mais il me reste pus qu'une fille d'un deuxième mariage et elle est pas très solide. Mon beau-frère ici présent et ma sœur Perrine décédée l'an passé ont eu trois enfants, deux partis comme les miens et leur petit dernier qui lui aussi a ben du mal à rester avec nous, au point qu'on a cru à un maléfice. Mais pardonnez-moi, c'est pas un jour pour parler de ça ! Je suis content pour mon petit frère, il est pus le même depuis qu'il est revenu de la

guerre, quelle chance il a de vous avoir rencontrée, avec vous c'est une nouvelle vie qui commence pour lui.

Marie comprit alors la tristesse qui flottait dans ses yeux et pourquoi Luc lui ressemblait. Elle se tourna vers son époux : il était partagé entre Anne de Montalant et Renée qui l'interrogeaient elles aussi sur sa famille. *Quel dommage que Julienne ai pas pu venir, pensa Marie, et vous père, mère, j'aurais tant aimé vous voir anhuït parmi nous pour partager mon bonheur.*

Le violoneux vint titiller la mariée de son crincrin pour ouvrir le bal avec un Luc mal à l'aise, la danse n'était pas son affaire. Ils tournèrent lentement, bientôt entourés d'autres couples jusqu'à ce que les nouveaux époux se séparent afin que Marie puisse danser avec chacun. Luc allait se rasseoir quand on le prit par la main.

— Dansons, je suis venue pour vous, souffla Renée à son oreille.

— Quoi ?

— Vous croyez pas que mon oncle aurait dû me marier avec vous au lieu de ma sœur ?

— Mais je... vous savez ben que Marie est votre aînée et que c'est votre oncle qui décide, il vous trouvera un meilleur parti que moi, ce sera pas difficile...

— C'est injuste ! toute ma vie a été dirigée par ma sœur, et maintenant elle me prend mon homme, j'en ai assez ! Et vous ? vous auriez pas pu demander ? Mon oncle s'en fiche après tout, ce qu'il veut, c'est nous caser, alors Marie ou moi, quelle différence ?

— Je crois pas qu'il pense de cette manière, et je suis pas non pus votre homme, y'a jamais rin eu entre vous et moi, même si vous minaudiez et gloussiez en ma présence.

Renée se tut, regarda rapidement autour d'elle et se colla

contre lui en un geste aussi suggestif que bref,

— Vous étiez aveugle ou quoi ?

Puis elle le planta là et sortit de la pièce.

Dans la joyeuse pagaille du bal, personne ne remarqua l'esclandre et Luc encore confus se faufila vers son épouse qui l'accueillit en souriant.

Au fur et à mesure que le vin coulait, le son des voix montait et celui du violon s'égarait sans que les danseurs en tiennent rigueur au musicien qu'on abreuvait copieusement. On vola la chaussure de la mariée pour qu'elle ne puisse courir, on lui chanta... *vous voilà donc enfin à votre épouse liée... quand on dit son époux, on dit souvent son maître, ils ne sont pas si doux comme ils ont promis d'être...*

Anne de Montalant s'approcha alors du couple,

— Je crois que vous pouvez vous éclipser maintenant, allez avant que l'un d'eux ne vous réclame une histoire, Luc, allez...

Marie rougit et se leva pour suivre son mari. Elle qui jusqu'à présent ne l'avait embrassé que de rares fois s'inquiétait un peu. Autant personne ne parlait de ces choses, autant les jeunes n'étaient pas dupes, il suffisait d'observer les animaux au printemps ou d'écouter les ébats des parents pendant la nuit, ce qui paraissait naturel à tous. Halètements et gémissements avaient parfois agité la couche partagée avec ses sœurs, et elle-même ne s'était pas privée de ces plaisirs passagers, il n'y avait guère que le curé qui interdisait de se gratter le devant, comme disaient les commères.

Dans la petite chambre, elle moucha la chandelle posée sur une saillie du mur, se dépouilla dans l'obscurité rassurante et se glissa entre les draps de lin qui fleuraient bon le foin ensoleillé, un détail sur lequel avait insisté sa tante, *une nuit de noce se doit d'être une fête* avait dit celle-ci

à sa nièce. Elle tressaillit en sentant le corps de son mari contre le sien. Luc remarqua son émoi,

— Êtes-vous neuve ? demanda-t-il sans détour.

— Oui mon ami, et vous ?

La franchise et la question surprirent l'homme peu habitué à des répliques de ce genre de la part des filles qu'il avait connues, et il se sentit intimidé à son tour,

— Non, je suis pas neuf comme vous...

— Serez-vous doux avec moi ?

— C'est mon désir, un homme se doit de satisfaire sa femme, venez dans mes bras.

Le lendemain à l'aube, les noceurs célibataires qui cherchaient la cachette des épousés firent irruption dans la chambre nuptiale pour apporter la traditionnelle rôtie de vin fortement épicé. Chansons, questions et quolibets égrillards,

— Le mari ronfle-t-il ?

— Qu'étaient donc ces clameurs dans la nuit ?

— Demain c'est mon tour !

— Messire est-il satisfait de sa nouvelle acquisition ?

— La damoiselle paraît bien réjouie ce matin !

— Dans neuf mois un rejeton !

La petite troupe disparut aussi vite qu'elle était venue, laissant les époux se vêtir dans la bonne humeur qui flottait.

Marie croisa d'abord son oncle,

— Bonjour ma nièce, dit-il aimablement, heureuse enfin ?

— Oui mon oncle, et mes parents là-haut vous bénissent !

— Je devais bien ça à mon pauvre frère... à propos, les

écus d'argent du treizain que je vous avais prêtés pour la cérémonie, vous les garderez pour les temps difficiles, mais n'en soufflez mot à votre mari.

Elle allait le remercier quand apparut Charlotte, espiègle, — Quelle mine réjouie vous portez Madame ma sœur ce matin ! le mariage est don une si bonne affaire ?

— Demandez à vos poules, ma chère qui m'envoyez de la Madame et me vouvoyez, vot' temps viendra, soyez pas impatiente !

Mais plus facile aurait été remplir un tonneau percé que clouer le bec à Charlotte, et Marie, qui elle aussi aurait bien aimé en avoir su davantage auparavant, s'assit avec sa sœur sous un arbre pour avoir une conversation entre femmes. La cadette écouta avec attention et posa un baiser sonore sur la joue de son aînée,

— Je t'aime, ma grande sœur, je te quitterai jamais ! mais allons vite aider not' tante qui nous attend !

Et elle partit en courant sous le regard attendri de Marie.

Pendant qu'on termine le tracé du méridien de Paris, madame de Maintenon rend l'âme, la France déclare la guerre à l'Espagne, Pierre le Grand expulse les Jésuites et fait explorer le détroit entre Asie et Amérique, le Matto Grosso se colonise, Daniel Defoe écrit Robinson Crusoe, naissent le père de Mozart et le futur missionnaire et botaniste Pierre Poivre qui introduira la culture des épices à Maurice et Réunion.

La veillée du nouvel an avait été réussie, en partie grâce à Luc et ses histoires. Le couple s'était finalement installé à la Toussaint dans la bourgade d'une quarantaine de feux de Montreuil Belfroy, de nouveau grâce à Jean-Jacques Crasnier qui avait apprécié l'affaire du mal d'amour de Marie et son heureux dénouement.

Pendant les mois durant lesquels on se recroqueville et on se réunit dans les chaumières, le nouveau venu avait vite été repéré pour ses talents de conteur. En rentrant chez eux dans le froid intense de la nuit claire, Marie s'accrocha au bras de son époux pour éviter de glisser sur une plaque de verglas. Une fois de plus, elle avait été suspendue aux lèvres de Luc, capturée par la magie des mots,

— Vous avez don toujours conté ainsi ?

— Que non, c'est mon histoire à moi qui m'a mené à conter celle des aut'.

— Vot' histoire... vous m'en avez guère parlé jusqu'à présent.

— Savez-vous que je suis le petit dernier de dix enfants? On m'a nommé Luc, comme mon père. Pourquoi attend' autant quand la coutume veut que l'aîné porte le nom du père? Luc, ce nom de chrétien si court, comme si ma mère à bout de forces avait pu accoucher que d'un unique son bref. Luc père et Luc fils... aucun aut' dans la famille où grouillent les René, les Pierre, les François, les Nicolas. Luc, un petit mot qui nous a reliés, mon père et moi, tout en nous séparant des aut'... Il a été le seul de ses frères à traverser la rivière pour prendre une fille de la Trinité et revenir se marier à Saint Samson d'Angers. Le fief des Gemme, c'est Saint-Sylvain-d'Anjou, où mon arrière-grand-père Robert a eu tous ses enfants qui se sont égaillés aux alentours: Pellouailles, Villevêque, Andard, Sarrigné où je suis né et resté jusqu'à ce que mon père revienne mourir à Saint-Sylvain, j'avais quinze ans. Alors j'ai suivi son exemple. Je suis le seul de mes frères et sœurs à être passé sur cette rive du ponant de la Maienne, et maintenant nous v'là ensemb'.

— C'est drôle, moi aussi je suis née de l'aut' côté, entre Sarthe et Loir, moi aussi j'ai accompagné mon père pendant quinze ans jusqu'à ce que les rivières nous séparent. Dieu sait si je l'ai aimé! vous aimiez le vôt'?

— Je l'aimais à ma façon, en m'attachant à ses différences... Comme lui je suis un taiseux, comme lui, je me suis toujours senti un peu à l'écart des aut', je m'en suis éloigné même, en me portant volontaire pour la milice. Une famille est un peu comme une bande de goujons: alors que tous se battent pour êt' à l'abri au milieu du groupe, nous les Luc, on préfère la lisière, là où c'est pus facile de trouver des vers ben gras, quitte à se faire engouler par le brochet.

— V'là beaucoup de points communs entre vous et moi : nos pères, les trois rivières, mais surtout une curiosité que j'ai en moi depuis toujours et que je vois aussi chez vous.

— C'est vrai, voyager m'a fait découvrir des choses que j'aurais jamais imaginées, elles sont la matière qui me permet de tisser mes histoires, et j'y prends plaisir.

— Vous avez de la chance d'êt' un homme. Moi, femme, je ne peux marcher le monde comme vous m'avez dit si joliment une fois, mais j'ouv' grand mes yeux sur lui. Ah ! j'aurais tant voulu savoir lire et écrire ! pourquoi y'en a qu'ont le droit et pas nous ?

Le ton implorant de sa question résonna dans l'air glacial comme son de cloche perdu. Luc la prit pas la taille et la serra contre lui,

— Peut-être que vous et moi on est pas nés au bon endroit ? Mais croyez-moi ma mie, on a quand même not' place en ce monde que main'nant on marche ensemb', et on va bientôt lui apporter d'aut' vies !

Marie se rasséréna et lui sourit,

— Vous avez raison, je suis folle de rêver alors que je vous ai près de moi.

Pendant que les premiers oiseaux chantaient sous l'aube encore timide, Marie écoutait distraitement la respiration de son mari qui dormait près d'elle. Il aurait déjà dû se lever mais il était revenu épuisé la veille au soir. *Un peu pus de repos lui fera grand bien et changera guère sa journée*, pensa-t-elle en le regardant avec tendresse, *j'aime le voir se reposer près de moi*. Elle se retourna pesamment, sa panse était vraiment très grande, l'accouchement n'allait pas tarder. La mi-mai, déjà... plus qu'une semaine, deux peut-être... Elle se reprit à somnoler, ballottée entre rêve et réalité, entre l'hier et le maintenant. Cet enfant dans

son ventre, elle se souvenait parfaitement du moment où Luc l'avait mis en elle, comment oublier lorsqu'on a connu l'extase ?

Après les moissons de l'an passé, les plus joyeuses qu'elle avait connues, sa tante avait demandé que le couple ne parte qu'en septembre, Marie était fatiguée, elle devait encore se reposer. Raison un brin fallacieuse car, bien qu'en aucune circonstance Anne de Montalant n'eusse évoqué sa propre peine de la séparation, la faible différence d'âge entre les deux femmes les rendait complices. Marie l'avait ressenti en écho à la sienne, elle aussi avait appréhendé le départ.

Un jour de belle chaleur de fin août, Charlotte, elle et Luc étaient assis sur le mur du jardin et jouaient à qui montrerait du doigt le premier nuage à s'ourler de rose dans le couchant. Elle avait regardé intensément sa sœur qui scrutait le ciel dans l'espoir de gagner. *Son enfance s'effiloche comme un habit devenu trop petit*, avait-elle pensé. Un immense désir l'avait alors bousculée, un désir d'enfant immédiat, là, maintenant.

Prétextant elle ne savait plus quoi, elle avait entraîné Luc vers son lieu secret, son sanctuaire dont jamais elle ne lui avait parlé, où jamais elle ne l'avait conduit. Écartés par la sécheresse, les boutons d'or avaient cédé la place à une fine herbe jaunie où elle avait posé son tablier et s'y était étendue, joues en feu, respiration rauque, offerte à son homme. La lueur de surprise dans le regard de Luc avait bientôt été chassée par le désir. Il s'était agenouillé, l'avait dépouillée de ses vêtements, silencieux, les yeux rivés dans les siens jusqu'à ce qu'elle gise nue devant lui. Point de honte ni de fausse pudeur, le désir n'en a que faire. Vite dévêtu, il s'était couché sur elle bouche contre bouche, paumes contre paumes, ventre contre ventre, cuisses contre cuisses, chacun cherchant fébrilement à

couvrir l'autre de sa propre peau, deux gouttes de feu qui se rapprochent, s'accrochent et se fondent. Elle l'avait accueilli, noyée dans ce feu liquide qui les avait menés ensemble vers des sommets où ils n'avaient encore jamais été.

Marie était persuadée qu'à ce moment-là Luc avait ancré en elle une petite étoile semblable à ses sœurs qui apparaissaient dans le ciel au-dessus d'eux. Visages perlés de sueur, allongés l'un contre l'autre, ils les avaient longuement contemplées. Se remémorer la scène la rendit tout humide. Un peu honteuse, elle jeta un regard vers Luc qui dormait toujours. *Mon homme à moi, mon homme, je vous aime pour m'avoir donné cet enfant.*

Les premières douleurs arrivèrent dix jours plus tard. Au petit matin, elle secoua son mari,

— Luc, il vous faut quérir la matrone, il est temps, et envoyez prévenir le parrain et la marraine.

Il sauta du lit et raviva le feu dans la cheminée avant de courir frapper à la porte de l'accoucheuse.

Dès son arrivée, celle-ci chassa Luc de la salle, pas question qu'un homme assiste à un accouchement, fut-il de son propre enfant. Il se sentit soulagé, ces choses bizarres entre femmes l'effrayaient un peu. Assis sur la margelle du puits, il regardait l'aurore chasser les dernières étoiles quand une saveur amère monta à sa bouche. *Et si Marie mourait en couches ? Il avala sa salive. Dieu tout-puissant, à quoi je songe là ? Elle qu'a pas vingt-cinq ans, elle mérite de vivre ! Et si les choses tournent mal et que la matrone doit choisir entre l'enfant et sa mère, sûr qu'elle choisira l'enfant comme l'a instruit le curé, quelle injustice ! pourquoi Dieu permet de telles choses ?* Un frisson parcourut son échine. *Je me fais des idées... ma Marie est forte, je ferais quoi sans elle ? pourquoi avoir attendu le danger*

pour me rendre compte qu'elle m'est devenue chère? Il se tordit les mains et se prit à épier le moindre bruit, une plainte, un cri, un vagissement, n'importe quel signe pour rompre cette attente insupportable.

La tension nerveuse céda peu à peu et il allait s'assoupir sous les premiers rayons de soleil quand une voix le fit sursauter,

— Venez main'nant!

Le cœur battant, il s'empressa de suivre la femme gras-souillette dans la pièce,

— Marie! Dieu merci, vous êtes avec nous!

— Et où voulez-vous qu'elle aille après tant de labeur? répondit la matrone qui n'avait pas compris l'angoisse de Luc, elle est fatiguée, ça oui, mais c'est une vaillante qu'aura une jolie marmaille sans souci!

Elle avait bien fait les choses: couper le cordon comme il fallait, masser et inspecter le nouveau-né, surtout ne pas le laver pour le protéger des maladies, enfin l'emmailloter serré bras le long du corps, petite larve à la frimousse fripée et cramoisie, prisonnière du cocon que la matrone posa sans plus de cérémonie dans les bras de Luc.

Cette petite chose si légère, cette petite chose vivante le paralysa. *Moi qu'ai tant de fois donné la mort, v'là que j'ai donné la vie!* s'émerveilla-t-il. Des tréfonds de son âme monta une satisfaction animale, un sentiment d'accomplissement dont il ignorait les causes profondes tout en ressentant la puissance de cette pulsion vitale de la nature: transmettre la vie, passer le livre des ancêtres après y avoir ajouté sa propre écriture. Un vertige l'enveloppa, il ferma les yeux, ébloui.

— Vot' fille, dit alors Marie.

Une larme coula le long de la joue mal rasée de Luc. Elle se méprit,

— Vous auriez préféré un mâle, non ?

— P't-êt' mon amie, mais cette larme est de joie...

— Je voudrais qu'elle s'appelle Françoise comme ma cousine, et aussi en l'honneur de vot' frère qu'a pas de chance avec sa progéniture.

— Et moi j'aurais aimé Marie tout comme vous.

— D'aut' viendront, mon ami, d'aut' viendront.

— Françoise Marie alors ?

Émue de l'attention de son époux, elle acquiesça d'un signe de tête.

— Donnez-la moi, dit la matrone à Luc, faut la baptiser, venez ! Marie, au retour de l'enfant vous lui donnerez un peu de vin chaud sucré ou de l'eau de miel pour l'aider à rend' ses phlegmes, et pas de téton avant demain même heure, vot' sang doit d'abord se purifier pour se changer en bon lait.

Depuis l'installation des Gemme dans le bourg, le marchand Jean-Jacques Crasnier ne manquait jamais de passer prendre des nouvelles de Marie. Sollicité pour être le parrain de l'enfant à venir, il avait courtoisement accepté, ce qui conforta beaucoup le couple : s'il advenait un malheur, cet homme aimable prendrait ses responsabilités au sérieux, il en avait le cœur et les moyens.

La cousine Françoise, montée en croupe derrière son frère aîné et tout émoustillée d'être marraine, arriva avec des nouvelles fraîches de l'Épine et une sacoche pleine de douceurs de la part d'Anne de Montalant. Mais d'abord le baptême.

Perchée sur un abrupt promontoire, l'église de Montreuil Belfroy dominait la rivière. Le panorama était magnifique mais les arrivants ne s'attardèrent pas et entrèrent

dans la nef où le curé attendait. La marraine porta avec fierté sa filleule sur les fonts.

— Ego te baptizo, in nomine patris, & filii, & spiritus fancti, marmonna le curé dans son latin usé par la pratique.

— Amen, répondit-elle, soulagée.

Si la petite mourait à présent, elle irait tout drèt au paradis, on pouvait se détendre. Une signature au bas du registre, quelques deniers donnés par le parrain au prêtre, et la petite troupe repartit par le même chemin.

Marie, qui attendait avec l'inquiétude de la femelle loin de son petit, gratifia sa cousine d'un beau sourire quand celle-ci lui rendit l'enfant, et remercia le marchand qui venait de poser trois aunes de drap sur le lit.

— Pour ma filleule, avait-il dit simplement.

Il but un coup avec Luc et s'excusa de repartir si vite vers Angers, les Le Moine, eux, repartiraient le lendemain matin car Marie voulait tout savoir d'Avrillé.

Montreuil-Belfroy, registre paroissial 1677-1770 — *Ce vingt et cinq may est née et a été baptisée Francoise Marie fille de Luc jem laboureur et de Marie Le Moine son épouse de cette paroisse On été parain Jean Jacque Cränier de la paroisse de la trinité d'Angers, et Maraine Dlle Francoise Le Moine de la paroisse d'Avrillé présent François Le Moine etudiant a Angers. [Signatures de Cranier, François lemoine, François lemoine, J. Limiers (curé)].*

Courte cérémonie, joie d'une naissance tempérée par l'éventualité de revoir bientôt le curé pour un enterrement, la faucheuse ne dort jamais.

Ils en eurent la preuve aux moissons, lorsque les faux des

hommes couchent le froment mûr et que celle de la camarde se fraye un chemin entre les vies. François, le frère de Luc, venait de perdre son quatrième et dernier enfant, son dernier espoir. La petite avait dix ans.

Pensant atténuer l'effet de cette triste nouvelle, Marie choisit ce moment pour s'adresser à Luc,

— Mon époux, un enfant s'en va, un autre revient... je ne sais comment mes entrailles le savent, mais je crois que je suis grosse de nouveau.

— Quoi? mais Françoise a que deux mois!

— Oui, et je l'allaité tous les jours, qu'est-ce que Dieu veut nous dire par là?

— Dieu... c'est pas lui qui va travailler à ma place!

Marie n'avait jamais entendu son homme parler ainsi. Pourquoi argumenter de religion quand tous baignent dedans? le curé leur en contait bien assez dans son prêche du dimanche.

— Vous avez des doutes sur ses intentions?

Luc la regarda de biais,

— Parfois, oui, j'ai jamais compris ce qu'il voulait nous dire par la guerre, et je pense qu'il aurait pu s'y prendre autrement. Rassurez-vous, je parle à personne de ces choses, j'ai pas envie qu'on me chasse comme on fait des protestants.

— Vous en avez connu?

— Non, mais j'ai écouté plus d'un compagnon d'arme là-dessus.

Marie se souvint de sa rencontre chez l'imprimeur,

— Mon homme, avec moi vous pouvez dire vos pensées sans crainte, j'ai déjà entendu des paroles comme les vôt' et je les respecte. Je suis rin pour juger et des fois mon ignorance me pèse...

Luc plissa malicieusement les yeux,

— Pisque Dieu le veut, mes bœufs et moi, on va devoir s'atteler ensemb' pour abatt' davantage de labeur, et vous, vous donnerez du fouet pour nous encourager, dit-il en riant.

Il pressa sa femme contre lui, les deux pris dans un tourbillon d'incertitude, conscients d'un à venir plus difficile, jusqu'à ce que la petite les sépare en se mettant à pleurer.

Après la moisson, le repos, les jeux. Tous les jeunes mariés mâles devaient participer à la quintaine et Luc, nouvel arrivant dans la paroisse, ne put y échapper.

À la joute sur l'eau, il préféra naturellement celle à cheval dans les prés entre la rivière et la Diablère, un des domaines des moines de la Haye aux Bons Hommes d'Avrillé depuis des siècles. Marie l'apprit avec beaucoup de plaisir. Les moines de la Haye, le grand moine barbu, les rires du frère cuisinier, les scribes penchés sur leurs manuscrits, les troncs glissants du Brionneau, que de souvenirs !

Assise entre les badauds, son enfant dans les bras, l'autre dans son ventre – elle en était certaine maintenant –, elle attendait avec impatience le tour de son mari. Il se présenta enfin, casque sur la tête, bouclier de cuir au bras, une longue gaule de bois en guise de lance dans la main gauche. *Encore un tordu de gaucher*, soupira l'homme chargé du poteau de joute, qui dut tourner celui-ci d'un demi-tour, de façon à mettre du bon côté l'écu à frapper et non pas le fléau d'armes. Luc se pencha sur l'encolure de sa monture et s'élança. Des paroles d'encouragement fusèrent, on apprécia l'aisance du cavalier,

— Tape ! tape ! criaient-ils.

Plus que quelques toises. La lance ferme, il ne pouvait ra-

ter la cible, quand celle-ci disparut brutalement, laissant place à l'habit rouge de l'Anglais qu'il avait embroché dix ans plus tôt. En une fraction de seconde il abaissa son arme et se recroquevilla, sa tête se glissa entre le poteau de bois et le panneau de l'écu, un passage trop étroit pour le casque qui valsa dans les airs.

Tandis que des oh ! de stupeur, d'effroi et de déception montaient de la foule, Marie n'avait d'yeux que pour le casque qui gisait entre les herbes. Un instant elle crut mourir. Luc, toujours au galop, fit volte-face en cabrant le cheval, récupéra son couvre-chef d'un coup de lance et alla jeter le tout dans la rivière.

— Quelle mouche l'a piqué ? dit un homme près de Marie.

Le cavalier rendit l'animal sans un mot et s'éloigna. Personne n'osa demander une explication à ce visage fermé, dur, un visage de soldat que les paysans ne connaissaient pas. La fête reprit bientôt mais la réputation de drôle resta collée à la peau de Luc depuis ce jour.

Le financier Law plonge l'État dans la banqueroute, les troupes chinoises entrent dans Lhassa, la peste décime Marseille, le marquis de Pontkalleg est décapité à Nantes, le café arrive à la Martinique, l'Anglais Harrisson fabrique une horloge en bois qui fonctionne toujours et sera l'inventeur du chronomètre de marine pour calculer la longitude.

Marie avait cuit un gâteau dans le four communal pour célébrer les Rois, mais aussi pour remercier les voisins qui les avaient aidés pendant leur première année dans le bourg. La part du Bon Dieu ne fut pas oubliée, on la donna au premier mendiant apparu. Ce fut son jour de chance, la fève lui revint et chacun lui donna un petit quelque chose.

Depuis la naissance de la petite Françoise, la communauté avait complètement adopté ces horsains venus d'Avrillé. Luc avait surpris par sa drôlerie mais on admirait l'honnêteté, l'habileté et l'endurance de l'homme. Marie, habituée depuis l'enfance à organiser, à ordonner, donnait facilement son avis lors des tâches communes, évoquait parfois des choses inconnues. Par sa taille plus élevée que la moyenne, sa chevelure bien peignée et huilée qu'elle préférait libre ou enroulée en chignon sous son bonnet de travail, le visage débarbouillé dès le matin, les vêtements ravaudés au mieux et aussi propres que

possible, elle se distinguait sans le chercher des autres femmes. Les hommes tournaient la tête sur son passage, mais il fallait s'approcher d'elle pour sonder sa véritable beauté : des yeux vifs et francs, des yeux marins capables de réfléchir le ciel ou la tempête, horizon et havre à la fois. On avait aussi remarqué la calèche de son oncle qui passait de temps en temps, la protection que lui accordait le marchand de drap, autant de différences qui, si petites soient-elles, dérangeaient parfois, interrogeaient, affûtaient les langues de certains, jamais méchamment, jamais directement. Marie, on ne savait comment l'apprivoiser.

Luc partit le lendemain avec ses bœufs pour haler du bois dans la forêt de Longuenée – la forêt où jadis le roi Louis XI venait chasser avec son ami le seigneur du Plessis-Macé –, un travail qui le tiendrait éloigné tant que la neige et le gel favoriseraient la glisse des troncs déjà abattus, labeur pénible mais plus aisé que tirer des canons dans la boue.

— Promettez-moi de faire attention aux loups, dit Marie, et couvrez-vous bien !

— Et vous, tenez vot' panse au chaud pour qu'elle tienne jusqu'à la fin de l'hiver ! je serai rentré alors. Allez mes beaux ! dit-il à ses bœufs en faisant siffler le fouet au-dessus d'eux.

Chargée de foin pour nourrir les animaux, la charrette s'ébranla. L'oncle de Marie avait tenu parole et avait offert de jeunes bestiaux, chacun y trouvant son compte : Estienne en dépensant moins, Luc en les dressant à sa manière. Il prenait grand soin de ses bêtes et préférait marcher à leur côté, bercé par le son chaud de leur souffle, leur odeur mêlée à celle du cuir des lanières du joug, leur tranquille puissance.

Grincements des roues s'amenuisant, gémissements du cœur en peine, Marie attendit que l'équipage disparaisse au premier tournant. Pas question de se laisser aller avec un bébé de sept mois dans les bras et un autre dans le ventre. Luc lui avait demandé de prendre une servante pendant le temps de son absence, mais elle savait être têtue et tenait serrée la bourse de la famille.

Elle avait autre chose en tête en dévalant le sentier abrupt vers la Maienne avec Renée arrivée la veille : sur la rive boueuse nommée pompeusement Port-Étienne, une gabarre y vendait, paraît-il, toutes sortes de brimborions et breloques dont raffolent les femmes. La curiosité menait les deux sœurs et Marie en oublia son état. Déséquilibrée par le poids de son ventre, elle trébucha, s'affala de tout son long dans la descente, et sa panse heurta violemment une souche de châtaignier. Un long râle s'échappa de ses lèvres tandis que Renée, qui par chance tenait la petite Françoise dans ses bras, se mit à hurler.

Aux cris, les hommes accourus à la fois du port et du bourg avaient vite transporté la blessée chez elle et appelé la matrone. L'enfant naquit peu après, à l'instant même où sonnait l'angélus.

— Une fille ! Dieu tout-puissant, dit la sage-femme en l'examinant, si c'est pas malheureux de naître avant son heure, comme si nos chances de mourir dans ce monde étaient déjà pas assez grandes !

Marie, faible mais hors de danger et consciente de l'urgence, demanda à sa sœur d'en être la marraine, et un des sauveteurs attardés dans la cour se proposa spontanément comme parrain. La joie d'une nouvelle naissance ne fut pas au rendez-vous. Comment, à moins d'un miracle, une minuscule enfant d'environ sept mois allait-elle survivre aux froidures et aux maladies ? Devant le péril pressant, la matrone l'avait ondoyée de suite dans

le grand doute que la petite ne trépasse, mais afin d'éviter des questions de la part des gens d'Église très sourcilleux sur la façon de conduire ce rite, personne ne le mentionna au prêtre et la petite Renée enfouie dans ses linges fut baptisée au plus vite.

L'enfant survécut. Sa tante Renée, émue par cette petite chose qui portait son nom de chrétienne, en oublia sa déception devant l'absence de Luc. Toujours domestique dans une métairie de la Trinité d'Angers, elle avait demandé un congé volontiers accordé par le maître en cette période hivernale, et apportait des nouvelles fraîches de Julienne qu'elle avait vue au passage. Marie se réjouit davantage du rapprochement avec sa sœur que de l'aide précieuse de celle-ci. Tatasser comme autrefois aux Roulrières ou à l'Épine, revivre des souvenirs d'enfance était un véritable baume pour ses blessures.

— Tu te rappelles, dit Renée, des braillements de Julienne quand je lui ai passé des feuilles d'ortie glissées ent' les aut' pour se torcher? Pourtant ça lui faisait rin d'en misser à main nue pour les canards, j'en rie encore, quelle bête elle était des fois!

— C'était pas pus malin quand tu lui as mussé des gratteculs dans le dos, t'as de la chance qu'on était pas toutes comme toi!

— Ah! tu verras, ma filleule va s'en sortir parce qu'elle sera aussi coriace que moi! Regarde, la mâtine t'a sucé le téton sans vergogne, tu me la passes?

Nourrir deux bébés n'était pas simple et bien que le sein de Marie fut généreux, Françoise dut goûter le lait coupé d'eau et la bouillie de froment.

Luc rentra un mois plus tard. La surprise de voir sa femme avec deux enfants dans les bras lui fit lâcher son

fardeau.

— Votre petite Renée, dit Marie simplement.

Elle lui expliqua l'accident. Il la serra dans ses bras, chatouilla le museau de ses enfants et posa sur la table les deux cuissots de sanglier qu'il avait laissé tomber,

— Elles auront de quoi manger, dit-il sans penser qu'elles étaient trop jeunes, mais faut rin dire à personne.

— Mon Dieu ! vous avez don braconné ?

— Non, enfin pas directement... Il neigeait, j'étais seul avec mes bœufs en train de tirer un fût de chêne, quand j'ai entendu les loups qui couraient un sanglier, et voilà-t-y pas qu'il déboule droit sur moi en pissant le sang, les loups aux trousses. J'ai pris ma hache pour me défendre des loups mais ils ont eu peur de moi et sont restés à rôder à l'entour, ils voulaient pas lâcher, alors j'ai assommé le pauvre gorin qui allait crever. Là, j'ai pensé à vous, j'ai découpé les deux cuissots et j'ai continué mon chemin pour que les loups aient leur part et me poursuivent pas. Les cuissots, je les ai cachés sous la charrette, gelés depuis une semaine, je vais les mett' à fumer dans la cheminée, on dira que c'est du cochon. Cette viande, sûr que j'avais pas le droit de la prend', mais mangée par les loups ou par nous, y'a préjudice pour personne, hein ? J'ai apporté aussi un peu de sel blanc de Bretagne que m'a donné un compagnon.

— Oh ! cachez-le bien, si les gabeleux le voyaient, on serait punis vous et moi. Que deviendraient vos filles avec vous aux galères ?

Le sel. Taxer les plus pauvres sur ce produit indispensable, en exempter certains privilégiés, avait fait de la gabelle l'impôt détesté par excellence. Qui plus est, l'Anjou était une province de haute gabelle alors qu'elle

bordait le duché de Bretagne libre de cette imposition. Chaque foyer devait obligatoirement acheter au grenier à sel de l'État une mesure imposée, *le sel de devoir pour le pot et la salière*, alors qu'il coûtait dix à treize fois moins aux portes de Candé distantes d'à peine une douzaine de lieues de la ville d'Angers, de quoi tenter bien des esprits entreprenants... Pour les décourager, les autorités avaient multiplié les postes de contrôle des fermes du roy dont l'un d'eux se trouvait sur des terres cédées par les moines, entre la Diablère et la chaussée des moulins de Montreuil. Un lieutenant de gabelle y dirigeait une brigade qui traquait les faux-saulniers. Honnis par les habitants, les gabeleurs, ces horsains toujours venus d'ailleurs avec interdiction de se marier sur place, devenaient souvent abusifs et n'hésitaient pas à fouiller brutalement maisons et passants. Sel gris en Anjou, sel blanc en Bretagne... Malheur à celui qui était pris en possession des cristaux convoités, même en quantité infime, il risquait les galères. S'il portait une arme, le gibet l'attendait.

Les bœufs chômaient rarement mais Luc les pensait si bien que leur poil était toujours luisant et propre. Souvent l'équipage partait vers l'Épine ou la Plesse à la requête de l'oncle Estienne, le trajet était facile par le chemin principal de Juigné à Angers, en passant par le carrefour de la Croix-Cado et le bourg d'Avrillé. Marie accompagnait alors son époux. Une lieue et demie à la cadence des animaux, Luc à pied, femme et enfants dans la charrette. Plaisir de retrouver Charlotte, la tante Anne et les cousins, d'échanger des nouvelles, de voir les enfants grandir, plaisirs simples, les meilleurs, ceux qui durent dans les mémoires, qui permettent de supporter les mauvaises nouvelles qui ne manquaient pas non plus. En cette fin de mai, une maisonnée pleine de nouvelles

têtes attendait les Gemme. La sœur aînée d'Anne de Montalant venait de décéder à Andigné, et la généreuse tante, qui avant son mariage avait pratiquement élevé les enfants de la défunte, n'avait pas hésité un instant à prendre la couvée entière sous son aile, au grand dam de l'oncle, mais que faire quand une Bretonne décide quelque chose ?

Marie fit une proposition à son mari et à son oncle : Charlotte l'aiderait beaucoup à élever ses deux petites. Tuteur des sœurs Le Moine jusqu'au mariage, Estienne approuva immédiatement, l'adolescente de quinze ans, l'âge où à ses yeux les femmes devenaient dangereuses, ne pouvait être en de meilleures mains. Luc, lui, laissait les affaires du ménage à sa femme et une joyeuse charretée rentra à Montreuil après un détour au Perrinau pour faire une surprise à Julienne.

Montesquieu publie les Lettres persanes, Bach compose les Concertos brandebourgeois, naît la Pompadour, la méthode turque d'inoculation de la variole est essayée à Londres, Cartouche est roué vif à Paris, il avait 28 ans, Watteau s'en va, les esclaves noirs de Caroline tentent un soulèvement, l'île Maurice est colonisée et prend le nom d'île de France.

La petite Françoise geignait doucement dans les bras de sa mère, l'enfant avait dérapé sur le verglas du matin et l'enflure du pied laissait craindre une fracture.

Marie tournait en rond. *Une chance que Charlotte l'ait aperçue et ramenée de suite au chaud, le sain-doux tiède a pas calmé sa douleur et je peux rin faire d'aut', mais que fait don' Luc?* Des heures qu'elle attendait le retour de son époux parti chercher le toucheux de Juigné, lui était-il arrivé quelque chose? Peur, inquiétude, exaspération de l'attente... ses yeux d'un bleu profond virèrent au violet, se plissèrent comme pour protéger son enfant des lames écumeuses d'idées noires qui s'élevaient derrière ses paupières et la submergeaient. Elle guetta pour la centième fois par la fenêtre. Rien. Rien d'autre que le silence feutré du froid. L'impuissance la poussa à l'action,

— Charlotte, garde les gamines, je m'en vais chercher Luc!

— Mais on n'y voit goutte dehors, et il fait si froid!

— Tant pis! j'ai qu'à suiv' la descente vers la rivière, là je

demanderais au cabaretier, au passeur ou à la bonne du curé s'ils l'ont aperçu !

Le froid. Aucun mouvement sur la berge, aucun bateau, pas même celui du passeur mis à l'abri pour être recal-faté. L'eau noire de la rivière charriait ses glaces entre des rives tristes, enfouies sous une chape de brouillard où s'engluait le regard, où la lumière grise et diffuse ajoutait à la mélancolie à peine enjolivée par le givre des branches. Esseulée et raide de gel sur son poteau, une girouette pointait vers l'enseigne pendue à la porte du cabaret accolé à la maison du passeur, une invitation à franchir le seuil d'où s'échappaient par bouffées rires et jurons qui allaient mourir dans la brume épaisse. *Kiak!* fit alors un choucas du haut du clocher invisible. Un signe ? celui envoyé par le curé qui n'aimait guère cet endroit ? Marie, superstitieuse comme tous les siens, hésita un bref instant, prise entre le courroux du prêtre et ses propres sentiments,

— Il me faut le trouver, dit-elle à voix haute pour mieux se convaincre, ma fille est en danger !

Elle poussa la porte grinçante et fut étourdie par le changement. L'hiver et ses gris, attrister, dissoudre, ses bruns, cacher, percer le ciel et sa pâleur, ses verts, nuancer, relier, ses bleus, rêver, couvrir, couvrir la taverne, la taverne rouge brique, vivre, se réchauffer, se rassembler autour des chandelles, les chandelles jaunes, égayer, pisser ! Oublié le travail pénible, réjouit le cœur entre les amis... Elle comprit immédiatement l'attrait des hommes pour ce lieu et en oublia un bref instant le motif de sa venue.

Marie savait qu'en entrant dans le cabaret elle bravait un interdit, les femmes ne vont pas dans ces endroits, de même qu'un homme n'irait pas au lavoir, à chacun

sa place. La coutume est parfois plus contraignante que la loi, le *c'est ainsi* plus insidieux que la peur du péché ou de la maréchaussée. Elle se faufila timidement entre les tables.

— V'là les fumelles qui viennent boire un coup astheure ? lança une voix.

— Dame ! répondit un batelier, pas étonnant avec c'que j'ai vu dans les villes, toutes ces belles dames dans leurs salons qui causent comme des hommes, mais c'est pas elles qui vont changer le monde !

— Ben vrai ! reprit la voix, z'ont déjà assez à faire à la maison, c'est là leur place et c'est tout, Dieu les a faites pour élever nos enfants.

— C'est ben pour ça qu'on les aime, dit un autre, mais si seulement elles parlaient moins ! Ma femme m'assomme avec ses parlottes...

Rires gras et propos fusèrent en tous sens, oubliant Marie. Elle les ignora aussi, tout entière à sa quête. L'endroit n'était pas bien grand, elle aurait dû voir son époux s'il avait été parmi les clients. Alors qu'elle allait interroger le tenancier du lieu, elle l'aperçut qui rentrait par la petite porte de derrière, il était sorti pisser. Le regard aussi flou que le brouillard, il fut surpris par la poigne de Marie sur son bras,

— Ah c'est vous ? articula-t-il avec peine.

— Et qui don d'aut' ? siffla-t-elle, comment vous pouvez boire pendant que votre fille souffre ? pendant que je m'inquiétais pour vous ? comment ?

— Ma fille ? Ah oui, ça va s'arranger.

— S'arranger ?

Marie fit un effort considérable pour retenir la montée de sa colère devant l'irresponsabilité de son mari, à la

grande déception des assistants qui espéraient une bonne prise de bec, et dont les gueules se purléchaient déjà au spectacle d'un des leurs en train de se justifier, en train de perdre la face... Sans lâcher le bras de Luc, elle le traîna par la manche vers la sortie, suivie de quelques visages goguenards qui écrasèrent leurs nez sur les vitres sales du cabaret afin de ne pas perdre une miette de la suite, les attractions sont rares. Elle s'arrêta près de l'embarcadère du passeur et explosa,

— Espèce de viande saoule ! hurla-t-elle, et le toucheux que vot' fille attend ? il est où ? qu'est-ce qui vous a pris de vous arsouiller juste main'nant ?

— Le toucheux, il est pas là ! il revient tantôt et sa femme va l'envoyer incontinent ! Au retour j'ai eu froid, alors au passage j'ai bu un coup pour me fouetter le sang et, et... et ben justement ! ajouta-il d'un ton que sa femme ne lui connaissait pas, justement !

Enchaînement des mots conduisant à un acte insensé... Il coupa un scion d'osier sur la berge et sans autre préambule cingla par deux fois les reins de Marie. *Je suis un misérable*, pensa-t-il aussitôt dans sa brume alcoolique, *lamentable et pitoyable, c'est moi qui devrait être fouetté !* Mais il ne dit rien.

Elle, surprise, ne réagit pas. La douleur physique n'était rien, elle l'avait acceptée depuis longtemps dans sa vie, les coups aussi, qui n'en avait jamais reçu ? Mais de la part de Luc, de celui qu'elle aimait ? Le vide, faire le vide, se taire, ne plus penser, ne rien imaginer, ne rien sentir... son âme se recroquevilla, se mit à flotter à la dérive au cœur d'une encre opaque. Plus un mot entre eux, un silence encore plus glacial que le froid tandis qu'ils remontaient vers Montreuil.

Tard dans l'après-midi, Luc dessoulait et ronflait dans un coin lorsque le toucheux arriva. L'homme réduisit sans peine l'entorse de l'enfant et massa la cheville d'un onguent qui fleurait bon l'arnica. Il demanda un gobelet à Marie et y déposa un peu de pommade du bout des doigts,

— Pour vot' dos, dit-il.

Elle rougit. Les nouvelles se propageaient vite ! Mais trop heureuse d'apprendre que sa fille allait se remettre, elle en oublia sa peine, se demandant s'il existait aussi de l'arnica pour le cœur.

Le lendemain, Luc se comporta comme si de rien n'était, au point où Marie pensa que l'alcool avait effacé sa mémoire. Dans le doute et la peur de ne pouvoir colmater les fissures de son amour, elle ne fit aucune allusion aux coups reçus.

À présent qu'elle avait une filleule, Renée venait plus souvent à Montreuil-Belfroy, accompagnée parfois de Julienne qu'elle prenait au passage. Bien que simple domestique dans la métairie du Grand Clos sous les remparts d'Angers, elle se donnait facilement des airs et essayait d'imiter les accoutrements des belles dames comme elle disait, quitte à y engloutir ses maigres revenus. Elle qui avait arpenté maintes fois la ville parlait volontiers du spectacle des rues, rarement de son travail. Tout en se moquant gentiment, ses sœurs admiraient avec un brin de convoitise une nouvelle coiffé ou un panier de dessous de robe qu'elles-mêmes n'auraient jamais osé porter. Seule Charlotte, par sa jeunesse et sa faconde, n'hésitait pas à se gausser ouvertement, surtout depuis qu'elle travaillait quelques heures par jour à l'auberge non loin de l'église, une belle bâtisse qui accueillait les pèlerins en

chemin vers Compostelle, comme l'indiquait la coquille de tuffeau sculptée au-dessus de la porte cochère.

Un jour Renée arriva avec des mouches de taffetas collées sur le visage, une mode saugrenue répandue dans toutes les villes du pays. La cadette fut prise d'un fou rire contagieux et sa sœur vexée à mort rebroussa chemin sur-le-champ.

Mais Renée ne venait pas seulement pour jouer à la mairaine ou converser avec ses sœurs. Tenace, elle cherchait toujours à s'approcher de Luc, s'interposant sur son chemin, l'interrogeant pour un rien, le frôlant, lui lançant des sourires, usant de tous ses artifices de femme. Parfois elle passait la nuit à Montreuil et couchait avec Charlotte dans la salle commune, poursuivant vainement un sommeil chassé par sa jalousie envers le couple à quelques pas.

Jamais la renarde n'attira l'attention de ses sœurs à cent lieues d'imaginer telle hypocrisie. Luc aurait pu arrêter le jeu en le dévoilant, mais partagé entre son humeur taciturne, son amitié croissante à l'égard de Marie, et son ego flatté par les assauts de sa belle-sœur, il décida simplement de laisser les choses suivre leur cours. Après tout, l'insistance de Renée ne renforçait-il pas ses liens avec son épouse puisque maintenant il pouvait comparer les deux sœurs ?

Le travail et le printemps œuvrèrent ensemble à la réconciliation des époux. Luc ne se ménageait pas, sa famille ne manquait de rien, il avait même déposé un jour un joli tablier du dimanche sur la table, une façon bien à lui de s'exprimer plutôt que par des mots.

Un beau jour férié de début d'été alors que Charlotte était partie voir Julienne après la messe, Marie demanda

à son mari de joindre l'utile à l'agréable en allant à la rivière.

Un œil sur les bœufs qui paissaient les herbes de la rive encore vertes et juteuses, Luc n'avait gardé que sa culotte pour farfouiller dans l'eau peu profonde et claire aux côtés de sa femme, jupe retroussée au-dessus des genoux et coincée sous sa ceinture. Soulever les pierres plates, attraper comme il faut les écrevisses et les jeter dans le panier, un jeu, ensemble sous le soleil, et de quoi faire un bon bouillon pour le souper.

Les moulins s'étaient tus, point d'embarcation non plus pour franchir la chaussée légèrement en aval. Dans l'odeur de la vase remuée, le bruissement des roseaux, les reflets des ondes légères, l'air emplî d'une sérénité presque palpable incitait à la bonne humeur. Ils parlaient peu, occupés par leur chasse, quand Luc se redressa, un crustacé frétilant entre les doigts,

— Regardez celle-là comme elle est grosse !

— Moi aussi j'en ai une, dit-elle en riant.

Dans la paume de sa main, un joli caillou bien poli qu'elle fit aussitôt ricocher sur l'eau d'un geste rapide et sec.

— Ma foi un ben biau lancer, admira Luc, où don que vous avez appris ?

— Sur la mare aux Roullières, on en faisait un jeu avec mon père et depuis je me souviens chaque fois de lui.

— J'aurais aimé le connaît', il a l'air d'avoir été très important dans vot' vie, son souvenir vient ricocher jusqu'à vous comme ce caillou sur l'eau...

Marie sentit une pointe d'envie dans les paroles de Luc,

— Venez mon époux, j'en ai assez de ces bestioles qui cherchent qu'à nous pincer les doigts, allons faire mairienne sous le saule.

Ils s'assirent à l'ombre où dormaient paisiblement leurs deux fillettes sur un linge.

— J'ai pas compris vot' histoire de souvenirs et de ricochets, avança-t-elle pour le faire parler.

— Les pensées qui ricochent à la surface de nos mémoires, on les choisit pas, et les miennes sont pas aussi douces que les vôt'...

— Comment ça ?

— Voyez l'imagier qui passe de temps en temps par le bourg après la messe pour vend' ses gravures. Comme lui, j'en ai beaucoup dans ma tête et je m'en sers pour raconter mes histoires, mais y en a qui sortiront jamais.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles font mal et que je veux pas faire de mal aux aut'.

Marie le regarda, surprise. *Comment un homme qui m'a frappée peut dire ça ?* Elle posa la main sur le genou de Luc,

— Mon ami, dites-moi don quelle sorte d'image peut êt' aussi mauvaise qu'elle puisse causer tort à autrui ?

Devant le mutisme de son mari, elle insista,

— Dites-moi...

Celui-ci tourna la tête vers elle et vit la compassion dans ses yeux. *Qui mieux qu'elle pourrait comprend' mes démons ? Son amour y apporterait-y remède ?* Il osa,

— J'ai voulu marcher le monde comme je vous ai déjà dit, et vous savez que je suis ainsi parti à la guerre. Ces images que je garde en moi et qui me poursuivent sans savoir jamais ni où ni quand, ces images y sont nées. Elles sont terribles. Le rouge du sang qui gicle, la terreur dans les yeux de celui qui va mourir, le cri abominable de la mère qui voit ses enfants sabrés devant elle, l'odeur de la poudre et la puanteur des boyaux égaillés... et ben d'aut'

sorties tout drèt de l'enfer. Alors, quand elles m'assaillent, mon esprit se perd. Vous savez, quand la violence de la guerre ne cesse pendant des jours et des jours, la violence ordinaire paraît ben futile, pourtant j'en use parfois alors que je la hais tout autant, je sais pas pourquoi. Je me bats et me débats dans la peur que les souvenirs reviennent me tourmenter, mais comme à la bataille, je suis pas toujours vainqueur...

Marie ne dit mot, la souffrance de Luc avait réveillé son instinct maternel. Passant un bras par-dessus les épaules nues de son mari, elle l'incita à s'étendre dans l'herbe et se serra contre lui, caressant d'un doigt léger la cicatrice bien visible au-dessus de la hanche. Comment ce petit bourrelet pouvait-il cacher de telles monstruosités? Un instant elle imagina la lame qui perçait la peau et chassa rapidement la vision. *Mon Dieu, pourquoi les hommes s'engagent dans de telles folies? Mon Luc est pas mauvais boug', cette guerre l'a meurtri, il lui faut maintenant vivre avec des blessures dans sa tête, à moi de le comprendre' et de le soutenir.*

Le soleil couchant trouva le couple enlacé, endormi près des enfants.

On découvre l'île de Pâques, Duplex s'installe à Pondichéry, à douze ans Louis XV est sacré roi de France à Reims, la Compagnie des Indes désigne la Nouvelle-Orléans comme capitale de la Louisiane française, la dynastie Qing s'éteint en Chine, Bach tempère son clavier, Couperin clavecine toujours, Rameau traite de l'harmonie et Marivaux présente la Surprise de l'amour.

Marie soupira. La veuve perdue était présente entre les lavandières, à la meilleure place comme d'habitude, celle en amont du courant, là où l'eau n'est pas troublée par la vase ni souillée par le mauvais savon.

La veuve perdue avait foleillé après la mort de son mari et en avait oublié jusqu'à son nom. Elle s'était remise peu à peu mais le sobriquet lui était resté collé à la peau. Bigote rabougrie, repoussante comme un crapaud, sinistre comme une grolle, elle passait son temps derrière les rideaux sales de sa fenêtre à épier les passants, quand elle ne courait pas à la cure rapporter ses médisances volontiers teintées de calomnie. Le curé n'était pas dupe mais point mécontent non plus d'avoir des yeux et des oreilles parmi ses ouailles. On la disait jeteuse de sort. Allez savoir qui aurait sollicité ses services, ces choses-là restent secrètes, une bonne raison pour en conter beaucoup plus que la réalité, l'important étant d'y croire, pas d'apprendre ce qu'il en est vraiment. La veuve perdue était

crainte, on s'écartait de son chemin, bien peu osaient se mesurer à sa langue de v'lin, elle le savait et en faisait usage, piètre compensation à sa misérable vie, mais que lui restait-il d'autre ?

Marie se glissa entre les roseaux déjà secs sous le soleil d'été, s'agenouilla entre deux femmes et sortit du panier d'osier le linge que Charlotte et elle avaient fait bouillir la veille avec de la cendre et de la soude, maintenant il fallait le battre et le rincer. *Y a pas que les gueurnouilles qui coassent au bord de l'eau*, pensa-t-elle en écoutant les conversations qui allaient bon train.

Tape et tape et tape ! chantaient les battoirs. Et patatin patatac... comméraient les femmes entre les coups.

— L'gars qui traîne avec ses bœufs, i' laisse pas traîner ses yeux, fit la voix en amont.

— Ah bon ? interrogèrent les femmes en chœur.

— J' l'ai ben vu l'aut' jour avec la sœur d'sa femme, pour peu i' y aurait mis la patte mais d'avant moué, i' a point osé, l' drôle.

Marie rougit, de confusion d'abord, puis de colère. Elle se leva. La veuve continua sur le même ton,

— Ah vous v'là vous ! Ben comme ça, vous saurez à quoi vous en t'nir, c'est charité qu' j' vous fais là, dame oui !

Son ricanement ricocha sur l'eau tel un caillou malfaisant qui éclabousserait tout sur son passage, qui rebondirait encore et encore pour mieux salir. *Mais qui finit en-glouti*, pensa Marie à cette vision des mots crachés par la vieille, *pauv' folle, vieille agasse qui sème que la discorde, à quoi bon répondre ?* Elle s'agenouilla de nouveau et frotta frénétiquement son linge, seul indice de sa contrariété.

Déçues, les commères grenouillèrent, coassèrent, croas-

sèrent de plus belle, les thèmes ne manquaient pas. Il faisait beau, il faisait chaud, les rires remontèrent bientôt du lavoir vers le clocher qui montait la garde, solitaire sur son éperon de roches vieilles comme le monde.

Le linge étendu sur l'herbe et les buissons avait vite été séché par le soleil à son zénith, et soigneusement plié. Le panier sur la tête l'obligeant à se tenir bien droite et augmentant la finesse de sa silhouette à peine épaissie par deux grossesses, Marie s'en fut au long des berges de la rivière au lieu de remonter par le sentier de la colline. *L'eau a un pouvoir magique, pensa-t-elle, elle est mystérieuse et insaisissable, marcher à ses côtés me calme et m'adoucit, elle peut aussi laver le venin de cette sorcière?* Les yeux encore chargés des miasmes instillés par la veuve, Marie ne rebroussa chemin que près de la maison des gabeleux nichée entre les arbres avant les moulins, ces gens-là n'apportent que misère. Elle longeait les bâtiments de la Diablère pour rentrer chez elle lorsqu'un moine la héla,

— Ave Maria ! C'est bien vous ?

— Frère cuisinier ?

— Oui ! oui ! c'est bien vous ! Ah quel divin plaisir que vous revoir !

L'homme sautillait d'un pied sur l'autre, faisant tanguer sa bedaine qui suivait tant bien que mal,

— Et que faites-vous dans ces parages damoiselle ?

Amusée par les démonstrations débordantes du moine, heureuse elle aussi de le revoir, Marie conta son histoire, ses filles, son mari,

— Et vous ? lui demanda-t-elle.

— Je suis venu m'approvisionner en vin de l'automne dernier, la communauté a soif ! et, ajouta-t-il d'un large

sourire, je suis également chargé d'y goûter pour être sûr que le prier n'ait point de mauvaise piquette à sa table, venez !

Les vignes fleurissaient sur les coteaux de la Maienne et au pays des trois rivières en général. De minuscules lopins permettaient aux vigneronns de vivoter s'ils ne possédaient rien d'autre, d'améliorer l'ordinaire s'ils avaient la chance d'être métayers. Au temps des vendanges, Luc charriait les raisins de Montreuil vers la Diablère où les moines de la Haye avaient droit de pressage, mais Marie ne s'était jamais approchée du grand pressoir ni n'était entrée dans le cellier. Elle fut surprise par le nombre et la taille des fûts de chêne dont l'odeur de tanin mêlé de moisi flottait dans la pénombre.

— Les gros là sont des pipes, expliqua le moine dont la voix résonna sous les poutres, je vais prendre des barriques, il en faut deux pour une pipe et sont plus faciles à manier bien qu'elles contiennent quand même deux cent cinquante pintes chacune, de quoi rafraîchir les plus grands gousiers !

Ravie de la gouaille retrouvée du moine cuisinier, Marie n'avait pas retenu les chiffres, préférant voguer sur le flot de paroles qui sortaient de sa bouche. Ses yeux agrandis par l'attention s'étaient éclaircis dans l'oubli de la veuve, elle jubilait.

— Vous savez, continua-t-il sur un ton de confiance, je suis moine, c'est vrai, mais d'abord cuisinier. En tant qu'homme de bure j'obéis, ici je commande, mais assez parlé, goûtons !

Il ouvrit la bonde du premier tonneau, soutira le vin avec un tube de sureau de ceux dont les enfants font des pétoires, emplit un petit gobelet, huma le liquide rouge, aspira une goulée qu'il tourna dans sa bouche et s'envoya

le reste d'un coup sans plus de cérémonie.

— Ah! un claret bien gouleyant ma foi, s'ils sont tous comme celui-ci, le prieur sera content, et moi aussi! À votre tour maintenant.

— C'est que... j'ai pas l'habitude de boire autant que vous!

Il se contenta d'approcher le gobelet des lèvres de Marie. Elle avait déjà bu du vin mais sans jamais aller jusqu'à se perdre comme le faisaient facilement beaucoup de femmes dans les fêtes. Sa tante Anne de Montalant rappelait sans cesse aux enfants que Monsieur le curé avait bien raison de se fâcher du haut de sa chaire, que l'ivrognerie était un fléau du diable qui rendait les gens malheureux. Elle but une gorgée, trouva agréable le liquide encore peu alcoolisé, il faisait si chaud dehors et si frais dedans,

— C'est bon.

— Au suivant!

Ils examinèrent douze barriques, revinrent vers les meilleures pour confirmer leur choix. Quatre fûts marqués à la craie, une quinzaine de gobelets pour le moine, autant de gorgées pour Marie... Ils sortirent au soleil de midi.

— J'ai le tournis, dit-elle soudainement en s'accrochant à la manche du moine.

Il l'aida à s'asseoir sur une vieille meule de pierre mais garda les mains sur ses épaules,

— Quelques vapeurs, rien de grave, dit-il compatissant, ce n'est pas le vin qui frappe, c'est le soleil! Ah si j'avais un citron, son odeur vous réveillerait, je me souviens encore de votre tête!

Nauséuse, elle voulut soulever son panier, en vain, et fut prise d'un début de panique. *Et si Luc me voyait dans*

cet état?

— Je dois rentrer.

— Alors laissez là votre linge, il ne va pas s'envoler, vous reviendrez le chercher plus tard.

La maison n'était pas très éloignée, cinq cents toises au plus. Elle rentra en se forçant à garder la tête haute et à marcher droit. Charlotte lui ouvrit la porte,

— Marie, t'es toute pâle! Et le linge? Il est arrivé un malheur au lavoir?

— Non, non, j'ai eu un malaise, c'est rin. Tu veux ben aller chercher le panier? je l'ai laissé à la Diablère.

— À la Diablère? Mais si le lavoir est juste en bas du coteau sous l'église!

— J'ai eu envie de marcher, je me sentais pas bien, allez va!

Elle s'allongea sur sa couche, la tête en feu, honteuse de s'être laissée leurrer par le moine. *Félicitations Marie! une vieille garce insinue que ta sœur veut te voler ton époux et tu trouves rin de mieux que te saouler?* Elle sombra dans un sommeil poisseux.

Marie réussit à maintenir son secret tout l'été. En l'enfouissant au plus profond d'elle-même, elle pensait pouvoir oublier. Il la rongea comme asticot dans une pomme. Lorsque les visites de Renée reprirent après les moissons, elle ne put s'empêcher d'épier les moindres gestes de sa sœur, sa jalousie la poussant à déformer faits et gestes pour mieux se nourrir, sans pour autant arriver à une conclusion dans un sens ou dans l'autre. *Quelle gourde je suis!* se dit-elle, *comment douter de ma sœur à cause des paroles d'une folle?*

L'incertitude la rendit maussade, revêche, aigre, ses en-

fants l'irritaient facilement. Préoccupés, Charlotte et son mari se demandèrent si la veuve que Marie semblait détester ne lui avait pas jeté un sort. N'y tenant plus, Luc l'emmena par un beau soir d'automne près de la rivière et lui posa directement la question,

— Marie, votre humeur me tracasse, vos filles, vot' sœur et moi en souffrons, on vous aurait pas envoûtée? qui voudrait vous nuire?

— Vous!

Il était à mille lieues d'imaginer telle réponse. Elle reprit, agressive,

— Vous et Renée! niez pas, la veuve perdue vous a vus, elle l'aurait pas inventé! Pourquoi? pourquoi?

Il se défendit,

— De belles menteries qu'elle a raconté cette fi-d'garce! elle a rin vu parce qu'y a rin a voir!

Marie fondit en larmes. À quoi bon, il ne dirait jamais la vérité... Luc lui prit les mains, conscient que le temps était venu de parler,

— Je répète que rin s'est passé entre vot' sœur et moi, par le Saint-Sacrement je vous le jure! ...j'ai un secret.

— Vous aussi? Je viens de vous dévoiler le mien, allons avouez que j'avais raison!

— Non ma mie, la vérité est pus simple et change point mon amitié pour vous. Mon secret le v'là: vot' sœur me fait des avances, c'est vrai, et si j'ai gardé ça envers moi, c'est pour point vous faire souffrir car jamais au grand jamais je lui ai accordé la moind' faveur, ni fait un seul geste qui m'aurait déshonoré face à vous, même avant not' mariage.

— Elle vous fait des avances? et depuis quand?

— Depuis que votre oncle m'a embauché, depuis mon

arrivée à la Plesse.

Marie resta sans voix, pantoise. Tout ce temps que sa sœur fricotait dans son dos et elle ne s'était rendu compte de rien ? l'amour qu'elle avait pour Luc l'avait-elle donc rendue aveugle à ce point ? *La garce, la renarde, la roubiarde, la sournoise, la fourbe, l'hypocrite !*

Elle s'affaissa dans l'herbe, empêtrée dans un écheveau de pensées d'où il lui était impossible d'en tirer quoi que ce soit. Muette, morte, à la dérive...

Peiné, Luc s'assit derrière elle et l'entoura de ses bras, puis il l'embrassa doucement dans le cou en inspirant profondément l'odeur de sa chevelure. *Elle m'aime à ce point ? Je me sens si petit face à ses sentiments, pourquoi j'arrive pas à lui dire les miens ? Tu vas enfin te jeter à l'eau maudit taiseux !*

Il balbutia,

— Marie, je tiens à vous plus qu'à toute aut' chose au monde, je... sans vous je suis rin du tout.

Elle se cala contre sa poitrine pour lui signifier qu'elle l'entendait, mais qu'elle avait mal et qu'elle avait besoin de ses bras. Longtemps ils restèrent ainsi face à la rivière et ses écailles de lune, face à l'eau qui emporte tout, même les ressentiments.

Le jour des morts, Luc partit retrouver son frère François à Saint-Sylvain où beaucoup de Gemme reposaient dans le cimetière : ses parents, trois de ses sœurs, la première femme et les quatre enfants de François, sans compter oncles, tantes et cousins. Renée et Perrine rejoignirent aussi leurs sœurs à Montreuil ce jour-là, fatiguées de rouir le chanvre, vendanger, et cueillir noix et pommes.

Les filles Le Moine, qui ne pouvaient se recueillir sur les tombes de leur père et mère enterrés en des lieux différents, aimaient se souvenir entre elles du temps passé,

ressusciter de précieux moments dont surtout les deux aînées gardaient mémoire. Bien que poussée par son caractère franc et entier, Marie décida de ne pas ruiner la rencontre, les deux plus jeunes en pâтираient sans raison. Elle refoula sa fierté en pensant tristement que l'occasion de rire ensemble ne se présenterait peut-être plus jamais. Les défunts n'ont que faire des larmes. Les Celtes l'avaient compris, eux qui, pendant ces jours charnières entre les mois des récoltes et les mois noirs, croyaient à l'ouverture d'un passage entre le monde des vivants et le monde des morts. On se rassemble pour honorer les disparus, les faire revivre par la mémoire, leur demander d'intercéder auprès des saints, leur présenter les nouveaux-nés, leur annoncer les dernières nouvelles...

De la maison s'échappait une agréable odeur, Julienne était la meilleure à faire le pâté aux pommes. Renée la taquina en lui tâtant la ceinture,

— T'as vingt ans et vingt bourrelets! comment tu seras à quarante ans?

— Elle pissera sur ta tombe, rétorqua Charlotte en s'esclaffant, non ma Julienne?

Celle-ci acquiesça d'un hochement de tête et sourit timidement à sa sœur en remerciement d'une répartie qu'elle n'aurait pu imaginer.

— Le fricot sera bientôt prêt, dit Marie en touillant dans la marmite suspendue à la crémaillère, Charlotte, ajoute don quat' écuelles de plus, deux pour père et mère, une pour not' frère aîné Étienne et une pour not' frère Adam disparu.

— Je m'entendais ben avec lui, soupira Renée, je comprends qu'il soit resté avec père, mais où il a ben pu se fourrer? Il a dû partir quand père s'est remarié, oncle Estienne l'a pas vu à l'inhumation.

— J'espère simplement qu'il est toujours en vie, répondit Charlotte, c'est dur de pas savoir...

Pendant le repas, les petiotes occupèrent une grande partie de la conversation. Depuis qu'elles marchaient et babillaient, elles étaient beaucoup plus attendrissantes et les tantes ne se privaient pas de cajoler leurs nièces.

— Je vous avais dit que ma filleule serait une coriace comme moi, regardez-la ! flurette comme une pesse bien sûr, mais ça l'empêche pas d'achaler et de faire pigner sa sœur si elle veut !

Tout comme toi, pensa Marie aussitôt, *tout comme toi* ! Elle serra les dents et chassa cette pensée, la fêta d'abord.

Au tintement de l'angélus du soir, Julienne et Renée se levèrent pour rentrer.

— Je vous accompagne jusqu'au Perrinau, proposa Marie, j'aurais le temps de revenir avant la nuit.

— Allez-y, dit Charlotte, moi je range et je couche les gamines, je me sens lourde d'avoir trop mangé.

À la fourche du chemin bifurquant vers la métairie, Julienne embrassa ses sœurs en les remerciant pour cette excellente journée et s'éloigna d'un pas rapide, ses maîtres n'aimaient pas qu'elle rentre de nuit. Dès qu'elle fut éloignée, Marie attaqua Renée de front,

— Je veux pus te voir près de mon homme si tu veux pas te faire rosser ! pas une seule fois, tu m'entends ?

Complètement prise à l'improviste, Renée bégaya,

— Quoi ? me rosser ? mais, mais... pourquoi don ?

— Essaye, tu verras !

La renarde retrouva sa ruse,

— C'est pas ma faute s'il tourne autour de moi ! Je t'ai rin dit pour pas te faire de peine, mais ton Luc, il aime

ben le jupon!

Je t'ai rin dit pour pas te faire de peine, l'argument de Luc... Marie faillit tomber dans le piège, mais elle se ressaisit et fit son choix en un éclair. C'est Luc que je crois, Luc mon mari, pas la veuve perdue, pas ma sœur! Elle siffla,

— Je veux pas t'écouter, il m'a tout dit, ça me suffit. Je t'étrillerai comme je t'ai dit si tu t'approches de lui!

Renée sut qu'elle avait perdu. Quand son aînée avait décidé quelque chose, rien ne pouvait la faire changer d'avis, il en avait été ainsi depuis la mort de leur mère. Elle accusa pour se justifier,

— Pourquoi c'est toujours toi qu'as tout? toi que père écoutait, toi qu'on admirait, toi qu'on a mariée, toi, toi, toi! Et moi? une servante oubliée dans un coin! C'est ma faute si je suis pus jeune que toi? Moi aussi je veux ma part dans la vie, moi aussi je veux un mari et des enfants! toi t'as tout et tu laisses même pas tomber une miette, je te déteste!

Des larmes de rage coulaient sur son visage, elle s'enfuit en courant,

— Je te déteeeste! cria-t-elle encore au loin.

Médusée par les propos violents de Renée, Marie la regarda disparaître. *Adieu ma sœur, j'ai le cœur gros de chagrin. T'as dit vrai, c'est moi qu' ai dû prend' le rôle de mère, j'ai pas toujours été attentive, je t'en demande pardon, mais t'auras pas mon Luc.*

Elle arriva à Montreuil entre chien et loup.

L'automne se prolongeait, permettant d'ultimes labours. Quand l'homme est derrière la charrue, le temps s'étire, le temps prend son temps, se met au tempo du pas des bœufs au remugle de sueur, se teint de la couleur lourde

et rassurante de la terre retournée, une terre bientôt engrossée par la semence de l'homme qui lancera avec elle tout son espoir. Malgré la vitalité de la nature, ses fruits sont toujours incertains face à l'autre temps, celui qui agit, celui des inondations ou de la pluie bienfaisante, du soleil chaleureux ou du dragon qui calcine...

Luc aimait ce rythme libérateur de pensées. *Un travail à ma mesure. Marie m'a dit qu'elle aurait eu plaisir à écrire, moi j'écris des sillons* – le poète sans le savoir sourit à cette idée – *je suis sûr que la terre y lit mon respect pour elle et qu'elle me donnera de quoi nourrir ma famille. Ses mottes que verse mon soc, mes bœufs et les mouches accrochées à leurs yeux, les vanneaux là-bas qui picorent des vers comme s'ils piquaient mes mots, le peuplier qui secoue ses dernières feuilles... je me sens lié à eux. Après tout, l'espace du ciel nous contient tous, c'est peut-être ça le divin? J'aime ma terre, j'aime ma femme, main'nant je le sais, je reconnais la douceur de l'amour, pourquoi c'est si simple de l'éprouver et si dur à dire?*

Fin novembre arriva une bonne nouvelle d'Avrillé : Anne de Montalant avait accouché d'une magnifique petite fille baptisée Anne Cécille. Marie se réjouit, Dieu exauçait enfin le vœu le plus cher de sa tante qui avait tant de mal à enfanter. Elle brûla une chandelle pour que l'enfant reste en vie et apporte enfin bonheur et joie à celle qui était devenue comme sa seconde mère.

Les Gemme décidèrent d'aller passer le temps de la Noël à l'Épine.

1723

Environ 25.000 habitants vivent à Angers, Vivaldi est en train de composer les Quatre saisons, naît Adam Smith. Louis XV monte sur le trône à treize ans et un jour, Philippe d'Orléans régent depuis 1715 meurt dix mois plus tard.

Marie n'avait pas osé parler à son oncle de sa brouille avec Renée. Sa tante s'en chargea, tout en sachant pertinemment que son mari allait se mettre en colère et vouloir agir. Il avait fulminé,

— Je vais la marier cette peste, avait-il enragé, et vite avant qu'elle ne fasse plus de dégâts ou pire, qui sait! ...et vous les Gemme, je vais vous trouver une closerie, Luc a fait ses preuves, vous serez mieux avec de la terre, et plus loin de Renée!

En rentrant vers Montreuil, la petite Françoise avait demandé devant un calvaire,

— Maman, il fait comment pour se gratter le monsieur? Ils avaient bien ri, les fêtes avaient été bonnes, l'année à venir pleine de promesses.

Marie ramassait les premiers pisse-en-lits, tendres à souhait et bons pour chasser les humeurs bilieuses. Elle soupira. La petite Anne Cécille était décédée à la mi-janvier, plongeant Anne de Montalant dans le désarroi le plus

complet. *Ma pauvre tante si dévouée méritait pas ça, comment lui annoncer que Luc m'a engrossée sans doute dans les mêmes jours? On dirait que bonheur et malheur sont les deux faces d'un même écu, qui don le lance? Et si l'âme de la petite défunte était venue en moi? et si Dieu donnait une seconde chance aux innocents? j'en serais heureuse.* Elle chassa une abeille de la main, s'épongea le front et se dirigea vers la maison.

Lorsqu'elle annonça son état, Luc accueillit la nouvelle avec plaisir et gratifia sa femme d'un baiser, Charlotte se mit à danser autour de sa sœur,

— Si je suis pas la marraine, je te parlerai plus jamais! menaçait-elle en éclatant de rire.

— Votre oncle a trouvé une closerie, ajouta Luc, on déménage à Touchebonneau, juste derrière le carrefour de la Croix-Cado sur la paroisse d'Avrillé. En partant au début du printemps, on pourra faire nos Pâques dans l'église de not' union.

— On vivra mieux mais je vais regretter la rivière, dit Marie, j'avais pris l'habitude de lui parler...

Il y avait fort à faire pour remettre en état les bâtiments, les outils, les prés et les champs de leur nouvelle demeure, le closier précédent était un négligent comme l'avait qualifié Luc au moment de l'inventaire,

— Je comprends pas ce qu'il a pu bouiner, un tire-au-cul ce gars! c'est point de la bonne ouvrage tout ça.

Le notaire et Estienne approuvèrent. Les nouveaux locataires ne sachant ni lire ni écrire, l'homme d'office lut les minutes à haute voix.

— Je suis d'accord, dit Luc.

— Moi aussi, dit Marie à qui on n'avait pas demandé son avis.

— Parfait, répondit Estienne, la confiance est la base d'un bon métayage, avec vous je serai tranquille, et vous verrez, les terres sont grasses ici, vous payerez aisément le bail annuel. Ah ! j'ai trouvé un époux pour Renée, Joseph Gelineau, un vigneron de la Trinité où ils se marieront avant fin juillet, j'espère que ça la calmera celle-là ! Dites-moi, Marie, ne seriez-vous point enceinte ? je vous trouve une certaine rondeur.

— Je pensais vous le dire bientôt, murmura Marie, j'espère que ma tante s'affligera pas en repensant à vot' fille.

— Que non, au contraire cela la réjouira, et vous, ôtez cette pâleur de vos joues en mangeant bien, je ne veux pas de petits-neveux maigrichons !

Le mariage de Renée eut lieu à l'église de la Trinité d'Angers, en présence de son oncle et tuteur qui donna son consentement, de sa tante, de Julienne et de Charlotte.

Ce jour-là Marie se morfondait, sa sœur lui en voulait encore et ne l'avait pas invitée. Assise sur le pas de la porte, elle peignait soigneusement ses cheveux à la recherche de lentes ou de poux, histoire de se concentrer sur quelque chose, quand le vent trop chaud pour sa panse l'obligea à se reculer dans la pénombre. Le contraste la ramena à Luc : *le pauvre en train de suer sous le soleil pendant que les autres ripaillent et s'amusent ! Je voudrais tant lui donner un fils.*

Elle lâcha son peigne de corne, prit sa quenouille et commença à filer, quand un faucon vint se poser sur une cruche posée près du seuil. Marie se figea. Un faucon ne s'approche jamais autant des habitations, sauf pour fondre sur un poussin ou une souris imprudente. Celui-là agrippait le bord de la cruche, corps immobile, tête se balançant de droite à gauche. Elle perçut le regard acéré de l'œil dont coulait une magnifique larme de plumes

noires.

— T'es un messager? Qu'est-ce tu veux me dire?

L'oiseau s'envola brusquement. Marie resta pensive, un présage certainement, mais bon ou mauvais?

Elle oublia l'incident le lendemain, noyée dans les flots de paroles de Charlotte racontant les noces,

— Le marié a l'air gentil, conclut-elle, Renée le fera filer doux! Mais tu nous as manqué, c'était mieux à ton mariage.

Jamais la famille n'avait autant travaillé que cet été-là. Entre les récoltes, les cueillettes, les réparations, les soins à la basse-cour et aux animaux, les demandes pour les bœufs et la charrette, les enfants, le ménage et la cuisine, Luc, Marie enceinte et Charlotte ne suffisaient plus. Ils avaient dû embaucher un domestique et des journaliers mais ils étaient confiants, l'oncle n'avait pas menti, la terre était généreuse, les voisins aimables, l'enfant allait venir au monde dans de bonnes conditions.

Marie sentit les premières douleurs en serrant des pommes dans le verger. Rentrer, appeler sa sœur, envoyer quérir la matrone, se coucher, attendre. Pas longtemps. Une petite Marie tranquille et souriante ouvrit ses yeux au monde dans la douce chaleur du début d'automne. Arrivée trop tard, la matrone n'eut qu'à vérifier que tout était en ordre et repartir vers le bourg pour le baptême, avec le parrain – un charmant garçon domestique voisin – et surtout la marraine Charlotte qui n'aurait donné à personne d'autre le droit de porter l'enfant.

Luc resta assis près de sa femme en lui caressant la main,
— Quelle naissance! cette nouvelle enfant nommée comme vous saura se débrouiller, elle vous ressemb' déjà.

— Mais une aut' fille ?

— Un garçon viendra en son temps, comme toute chose sur cette terre...

Il se pencha et l'entoura de ses bras dans un élan de tendresse qu'ils prolongèrent en évoquant des souvenirs heureux.

Au retour du baptême, Luc régala le parrain d'un pot de tabac à priser pour le remercier. Quant à Charlotte qui couvait des yeux son ange emmailloté, rien d'autre n'existait.

Les chinois impriment une encyclopédie de 5020 volumes, arrivent Cugnot, Casanova, Guinness et sa future bière, et, à la Noël précédente, John Michell qui sera un des fondateurs de la sismologie moderne et évoque déjà la possibilité des étoiles noires, nos trous noirs modernes; s'en vont le tsar Pierre le Grand et Scarlatti, Louis XV épouse Marie Leszczyńska, par chance les musiques de Couperin, Rameau, Telemann, Marais et Bach font oublier un nom pareil.

L'année précédente avait été généreuse. Les récoltes abondantes vendues un bon prix avaient permis aux Gemme de payer le bail aisément, et Marie la ménagère avait même relâché les cordons de la bourse pour réaliser un vieux rêve de Luc : posséder un cheval. Ils avaient été l'acheter après la Toussaint à la foire Saint Martin d'Angers, avec l'aide de l'oncle Estienne plus habitué à marchander. Luc avait insisté pour choisir l'animal lui-même et avait vite repéré une jument bretonne à la splendide robe alezane,

— Pas trop lourde mais robuste et bonne à tout faire, tout ce qu'il me faut !

Il l'avait montée à cru et fait un petit tour sous le regard ébahi du maquignon,

— Ben vous, vous savez y faire avec les bêtes, regardez-moi ça ! quelle aisance, quelle amitié elle vous porte déjà ! ça fait plaisir à voir. J'accepte l'offre de Monsieur

Estienne même si je vous vends la jument pour rien. Vous savez, un tel animal, on en trouve pas tous les jours.

Marie n'avait pas oublié sa part et avait renouvelé le linge de toute la famille en laissant à Charlotte le plaisir de barguigner longuement chaque pièce chez les drapiers et les fripiers.

Se sentir à l'abri du besoin, regarder l'avenir en face avait été une sensation nouvelle, merveilleuse,

— Ça donne envie d'aimer la vie, avait dit Charlotte à sa tante Anne en arrivant à l'Épine.

L'oncle Estienne avait insisté, on se devait de fêter et commenter les achats, et la veillée autour du feu avait prolongé l'atmosphère de la foire. Luc était encore tout excité par son acquisition,

— Elle s'appellera Rêveuse parce que j'ai rêvé toute ma vie d'avoir une monture à moi.

Il avait inventé une histoire de chevaux, on avait ri, on s'était amusé, on avait échangé des nouvelles,

— Renée est enceinte comme vous Marie, avait annoncé Anne de Montalant, elle devrait faire ses couches à la fin de l'hiver. L'avez-vous vue à la foire ?

— Non ma tante, c'est dommage, peut-être qu'elle m'en voudra pus main'nant qu'elle a un mari et un enfant à venir ?

La question était restée en l'air.

— Ça a été une belle année douce et paisib', douce comme vous, avait chantonné Marie à ses filles sur le chemin de retour à Touchebonneau.

Ce printemps 1725 était encore timide et le soir il faisait moins froid près des bêtes. Fatiguée, Marie, qui sentait que sa grossesse arrivait à terme, s'assit un instant sur

le tabouret à traire de l'étable. Ce qui avait été une joie pour elle était devenu une appréhension après la mort de sa fille Renée deux semaines auparavant. *L'hiver a pris son dû avant de s'en aller. Ma petite Renée venue trop vite au monde! Elle qu'aurait pas dû surviv', v'là qu'elle s'accrochait, que je reprenais espoir, et elle est partie d'un coup, comme ça, d'une simple fièvre... Mourir à quatre ans, aurait mieux valu qu'elle s'en aille au berceau, j'aurais eu moins de peine. Il me reste deux filles main'nant, encore une autre dans mon ventre? Luc veut un garçon pour l'aider pus tard, et pis les filles coûtent cher à marier qu'il dit. Là il a raison, une dot, c'est pas rien si on a pas grand-chose, on peut la marier qu'à un pauv' journalier, et encore! Quand j'ai osé demander à la matrone si y avait pas une façon de faire un garçon, elle m'a répondu qu'on peut pas choisir, que c'est Dieu qui décide.*

À cette pensée, elle s'agenouilla dans la paille,

— Dieu tout-puissant, donnez-moi un p'tit gars, mon mari resterait davantage avec nous, je vous promets de faire de mon fils un dévot de vot' Église, amen!

Elle se releva avec peine en se tenant le bas-ventre et continua à ruminer ses idées en rentrant vers la maison.

Ce fut un garçon. Dix jours plus tard un bébé costaud et en bonne santé naissait au petit matin.

— Un lève-tôt, ce sera un travailleur celui-là! s'exclama Charlotte en aidant la mère Roger à accoucher sa sœur.

La matrone coupa le cordon et Marie ne put retenir des larmes de joie en regardant la petite tête appuyée sur son sein, un garçon enfin! Elle décida de le nommer François en honneur au frère aîné de Luc, choix que Charlotte approuva,

— C'est mieux que le fils de notre sœur Renée, Joseph comme son père, mais tu veux pas le nommer Luc? c'est la tradition.

Marie fit non de la tête. L'absence de son mari lui pesait

depuis le décès de sa fille et elle exprimait là une petite vengeance inconsciente. *Il m'en voudra fort mais tant pis, il a qu'à êt' ici, lui qu'était même pas à la sépulture de sa fille!*

Lorsque Luc revint de la forêt à la mi-avril, une frimousse avait disparu, une autre était apparue.

— La petite Renée est pus là, dit Marie d'un ton plein d'amertume, vous aurez été présent ni à sa naissance ni à son décès.

— Croyez-moi, répondit Luc, je suis ben chagrin de vous avoir laissée seule dans ces moments de grande peine, et je serais venu de suite si on m'avait averti. Cette maudite pluie n'a cessé de me retarder mais j'ai réussi à tirer les derniers troncs de la boue. Trempé-guené comme j'étais, une chance que j'ai pas attrapé une fièv'! Et cette p'tite gouline ben emmaillotée, c'est le fils que vous m'aviez promis?

— Oui, c'est vot' fils, prenez-le doucement, il a qu'une semaine.

— Viens mon p'tit, viens mon p'tit... Luc?

— François.

Le visage du père s'assombrit.

— Et pourquoi don?

— En honneur à vot' frère et parrain. Vous croyez pas qu'il sera content d'avoir au moins un neveu avec son nom de chrétien, lui qu'a perdu tous les siens?

— Mais on a déjà une fille nommée Françoise!

Marie sentit la déception de son mari. *Mais pourquoi j'ai fait ça? Dieu! qu'est-ce qui m'a pris de lui en vouloir?* Elle balbutia,

— Je... je sais pas... je me sentais si esseulée sans vous!

Luc ravala son dépit, de toute façon on ne pouvait chan-

ger ce qui était écrit. Il passa l'enfant à son épouse,
— Tenez, je dois aller travailler.

Toujours contrarié au fond de lui-même et errant dans ses idées, il sella sa jument et s'en fut vers le bourg. Reconnaisant la monture d'Estienne attachée à un anneau de l'auberge du Lion d'or, il décida de saluer celui-ci et ne résista pas au plaisir d'arrimer Rêveuse la bretonne près de Victoire la percheronne. *J'aurais jamais pensé pouvoir faire ça un jour*, pensa-t-il avec une pointe de fierté.

La grande salle sentait le rance, la chique et le vin aigret. Il s'approcha de l'oncle de Marie qui discutait négoce près d'une fenêtre avec un inconnu.

— Alors? dit Estienne en lui faisant une place sur le banc, vous voilà enfin avec un fils?

Luc grogna un salut avant de s'asseoir,

— Dame oui, et un costaud, y'avait grand besoin d'un aut' mâle au milieu de toutes ces fumelles. Vrai, j'étais pas là, j'aurais ben voulu avoir un Luc et c'est François qu'elle l'a nommé! allez comprendre' ce qui passe par la tête des femmes!

— Voilà longtemps que j'y ai renoncé, renchérit Estienne, et Marie n'est pas bretonne comme la mienne, alors imaginez... Holà tavernier! à boire!

L'homme interpellé s'empressa de remplir les pichets de vin et en posa un autre devant Luc.

— Fêtons le nouvel arrivé, reprit l'oncle, c'est moi qui régale.

Ils burent au nouveau-né, au roué, aux saints pour conjurer le temps pourri, aux récoltes à venir, à la beauté des chevaux et des femmes...

Estienne se leva lorsque Luc piqua du nez sur la table,

— Sapré gars qui tiendra jamais le pinard! Heureusement vous avez d'autres qualités et je vous aime bien. Allez, moi je me sauve, ma bourgeoise m'attend.

Après une ronflette d'une bonne heure, le cuité leva la tête,

— Un jour, d'un gros vaisseau dans le port de... de... des gens noirs comme la suie sont descendus... c'est comme j'vous dis!

— Ça va, ça va, on la connaît, dit aussitôt le tavernier, vous la racontez à chaque fois, feriez mieux d'entrer chez vous! V'nez m'aider vous aut', i' y arrivera pas tout seul.

Quatre hommes le prirent par les membres et le hisèrent sur sa jument, puis l'un d'eux donna une tape sur la croupe de l'alezane,

— Allez, sois brave, remmène ton maît' chez lui!

Marie trouva son homme le lendemain matin dans l'écurie, étalé dans le foin que la jument machouillait tranquillement à son côté. *Il m'en a voulu pour François*, pensa-t-elle, *me v'là ben punie*. Elle le contempla un moment avant de le secouer.

— Quoi encore? grogna-t-il, mais qu'est-ce que j'fais là? La pluie qui tambourinait sur le toit l'aida à recouvrer ses esprits. Vergogneux, il chercha de suite une échappatoire,

— Je vais voir les champs, si ça continue de verser comme ça, y aura pas grand-chose à récolter.

Paroles prophétiques... le ciel semblait s'être percé de toute part.

— Les hommes font de gros péchés, alors les saints pleurent beaucoup et leurs larmes coulent par les trous des étoiles dans le ciel, conta Charlotte à ses nièces Fran-

goise et Marie, achalées de ne pouvoir jouer dans la cour transformée en mare boueuse.

La fin du printemps fut témoin d'un décès et d'un mariage à l'Épine parmi les nièces d'Anne de Montalant, l'été fut malade des récoltes pourries par la pluie alors que Marie annonçait qu'elle était de nouveau enceinte, l'automne pleura aussi et s'étonna avec Charlotte que Julienne ne vienne plus les voir tandis que Luc s'inquiétait sérieusement du bail.

La première neige de fin d'année fut bien reçue : les pluies avaient enfin cessé, sa blancheur effaçait cette mauvaise année.

Registre paroissial de Beaucouzé 1721-1760 — *observations sur l'année 1725.*

Cette année a été extraordinairement pluvieuse. les mois de février et Mars furent fort secs et les pluies devinrent ensuite si longues et si incommodes qu'aux environs la feste de st jean on fit par mandement de Mrs les vicaires generaux Mgr l'évêque absent des prières publiques de quarante heures avec exposition du st sacrement dans toutes les églises d'Angers... qui durerent trois semaines. on exposa dans toutes les paroisses de la campagne le st sacrement par trois dimanches et on fist une procession l'un de ces trois dimanches en execution du même mandement. les pluies ayant un peu cessé recommencerent et devinrent encor plus importunes en sorte que le premier dimanche de septembre on fist dans la ville d'Angers par vertu d'un second mandement de Mrs les vicaires generaux une procession generale de la Cathedrale aux Cordeliers, on fist des saluts avec benediction du st sacrement dans toutes les eglises de la campagne... Mrs les curés de la ville d'Angers firent une procession solennelle avec la vraie croix de l'église de sainte croix dans celle de la trinité elle fut portée paroisse de la chalinière anciennement st denis et Mr Bou-

cault ancien curé de la trinité... channoines de l'église cathedrale en allant et par deux de plusieurs curés en revennant la Messe fust chantée par Mr de Vaugirard grand ... Mrs de st laud firent aussi une procession aux Mois de st martin dans l'église de st martin et Mrs de st martin consentement avec Mrs de st laud une autre procession avec le ... de st laud dans l'église de st laud

le même jour de la procession de ste croix a la trinité la pluye cessa pendant environ trois semaines

non obstans les pluyes la recolte des blés fust neans moins asses abondante, mais si tardive que dans beaucoup dendroits les bleds n'estoint pas ramassée a la mi septembre il s'en perdit beaucoup dans les champs dans les aires et dans les tats de sorte que les pluyes estant revenües, il resta beaucoup de bled a battre qui ne furent battus que dans des granges malaisement. a regard du vin, les vignes promettoient beaucoup dans le commencement mais les terres coulerent et ... de telle sorte que le vin manqua dans la plus grande partie de ... fors dans quelques endroits ou il y eut environ le quart de l'année precedente mais il manqua de telle sorte en beaucoup d'autres endroits que quelques uns n'eurent pas de quoy payer la disme et dans le bourg de beaucoup eut l'année precedente il y avoit environ soixante pipes de vin, il ny en eut pas quatre, et de si mauweise qualite qu'il n'avoit aucun goust et n'estoit pas palable.

les eaux qui furent pres que toujours grandes ruinerent les vallées entre autre une criüe extraordinaire qui vint environ la feste de st jean, la pré de loyau d'ou pres que tous les metayers d'alentour tirent leurs foins couvrit trois fois en sorte qu'on ny faucha point. pour surcroist de misères le Roy, nouvellement marié du mois de septembre avec la fille de stanislas cy devant roy de pologne, s'est avisé avec son conseil de demander le cinquantième de tous les biens des villes et campagnes, maisons, vignes, prés, bois, moulins, etangs, forges, verries [?] et jusques les terres propres à avoines, orges, bleds, fromens, aricots, et jusques aux artichauts et asperges et fruits propres a cidre et poiré.

La population mondiale n'atteint pas 700 millions d'individus, Voltaire s'exile, Newton raconte la gravité, Swift publie Les voyages de Gulliver, les Espagnols fondent Montevideo, des esclaves se révoltent en Guadeloupe, naît Cochon qui fondera un hôpital.

Intriguée par l'absence de Julienne à la Noël, Marie attendit la Chandeleur pour envoyer Charlotte en quête de nouvelles au Perrinau.

Les deux sœurs revinrent ensemble, Julienne se cachant derrière sa cadette, perdue dans une cape trop grande pour elle, tête longue comme un jour de carême.

— Pas facile de la convaincre, dit Charlotte en enlevant sa cape.

Julienne fit de même. S'ensuivit un silence lourd, épais, de ceux qui entravent les mouvements, qui freinent le temps. Bouche bée, Marie et Luc contemplèrent la jeune femme, incrédules.

— J'en suis tout pantois, dit enfin Luc en articulant avec peine.

Marie entoura de ses bras sa sœur qui éclata en sanglots, une libération qu'elle avait retenue bien trop longtemps.

— C'est pour quand ? demanda Marie en s'asseyant avec elle près du feu.

Julienne renifla,

— Dans un peu pus d'une lune, je crois.

— Mais comment ?

— Pendant les foins, je... je savais pas, je jure que je savais pas !

Bercée par son aînée, Julienne se lova contre le sein de celle-ci et se remit à pleurer.

Solidarité, solide... le rivage qu'atteint le migrant, l'ancre qui stoppe la dérive, le feu où l'on se réchauffe, la source pour l'assoiffé. Se reposer, s'accrocher, se réchauffer, se ressourcer... Julienne avait atteint son île. Elle s'endormit d'un coup.

— Mettez-la sur la couche vous deux, dit Marie, j'ai peur de faire du mal à mon vent', moi aussi j'ai pus qu'une lune.

Les trois continuèrent à parler à voix basse,

— Votre oncle est son tuteur, dit Luc à sa femme, faut qu'il sache.

Marie hésita,

— Vous avez raison, mais comment lui dire ? J'ai très peur de sa réaction.

Luc réfléchit,

— Moi je vais le faire, les émotions sont pas bonnes pour vot' état, et pis entre hommes, il va moins se laisser aller... Le plus tôt le mieux, je vais préparer la jument, et que Julienne sorte pas !

— Pauv' Julienne si gentille, soupira Charlotte, faut débournicher le fi-d'garce qui l'a engrossée !

— C'est pas une raison pour parler comme ça ! la tança Marie, elle saura le dire en son temps, c'est d'amour qu'elle a besoin astheure.

La fureur s'empara d'Estienne au récit de Luc. Le visage écarlate, soufflant comme un taureau, il envoya valser sa perruque, se mit à marcher de long en large d'un pas saccadé, administra un coup de pied au chien, balaya la table d'un revers. Le bruit de la faïence brisée le fit réagir. Il s'assit sur le banc, sa tête au cheveu rare et blanc entre les mains. Anne de Montalant ne l'avait jamais vu dans un état pareil,

— Reprenez vos esprits mon ami, osa-t-elle enfin en lui rendant sa perruque, votre colère est juste, mais votre attitude ne changera rien à cette situation qu'il vous faut maintenant résoudre.

— Vous avez raison, mais vous conviendrez que souiller notre honneur de la sorte...

— Notre honneur dépend de ce que nous voulons bien y voir, et je ne suis pas certaine que notre Julienne si innocente soit la responsable de cette souillure comme vous dites. *On ne met pas la charrue avant les bœufs*, c'est paraît-il ce que disait mon père lorsqu'il avait à démêler les affaires de la paroisse en tant que marguillier. Allons mon ami, soyez un juge éclairé ! je sais que vous allez faire au mieux, autant pour vous que pour votre nièce.

— Notre Julienne comme vous dites... vous semblez prendre l'affaire à cœur, c'est bien de vous ! il s'agit des Le Moine ici.

Anne de Montalant se contenta de regarder sereinement son époux dans les yeux. Il dévia le regard,

— Ah les Bretonnes ! biaisa-t-il, ah les Bretonnes ! Luc, sellez mon cheval voulez-vous ? nous partons.

Marie plaça Julienne entre elle et Charlotte, deux panses de la même taille, un seul rempart. En face Estienne et Luc. La chevauchée dans l'air frais du soir avait radouci

l'oncle, pas son attaque directe,

— Qui ?

— Le métayer des Poiriers, avoua Julienne terrorisée.

— Le Pierre Boulay ?

Sa nièce baissa la tête,

— Oui, murmura-t-elle.

— J'arrive pas à y croire, dit Luc, c'est à deux pas d'ici ! On passe à côté pour aller à Montreuil ou au Perrinau. Charlotte, vous êtes venues par le carrefour des trois curés ?

— Oui, et les Poiriers sont tout près.

— Revenons à nos moutons ! dit Estienne en élevant la voix, je le connais le bougre et il payera son méfait ! Julienne, comment avez-vous pu bafouer notre famille ainsi, et moi votre tuteur en particulier ? comprenez-vous qu'on va dire partout que je n'ai pas su vous protéger ?

Devant le mutisme de sa nièce, il continua,

— C'est arrivé comment ? je dois savoir avant de rencontrer le Boulay.

Julienne pâlit. Marie lui serra la main et lui murmura à l'oreille,

— Courage, ma Julienne, raconte juste ce que l'oncle veut entendre.

— Je... on fanait avec nos fourches, il faisait chaud et j'ai voulu faire marienne derrière une meule de foin.

— Et ? dit l'oncle inquisiteur.

— Je dormais quand j'ai senti quelqu'un s'allonger à mon côté, c'était le Pierre, je l connais bien, alors j'ai pas eu peur, j'ai voulu me rendormir... et pis v'là-ti pas qu' d'un coup i' lève mes jupons et qu'i' m' met la main au fourchet. Dame ! j' me défends du boug' mais il est costaud,

i' m' monte dessus, i' s'cale ent' mes cuisses, ben coincée qu'chuis ! I' m' ferm' la goule d'une main et main'nant i tîre le haut d'sa culotte, le v'là qui m'farfouille avec son outil, j'y comprends pus rien, j'ai mal, j'ai mal !

Un long silence suivit le récit de Julienne qui pleurait doucement tandis que de grosses larmes coulaient sur les joues de ses sœurs. Elle venait de revivre au présent l'horreur du viol et tous en étaient conscients. Gêné, son oncle toussa,

— Hem, bon ! l'important est que ça ne s'ébruite pas. Julienne va retourner aux aurores au Perrinau. Elle y aura son enfant qui devra être baptisé à l'église de Cantenay, Dieu merci c'est de l'autre côté de la rivière, la jaserie n'arrivera pas jusqu'à Avrillé. Renée est au courant ?

Julienne fit un signe de tête affirmatif. Après leur mariage, Renée et son mari Joseph étaient venus travailler à la métairie du Pont, à deux pas du Perrinau.

— Alors elle sera la marraine, ensuite elle devra déménager sur notre paroisse, je ne veux plus de contacts avec Cantenay. Quand l'enfant sera né, je l'emmènerai en personne à son père qui le recueillera et s'en débrouillera, ça je m'en charge et vous pouvez être sûrs que ce sapré fripon ne refusera pas ! Vous Julienne, il vous faudra oublier, je vais vous trouver une place loin d'ici, c'est votre seule chance d'avoir un mari plus tard.

— J' veux pas de mari, non ! j' veux mon enfant, il est à moi !

— Julienne, ma nièce, ce sera dur je sais, mais le péril est trop grand. Il est évident que vous n'avez pas fait de déclaration de grossesse. Vous savez qu'ainsi vous risquez la potence de par la loi que feu notre bon roi Louis le quatorzième a rappelé peu avant son décès ? L'Église et le roi l'ont faite pour éviter les meurtres d'enfants, pour

protéger des vies. Tuer est puni par la mort.

La dissonance de ses propos ne sembla pas troubler Estienne qui termina,

— Mais rassurez-vous, la loi est rarement appliquée dans des cas comme le vôtre, je le tiens de Messire Grandet. Je pars maintenant, ne faites rien d'autre, je m'occupe de tout, et gare aux goules qui s'ouvriraient trop !

Début mars naissait de Marie un petit Luc, porté le jour même sur les fonts par sa tante Anne de Montalant et François le cousin de Marie.

Registre paroissial d'Avrillé 1726-1750 — *le quatrième mars mil sept cent vinct six a été baptisé Luc né de ce jour fils de Luc gemme et de marie le Moinne son épouse. ont été parrain François Le Moinne et Anne Montalant* [Signé : f Lemoinne, anne de Montalant, p. Grossier prêtre]

Comme son père, Luc avait enfin un héritier au même nom de chrétien, une suite de trois Luc donnant un sentiment de continuité, de stabilité toujours bienvenue quand vous guettent sans cesse les intempéries et les maladies. Sa joie fut malheureusement éclipsée par l'évènement dont la famille Le Moine attendait le dénouement proche.

Une semaine jour pour jour après la naissance de Luc le troisième, Julienne mettait au monde une petite Perrine, baptisée le jour même à Cantenay-Épinard avec la seule présence de Renée et du parrain, personne d'autre avait insisté l'oncle Estienne. Mais le rusé marchand fermier avait été plus loin encore. Il avait envoyé une note au curé suggérant fortement que l'acte paroissial devait contenir le nom du père, que ce n'était que justice, et que

si l'honorable prêtre voulait bien oublier la mention illégitime, lui et Messire Grandet lui en seraient infiniment reconnaissants... le tout accompagné de quelques litres de vin et d'une bourse pour les pauvres de la paroisse.

Registre paroissial de Cantenay-Épinard 1708-1728 —
B de perrine Boulay — *le dixième jour de mars au d [dit] an,*
Je curé soussigné ay baptisé un enfant qui a esté nommée perrine
apartenant à pierre boulay metaier aux poiriers paroisse de mon-
treuil et de Julienne Le Moine fille Mineure demeurante au perrinau
en cette paroisse ses parain et Maraine ont esté Jacques Trouillard
et renée Le moine qui n'ont signé par moy curé soussigné [Signé de
Couillé]

Le curé Couillé n'avait pas apprécié qu'on interfère dans son ministère, mais les pauvres de la paroisse passent d'abord et le vin avait l'air d'être de qualité, *un berger de bonne humeur s'occupe mieux de ses ouailles*, se persuada-t-il facilement. À renard, renard et demi... on lui avait parlé de l'acte, non de la copie. Le curé y soulagea sa conscience envers Dieu et le roi. Le vin, ma foi, était excellent.

Cantenay-Épinard, copie du diocèse 1719-1739 — *Le dixième jour de Mars au d [dit] an Perrine non Legitime fille de Julienne Le Moine demeurant au perrinau á esté baptisée les parains et Maraine ont estoy Jacques Trouillard et Renée Le Moine qui n'ont signé par moy curé soussigné [Signé de Couillé]*

Lorsque le passeur du bourg de Cantenay débarqua ses passagers de retour du baptême, Estienne les attendait déjà,

— Donnez-moi l'enfant, dit-il à Renée et au parrain, maintenant rentrez chez vous, et pas un mot de tout ceci.

Tenez, pour vous remercier.

Il mit quelques sols dans la main du garçon et s'en fut au pas de son cheval vers les Poiriers. Le métayer était chez lui avec sa femme.

— Tiens! c'est à toi, dit Estienne en le tutoyant volontairement.

Il lui tendit le léger ballot de linges, entra sans être invité et s'assit à la table, glacial,

— Écoutez-moi bien vous deux! cette enfant se nomme Perrine, Perrine comme Perrinau, ça ne vous rappelle rien?

— Perrine comme moi? s'étrangla la femme.

— Comme vous aussi, oui!

L'homme devint gris, sa femme se cacha le visage, elle ne connaissait que trop bien les inclinations de son mari envers les domestiques. Estienne poursuivit,

— Sur le registre est écrit fille de Pierre Boulay des Poiriers, paroisse de Montreuil, vous pouvez aller vérifier.

— Mais on a déjà une petite Perrine qui vient juste d'avoir neuf mois! s'écria la femme.

— Eh bien comme ça, vous avez de quoi nourrir celle-là aussi, ça vous évitera de chercher une nourrice, rétorqua froidement le marchand. Je n'ai pas de temps à perdre: en tant que tuteur de la victime, je demande réparation, vous me verserez cent livres, cinquante en espèces et le reste en vin. C'est peu. Je vous laisse six mois, sinon ce sera la justice et le bannissement ou même la corde. Vous me connaissez et vous savez que j'ai des appuis.

Puis, s'adressant à l'homme,

— Toi le Boulay, t'as de la chance que ta famille me fasse pitié, je ne veux plus te revoir sur mon chemin, foutu gueux!

Il se leva d'un coup, cracha par terre, bouscula une poule qui picorait sur le seuil et partit en fouettant sa monture. Les Boulay restèrent pétrifiés. La femme se leva en tremblant et déposa l'enfant sur sa couche. Miséricorde pour cette innocence, dégoût pour ce coureur de jupon, colère qui la submerge. Elle prit le tisonnier et fondit sur lui.

Chassé par sa femme soupçonneuse d'une abomination plus grave encore, le métayer, par peur qu'elle ne parle, n'eut d'autre choix que dormir à l'étable. Il se vengea par des menaces,

— T'as beau faire, e' va pas durer, c'est moi qui te l'dis.

L'innocente s'en alla au bout d'un mois, malgré la diligence de Perrine Crocherie femme Boulay qui ne lui mesquina jamais ni ses soins ni son sein. *Elle a pas voulu vivre en venant au monde de cette façon, pensa la malheureuse femme toute seule à la sépulture, qu'est-ce qu'y s'ra de l'enfant qui bouge déjà dans mon ventre?*

Le fossier ne se douta pas qu'il déposait en terre un corps minuscule et un bien lourd fardeau.

Quant à Julienne, Anne de Montalant la recueillit à l'Épine.

— Laissez-la moi, dit-elle à son époux, c'est une affaire de femmes et je m'en occupe.

Elle n'eut aucune peine à dénicher un vieillard en besoin de nourrice, dans une famille respectable et en ville bien sûr, la ville est anonyme et sa nièce oublierait plus vite son enfant. Julienne partait tous les matins à pied vers le faux-bourg de la Sainte-Croix derrière la cathédrale, et revenait avant la nuit après avoir nourri son vieux bourgeois édenté. Cela semblait lui convenir, il fallait bien utiliser son lait, généreux comme elle. Pourtant elle n'était pas si docile... Perdue dans le brouillard de ses pensées,

elle arriva un jour chez Renée.

— Julienne ! j' m'attendais pas à t' voir, tu travailles don pas anhuit ?

— Je... j'ai envie de biser la p'tite gouline de ma fille, tu sais pas où elle est ?

Devant l'incongru de la question, Renée comprit que sa sœur foleillait. Prise de pitié, elle l'embrassa, lui servit une soupe et changea la conversation. Elle évoqua leur enfance, les bêtises et les rires, leur peur de l'oncle Estienne, la gentillesse de leur tante... Quand elle vit que Julienne sortait peu à peu de son hébétude, elle demanda à son mari de la raccompagner à la Trinité et les regarda s'éloigner, songeuse.

Lorsque la tante Anne eut vent de la mort de l'enfant, elle employa toute sa douceur de femme maintes fois passée par cette épreuve pour l'annoncer à sa nièce. Julienne pleura dans ses bras, flottant rassurée dans un vague souvenir de sa propre mère si brièvement connue, et dit simplement,

— C'est mieux ainsi, Dieu a repris une vie qu'aurait jamais dû êt'...

Anne ne dit rien, à chacun sa façon d'exorciser le malheur. Quand elle estima sa nièce suffisamment remise, elle donna son accord pour l'envoyer comme domestique aux Ragotières de la paroisse de Bécon, loin des berges de la Maienne et surtout dans un lieu où personne ne la connaissait comme l'exigeait Estienne.

Lorsque Julienne se retourna pour saluer sa tante depuis la charrette qui l'emmenait, une barre sombre croisait son visage.

Cette année-là, l'été lui-même n'eut pas le cœur à rire.

Les Espagnols assiègent Gibraltar, les Anglais inventent le water-closet, un tremblement de terre tue 77.000 personnes en Iran, le célibataire Isaac Newton meurt à 84 ans, Marivaux fait son théâtre, on brûle la dernière sorcière en Écosse, à Paris naît Turgot futur ministre et économiste libéral, le café est introduit au Brésil et l'on fonde Cuiaba, Tolstoï est exilé, Russes et Chinois signent un traité commercial et fixent leurs frontières.

Se marier au cœur de l'hiver, pourquoi pas si les cœurs des humains peuvent se réchauffer! Mon oncle a eu ce qu'il voulait: marier ma cousine Françoise à un bon parti, un maître chirurgien fils d'un notaire breton m'a dit son frère. Mais elle connaît pas son époux, l'aimera-t-elle? Je l'espère, j'ai beaucoup d'amitié pour ma cousine. Ainsi pensait Marie qui venait de rentrer des noces. La cérémonie avait eu lieu dans la chapelle du prieuré de la Haye, encore une manœuvre de l'oncle qui voulait un mariage aussi grandiose que le sien avec Anne de Montalant.

Mais la fête était terminée, la Chandeleur était là, indissociable à présent des tristes évènements de l'an passé. Marie revécut pour la centième fois l'horrible récit et s'essuya les yeux, *ma pauvre Julienne à trois lieues de chez nous et que j'ai pas revue. Oh petite sœur, je prie pour que tu puisses oublier et vivre heureuse!*

— Marie! Marie! appela Charlotte, regarde! p'tit Luc

fait son premier pas !

Celle-ci leva la tête et sourit en voyant son fils avancer, petit animal pataud qui s'affala sur la terre battue. Les deux femmes éclatèrent de rire. Elles s'entendaient à merveille, et Marie se demanda comment elle se débrouillerait sans Charlotte pour s'occuper de quatre enfants dont l'aînée n'avait que huit ans,

— Merci sœurlette d'avoir chassé ma tristesse.

— Tristesse de quoi ?

— Demain c'est la Chandeleur... les rousines qu'on allumera seront pour Julienne, tu veux ?

— Bonne idée ! Je t'aime grande sœur, c'est bien de penser à elle, et moi je me sens protégée avec toi.

Luc ne cacha pas sa joie devant les progrès de son rejeton. Au fil des mois, il développa une nette préférence envers le plus jeune de ses fils. Marie, incapable quant à elle de faire une différence, lui en fit le reproche par un beau jour d'été.

— Faut ben défend' le pus faible, répondit-il, je sais de quoi je parle.

Lui aussi était le plus jeune des fils de son père, lui aussi en avait été le préféré. Les trois Luc se ressemblaient, se perpétuaient, mystère des générations. Marie eut l'intuition de cette continuité et ne sut si s'en réjouir ou non. Elle préféra profiter de la pause que s'accordait son époux en train d'avaler le bol de rôtie qu'elle lui avait apporté. Les enfants jouaient à l'ombre d'un orme, les épis lourds crissaient sous le vent chaud, aujourd'hui elle n'en demandait pas plus à la vie et s'étira de plaisir dans la chaleur estivale,

— Mon Luc, je suis heureuse avec vous, je vous l'ai déjà

dit? Vous êtes bon avec moi, vous êtes bons avec nos enfants, je vous aime pour ça, croyez-vous que les humains soient bons par nature?

Il réfléchit un moment, laissant sa pensée onduler au rythme des blés mûrs,

— Sans doute ma mie, Dieu aurait aucune raison de mett' des gens mauvais sur cette terre, et pourtant j'en ai vu que trop mais je crois que l'occasion peut nous changer. La guerre, le désir, tous ces péchés que le curé dit venir du diable, ...pauv' diab' qu'on accab' de tous les maux, j' voudrais pas êt' à sa place!

— Alors le Pierre Boulay peut êt' bon malgré tout?

— Vot' curiosité en veut trop! j' me demande ce qui trotte dans vot' tête...

Il lui sourit et la prit dans ses bras après avoir posé le bol par terre,

— J' vous aime aussi pour ça, la routine, c'est pas mon fort non plus.

— Ça je sais! merci d'êt' pus souvent avec nous.

Elle faillit ajouter *et de moins boire et de pus m'avoir battue*, mais elle se retint et changea de sujet,

— Je voudrais revoir Julianne, elle nous manque à Charlotte et moi.

— Tout dépend d'Estienne, demandez à vot' tante, vous savez qu'elle obtient toujours ce qu'elle veut, comme vous d'ailleurs! Avez-vous encore une aut' pensée?

— Je suis pleine.

Elle sentit le corps de Luc se raidir contre le sien et se dégagea, l'œil malicieux,

— Pas de ce que vous croyez! Je suis pleine de bonheur!

Elle prit le bol et s'enfuit en courant tandis que Luc reprenait son travail et que les enfants suivaient tant bien

que mal la trace de leur mère.

Marie obtint la permission d'aller voir Julienne sans difficulté, son oncle était content des bonnes récoltes et le déshonneur de l'affaire du viol avait été évité. Anne de Montalant et Charlotte se joignirent à elle, trois femmes marchant d'un bon pas, trois lieues sous le soleil de l'été moribond.

— Vous êtes bien alerte ma tante pour votre âge, dit Charlotte.

— Et vous bien impertinente ! répondit Anne en souriant, me croyez-vous donc déjà vieille parce que j'ai vingt ans de plus que vous ?

— Vrai, ajouta Marie, j'avais jamais songé que j'étais plus proche de vous en âge que de cette effrontée. Je vous considère comme une mère mais vous pourriez êt' ma sœur.

— Ne suis-je pas un peu des deux ?

Leur bavardage ne cessa guère au long du chemin, elles jouissaient de la liberté d'être elles-mêmes, sans entraves domestiques, sans hommes.

Julienne les reçut avec plaisir. Mais elle était éteinte, sa vie couvrait sous les cendres de son passé, humble braise en attente d'être ravivée par le souffle du temps. Ceux qui ne la connaissaient pas en auraient été bien étonnés, mais elle ne pouvait tromper ses sœurs et sa tante qui s'en affigèrent. Elles essayèrent de la reconforter et lui promirent que dorénavant elles se rencontreraient aussi souvent que possible.

— À la Toussaint, entre nous, comme avant ! suggéra Charlotte.

Le métayer donna son accord,

— Mais vous me la renverrez sitôt après, hein ? j'voudrais pas perd' une domestique pareille ! Elle fera un heureux un jour mais elle a pas l'air de s'y intéresser beaucoup, pourtant elle est en âge, je comprends pas que son oncle l'a pas déjà mariée. Enfin, c'est tant mieux pour moi j' vous dis, c'est qu'elle en abat du boulot !

Le métayer tint sa promesse et Julienne apparut à Touchebonneau au jour dit avec un couple de pigeons dans une cage d'osier,

— Pour mes neveux et mes nièces, je les ai achetés à mon maître. Il a dit qu'il était content de vous avoir vues. Tiens Françoise, c'est pour vous tous.

— Merci ma tante, vous êtes gentille d'avoir pensé à nous.

Les trois gamins s'accroupirent émerveillés autour de la cage.

— Tu nous fais un pâté, ma Julienne ? dit Charlotte, j'ai serré des pommes exprès pour toi.

Julienne se mit à l'œuvre. Elle semblait aller mieux au milieu des siens, un répit, une halte réconfortante sur un bien long chemin. Tous les défunts furent évoqués, y compris sa Perrine. Elle pleura un peu. Deux jours plus tard elle reprit la route vers les Ragotières, vers la routine qui la maintenait en état de survie.

Luc, lui, était parti chez son frère François comme il accoutumait tous les ans. Il s'attarda une bonne semaine pour aider son frère vieillissant, seul avec sa femme. Au retour, après un arrêt à l'auberge du Lion d'or dans le bourg d'Avrillé, il entra dans la cour de la closerie et libéra sa jument.

La cheminée fumait mais personne ne vint l'accueillir. Il poussa la porte... la vue de sa fille gisant sur une paille près du feu le dégrisa brutalement. *Le mauvais sort nous poursuivra donc sans trêve?* pensa-t-il, *la mort réclame son dû comme le curé sa dîme?* Il s'assit près d'elle, la prit doucement dans ses bras. Elle n'eut pas la force d'ouvrir les yeux,

— Père?

— Oui ma fille, c'est moi, je vais te conter une belle histoire.

Un faible sourire s'ébaucha sur les lèvres blêmes.

— Un jour, commença-t-il, un jour je traversais une forêt...

La petite Françoise écoutait les merveilles que son père lui dépeignait en un fil de paroles ininterrompues, comme si la vie de sa fille en dépendait. Pêcheur expert, il tirait doucement cette ligne bien mince, la mort est lourde et s'accroche à l'appât, elle ne se laisse pas faire et sait ruser. Derrière ses paupières baissées, les yeux de la petite s'agrandirent, emplis de lutins facétieux, d'elfes et de fées dansant dans le soleil d'une clairière. Luc lui ouvrait les portes d'un monde merveilleux où elle ne demandait qu'à se glisser,

— Père, laissez-moi y aller...

Un léger sursaut, un soupir imperceptible, le fil était rompu.

Luc releva la tête et accrocha le regard de Marie qui avait assisté à toute la scène, assise dans l'ombre, muette, paralysée, une énorme boule dans la gorge. Il remonta le drap sur le visage éteint de son enfant, se leva péniblement et tendit les bras vers sa femme qui s'y jeta en relâchant d'un coup de longs sanglots sur son épaule. Lui aussi aurait bien voulu pleurer pour conjurer la douleur,

mais il avait les yeux bien trop secs pour cela, la guerre lui avait pris jusqu'aux larmes.

Longtemps ils se tinrent immobiles, debout l'un contre l'autre devant le petit corps inanimé, tandis que leur silhouette découpée par le feu dansait sur le mur.

— Merci mon ami, murmura-t-elle enfin, grâce à vous c'est la mort bienveillante qu' est venue la chercher, not' fille est partie heureuse, et regardez notre ombre... la petite flamme de son âme nous a unis.

— C'est arrivé quand? comment?

— Les pigeons apportés par Julienne sont morts au bout de trois jours, Françoise a attrapé un mauvais rhume le lendemain, je pensais que c'était pas grave et que vous alliez revenir incontinent après la fête.

— Mon frère François avait besoin de moi. La mort a peut-être trouvé qu'il y avait trop de François et Françoise dans not' famille.

— Quelle idée vous avez là!

— Dame! elle est pas venue sans raison.

— J'ai trop mal pour chercher une raison, je veux protéger les trois qui nous restent, savoir qu'ils peuvent partir à n'importe quel moment, ...je peux pas le supporter!

Il s'écarta et s'en fut tirer un pichet de vin au tonneau,

— Tenez ma mie, buvez, le vin est fait pour nous aider à supporter l'insupportab', sans lui j'aurais foleillé pus d'une fois pendant la guerre.

Elle hésita un instant à la pensée de la boisson et des coups de scion au bord de la rivière, *six ans déjà qu'il m'a battue mais il a jamais recommencé...*

Elle but après lui.

La nuit les surprit allongés près de la dépouille de leur fille, étourdis par l'alcool, flottant dans une stupeur pai-

sible. *Luc avait raison, le vin calme la douleur,* pensa Marie dans les bras de son époux, *les mauvaises choses peuvent aussi avoir un bon côté.*

L'esprit apaisé, ils accompagnèrent le lendemain la petite Françoise vers sa dernière demeure.

Huit jours plus tard Marie apprit la naissance du premier rejeton de sa cousine Françoise installée à Feneu avec son maître chirurgien, puis ce fut le tour du second fils de sa sœur Renée au village du Grand Limoge d'Avrillé, dont le parrain fut René Lailier l'un des closiers du lieu-dit.

— Ces balancements ent' la vie et la mort me fatiguent, dit Marie à son homme, mais je me réjouis pour ma cousine et ma sœur, et mon oncle est grand-père maintenant !

Pas de Noël à l'Épine cette année-là, ce jour-même Estienne assistait au pompeux baptême de son premier petit-fils à Feneu. Comme toujours il avait voulu faire les choses en grand et soigneusement choisi le jour et les invités : un marchand de Nantes, un lieutenant de vaisseau du roy et une noble de la famille de Varice. Sa femme Anne de Montalant fut la marraine de l'enfant déjà ondoyé un mois auparavant avec la permission du grand vicaire du Diocèse.

Naît Bougainville, on prouve scientifiquement que la terre tourne autour du soleil, on découvre la conduction de l'électricité et une très brillante comète, la ville de Baltimore est officiellement fondée.

Féerie du givre et des glaces, chaleur du foyer, la vie se blottit dans la maison au toit fumant. Dedans, il fait sombre dès qu'on s'éloigne du feu, il faut une chandelle pour fouiner dans les coffres et Marie en avait une à la main. Sa fille puait, il fallait la changer. Luc grogna. Il n'était pas parti avec ses bœufs cette année, le froid était vraiment trop grand, il grognait parce qu'il tournait en rond, rien d'autre. Marie aimait l'entendre, même ainsi, — Vous êtes un ours mon ami, mais au moins vous êt' là. Patience, le printemps va arriver comme tous les ans, en attendant poussez-vous du feu, je voudrais pas que Perrine attrape froid.

Puis, se tournant vers Charlotte,

— On fera une petite buée demain, y a pus de linge prop'.

Petit perce-neige aux yeux bleus, Perrine venait de naître une semaine auparavant. Marie avait été troublée car elle était née fin janvier, exactement le même jour que sa fille défunte Renée, allait-elle aussi mourir au bout de quatre ans? Mariette comme on surnommait Marie fille, François, Luc fils, Perrine la nouvelle, elle, Luc et Char-

lotte... une belle maisonnée dont Marie se sentait très fière. Elle se surprenait parfois à aimer le père hiver pour tout ce bonheur qu'il leur procurait en les forçant à rester cloîtrés, tous ensemble à écouter le soir les mille histoires inventées par Luc, mille aventures qui tenaient les enfants bouche bée devant leur père. Plaisir de voir leurs petites bouilles rondes fascinées par le son de sa voix et ses gestes... Il n'avait pas besoin d'alcool pour peindre des mondes devant ses enfants.

Tandis qu'il racontait, Mariette, encore intriguée par cette petite sœur accrochée comme une tique à un sein rebondi, se fourrait dans les jupons de sa mère, une mère qui partait à la dérive au fil de l'histoire comme au premier temps de ses amours, ou qui songeait à leur vie, à l'année 1728 déjà écoulée, trop vite comme toujours quand le bonheur daigne vous donner rendez-vous.

Françoise..., pensa-t-elle, *par sa mort si douce, on a compris qu'elle pouvait être qu'au ciel où elle veille sur nous, et depuis la joie a été avec nous parce qu'il s'est rien passé. Pourquoi on doit vivre en esquivant les malheurs et les maladies qui nous guettent? pourquoi le temps trop mouillé ou trop chaud quand faut pas? tout ça pour un péché qui nous a jetés hors du paradis comme dit Monsieur le curé? Dieu serait rancunier à ce point? Oh...! Jésus Marie, pardonnez mon ignorance, je vous rends grâce pour les enfants que vous m'avez donnés, quelle ingrate je fais!* Inquiète, elle jeta un regard sur la petite et lui fit un rapide signe de croix sur le front.

Balancier impitoyable, comme l'avait si bien deviné Marie, la mort avait frappé la veille même de son accouchement: on retira des eaux du moulin de Sautré à Feneu un noyé en tel état de décomposition que *le dit corps n'avait plus figure humaine*, selon les dires du maître chirurgien. Peut-être trop consciencieux lors de l'examen du cadavre, celui-ci attrapa une fièvre dont il ne se releva pas et mourut au premier jour de printemps, laissant la

cousine Françoise désesparée avec deux enfants dont une de cinq mois.

Une haleine brûlante menace et rôde entre les collines, Canicula est en chasse.

Redoutant cruelle morsure, le village fait le dos rond et clôt la moindre embrasure.

Dans l'ombre, un couple s'embrasse, mêlant ardeur des amants et air qui poisse...

Le poète revint à la réalité, rangea plume et encrier dans sa besace et s'essuya le front. Évanouis le village et les amants de son imagination, devant lui un chemin poussiéreux et les chaumes craquant de sécheresse dans les champs moissonnés. Suant à grosse goutte, il eut soif et frappa à la porte de la première habitation sur sa route.

Charlotte ouvrit et se trouva nez à nez avec un jeune homme au large chapeau, bien habillé quoique de manière un peu surannée. Elle se sentit gênée car elle s'était mise à l'aise et avait délacé sa chemise, mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir et demanda courtoisement un pichet d'eau fraîche. Sans plus attendre, elle le fit asseoir à l'ombre et s'en fut tirer une seillée du puits.

— Quelle canicule ! dit-il, une fois désaltéré.

Charlotte ne connaissait pas ce mot et le lui dit tout de go. Il parut étonné,

— Pardonnez-moi, je voulais dire... quelle terrible chaleur ! Parfois je me laisse emporter par ma pensée. Canicula signifie petite chienne en latin, Canicula ou Sirius est le nom de l'étoile brillante qui se lève avec le soleil à l'époque où il fait très chaud, d'où ce vocable.

Perdue, elle n'insista pas, ce beau garçon avait un bien curieux langage et un drôle d'accent.

Marie avait entendu la phrase et sortit à son tour, tout aussi débraillée que sa sœur. *Ce gars, c'est pas un mendiant, pensa-t-elle, un prêtre ou un moine par ici?*

Il se présenta,

— Mes hommages, honorable femme, on m'appelle Gaspar Vidamour, je viens de la cité-État de Genève et je suis étudiant à la faculté des arts de la ville d'Angers, passionné de philosophie, de sciences et poète à mes heures, pour vous servir.

— Et vous faites quoi dans ces parages ?

— Je suis venu écrire un peu, mais surtout observer un phénomène nocturne. Une comète est apparue dans nos cieux et la campagne me semble plus propice que la ville avec ses rues étroites et ses lanternes fumeuses. Me permettriez-vous de dormir cette nuit dans l'étable ?

Les deux femmes étaient seules depuis que Luc était parti aider son frère François devenu grabataire. Marie sentit son cœur s'accélérer, un homme savant rien que pour elle ! Elle s'empressa de le guider vers un tas de foin propre entre deux bat-flancs et courut lui préparer une collation. Charlotte s'affaira aussi mais pour d'autres raisons. Elle réajusta ses vêtements, se recoiffa et mit un bonnet propre tout en pressant sa sœur de faire de même.

Du pain, de la marmelade faite par Marie avec les coings du verger et jalousement gardée comme remède pour les enfants, du beurre, du vin volé dans le cellier de Luc...

Gaspar parlait, Marie l'écoutait, Charlotte le regardait tout en chassant guêpes et mouches attirées par le sucré. Il conta sa cité, la montagne, les glaciers, la gentiane et l'edelweiss, les vautours et les grands corbeaux. Elles rirent en imaginant le son des cloches au cou des vaches, elles s'effrayèrent devant la hauteur des pics enneigés,

elles s'attendirent avec le chant d'une berceuse...

Quel homme étonnant, pensa Marie, si jeune et si savant! pourtant il nous parle comme si on était ses sœurs, et Charlotte est tombée sous son charme comme moi avec mon Luc.

La nuit les surprit en pleine conversation. Charlotte tint à préparer le souper pour honorer le visiteur tandis que Marie continuait à lui poser des questions. Il lui confia un secret : il était protestant mais sa famille lui avait procuré de faux certificats pour qu'il puisse étudier à l'université.

— Mais, dit Marie, vous avez ben le même dieu que les catholiques?

— Bien sûr ! malheureusement les religions enflamment les passions et finissent par tomber dans l'inverse de ce qu'elles prêchent, j'espère que je ne vous choque pas en disant cela?

— Non, j'essaie d'être une bonne chrétienne, les querelles et les persécutions des gens différents dépassent mon entendement, moi je vois qu'un seul Créateur.

— Je suis bien aise de cette opinion... Hum, cette soupe préparée avec tant de soin sent si bon !

Quand le ciel eut allumé ses étoiles, ils sortirent tous dans la cour, chacun cherchant à apercevoir la comète. Gaspar tendit le bras vers un point lumineux,

— Regardez au bout de mon doigt, voilà Saturne et ses anneaux, là à sa droite, l'étoile brillante, c'est Altaïr de la constellation de l'Aigle, et juste entre les deux, voyez cette étoile très lumineuse aussi mais avec une petite queue? c'est notre comète qui traverse la constellation du Petit Cheval.

Charlotte fit semblant de ne pas la voir pour qu'il se penche vers elle et ainsi pouvoir humer son parfum...

— Je la vois, je la vois ! fit Mariette.

Son frère François s'éclipsa dans le noir et revint en traînant péniblement un gros balai de fagot de l'étable,

— Tu veux bien me la décrocher du ciel ?

Entre les rires, sa mère le prit dans ses bras et lui montra l'étoile avec des cheveux comme venait de la nommer Mariette,

— Tu sais, mon fils, le ciel est trop haut, mais cette comète est peut-être not' petite Françoise qui nous fait des signes ?

Gaspar expliqua que l'astre chevelu se déplaçait entre les planètes et qu'un astronome anglais avait prédit qu'elle allait revenir un jour.

— Des planètes ? dit Marie désorientée.

— Des corps célestes, des sphères rondes comme notre terre qui tournent toutes autour du soleil. Saturne est la plus lointaine, et Jupiter est si grosse qu'elle a plusieurs lunes comme l'a découvert Monsieur Galileo Galilei.

Marie resta sidérée. Si elle acceptait de croire ce gentil garçon, alors son monde à elle s'écroulait. Pour elle la terre était plate – une évidence pour ceux qui vivent au grand air – et recouverte par la voûte céleste au-delà de laquelle allaient les bonnes âmes, tel que le prêtre le mentionnait dans ses homélies. Dieu y avait accroché les étoiles mystérieuses, le soleil et la lune pour nous prodiguer leur lumière. Ceux-là se levaient et se couchaient de façon à éclairer tous les recoins de la terre, mais elle ne savait trop comment ils passaient sous ses pieds pour ressurgir au levant.

Ce monde cohérent, rassurant, voilà que ce Gaspar le chamboulait. Un choc. Changer ses repères familiers, bouleverser le normal... Elle n'hésita pas, demanda à Charlotte de coucher les enfants, alla chercher quelques

brassées de foin pour s'asseoir à leur aise, et retint le jeune homme captif dans la nuit tiède, le bombardant de questions comme pluie de météorites. Elle voulait savoir, tout savoir, tout comprendre le temps d'une nuit, le temps d'une rencontre entre deux mondes.

Bientôt Charlotte se mit à bâiller et rentra se coucher, fatiguée de tant de questions et vaincue par le sommeil.

Une chauve-souris effleura le front de l'étudiant qui eut un mouvement de recul.

— Elles chassent les moustiques, dit Marie, elles ont leur place parmi nous.

— Quelle chance vous avez d'avoir autour de vous ce que moi j'essaie d'apprendre dans les livres, c'est ma raison d'être ici ce soir sous cette voûte céleste absolument splendide.

— Parlez-moi cône des planètes.

Il lui expliqua la lune autour de la terre, la terre autour du soleil, l'équateur et les pôles, Mars la rouge et Vénus la brillante...

— Je la connais ! c'est l'étoile du berger ! et je connais aussi les trois rois qu'on voit mieux en hiver.

— Vous devez parler d'Orion, une très belle constellation nommée de différentes façons depuis des millénaires, visible aussi dans l'hémisphère sud.

— Ils ont pas la tête en bas les gens dans cet... hémisphère comme vous dites ? et pis si la terre est ronde, sur quoi elle repose don ?

— Sur rien, elle flotte dans l'éther invisible. Quant aux gens la tête en bas, nos navigateurs n'ont rien rencontré de semblable. Une force nous aspire vers le centre de la terre, un savant anglais l'a démontré récemment avec une simple pomme. Tous les corps s'attirent.

Que tous les corps s'attirent et donnent ensuite la vie, Marie savait cela... elle sourit et le laissa continuer.

— Nous vivons une époque merveilleuse. Par nos découvertes et les nouvelles idées qui se développent, le monde ne peut que s'améliorer. Tenez, avant de rentrer à l'université, j'ai accompagné mon père à Amsterdam et j'ai pu m'initier aux écrits de Monsieur Spinoza. Ce penseur réconcilie l'homme et la nature, au contraire de votre Descartes qui les sépare et considère les animaux comme des machines. Je suis persuadé que leurs pensées et celles de bien d'autres vont nous sortir du carcan des religions et des privilèges, le monde bouillonne autour de nous, Marie, le progrès est inéluctable et je veux en faire partie !

Il s'arrêta, confus,

— Je vous prie de me pardonner, la fougue m'a emporté et je vous ai manqué de respect en usant de votre petit nom.

— C'est rin, poursuivez, même si je me perds dans vos raisonnements. Le sieur Spinoza me plaît, bien sûr qu'on fait partie de la nature, regardez autour de vous.

La brise tiède, le concert des grillons, les étoiles filantes, l'enthousiasme de ce jeune homme d'un autre monde que le sien, sa simplicité, sa liberté de pensée, tout cela l'enivrait comme le vin du moine pansu, mais là elle était décidée à se saouler de réponses à ses pourquoi. *Luc raconte, pensa-t-elle, lui il explique et je veux savoir.*

Elle l'interrogea sur l'étrange plat pays aux moulins qui avaient des ailes et non pas des roues, comment les navires avançaient dans les mers sans se perdre, pourquoi les peuples qu'il mentionnait parlaient et s'habillaient différemment, d'où venaient les choses qui ne poussent pas par ici, qu'y avait-il avant, très longtemps avant...

Les étoiles pâlirent sous la poussée de l'aurore, la rosée matinale réveilla Marie, ils s'étaient endormis. Elle rentra pour raviver le feu et faire une bouillie d'avoine, un peu troublée de s'être assoupie près d'un homme, mais éblouie par tout ce qu'elle avait appris.

Enchanté lui aussi de cette rencontre inattendue, le jeune homme reprit son chemin vers la ville. Une apparition furtive dans la vie des deux femmes.

— Un ange nous a caressés de son aile, dit Charlotte la mine triste.

Marie approuva la belle image et la serra dans ses bras,

— Il reviendra dans tes rêves, petite sœur.

Quand Luc rentra de Saint-Sylvain, elle voulut lui conter, mais lui aussi faisait piètre figure,

— Je suis arrivé trop tard à Naunet, mon frère était déjà sous terre.

Les couleurs de l'automne prolongèrent le sentiment de bien-être dans la famille. Loin de prendre ombrage du passage de l'étudiant, Luc se rit des soupirs de Charlotte et qualifia sa femme de pie qui s'intéresse à tout ce qui brille,

— Même aux étoiles! ajouta-t-il.

Mais il resta muet lorsqu'elles lui montrèrent la comète toujours visible.

— Pas bon, lâcha-t-il, elle annonce sûrement qué'que chose.

1730

Les Corses se révoltent contre les Génois, naît l'astronome Messier, un Allemand invente la pendule à coucou, Réaumur le thermomètre à alcool et Hadley le sextant, Buffon vient étudier la médecine à Angers, Mariveau joue à l'amour et au hasard, Voltaire lance sa tragédie Brutus, J-S Bach surfe sur ses Cantates.

À chaque retour de la messe du dimanche, les Gemme s'arrêtaient au carrefour de la Croix-Cado pour admirer le moulin en construction, et le jour où Marie expliqua fièrement aux enfants comment le vent allait faire tourner ses ailes, Charlotte lui lança un sourire complice. La cadette espérait que l'oncle lui trouverait enfin un beau parti pour ses vingt-cinq ans, un homme qu'elle aimerait, même si elle savait que l'amour avait des inconvénients, il suffisait de regarder ses sœurs...

Le drame de Julienne et la sérénité des deux années précédentes contrastaient avec la tension qui régnait toujours entre Marie et Renée. Désolée de l'obstination de ces deux têtes de mules, Charlotte se donna pour mission de les rabibocher. Avec les conseils d'Anne de Montalant, par petites touches, sans forcer, elle allait et venait à sa guise entre Touchebonneau et la Pauverie – un lieu proche du Grand Limoge où Renée et Joseph louaient une chambre – rapportant des nouvelles des neveux, em-

pruntant un outil ou échangeant des provisions.

Dépendant tous de la paroisse d'Avrillé, se rencontrer à la sortie de la messe était inévitable. Charlotte eut l'astuce d'en parler au vicaire, qui se prêta au jeu en interpellant les deux irréconciliables sur la place, devant tout le monde. Le stratagème fit son effet mais pas dans le sens espéré par ses auteurs. Luc, qui avait souvent besoin de bras, proposa du travail à Joseph reconnu comme excellent journalier. Très vite, les deux hommes prirent l'habitude de travailler ensemble tandis que Marie et Renée persistaient à se surveiller mutuellement. Charlotte l'impatiente peinait à comprendre cette méfiance.

— Le meilleur cicatrisant des blessures du cœur est le temps, lui rappela la tante Anne.

En balayant les dernières feuilles de l'automne précédent, la bise avait amené avec elle une épidémie de cataracte qui répandait son haleine sur le pays mais ne semblait pas très virulente, et dont beaucoup s'en relevaient simplement moulus par une énorme fatigue. Au Grand Limoge, la maladie terrassa la femme de René Lailler, le compère de Renée, puis Joseph.

Celui-ci n'eut pas besoin de demander de l'aide, Luc vint naturellement terminer les travaux qu'ils avaient commencés ensemble. Quand la femme de Limoge succomba une semaine plus tard, le journalier s'inquiéta et appela Luc pour parler seul à seul,

— Luc, si je m'en relève pas, promettez-moi de vous occuper de ma famille. Je sais que Marie et Renée s'entendent pas bien, mais vous ? Promettez-moi, je vous en supplie !

— Promis, dit Luc, mais ce sera pas nécessaire, vous allez vous en sortir, ...et assez lanterné au lit ! ajouta-t-il pour

lui changer les esprits, vous avez déjà la couenne comme crapaud qui va s'enterrer.

Mauvais jeu de mots involontaire... Joseph mourut trois jours plus tard en laissant une veuve et deux enfants de cinq et trois ans. Pétrifié devant la tombe fraîche, Luc se rendit compte du poids de sa promesse, une parole est une parole. *Mais pourquoi j'ai promis? Je suis heureux avec Marie, cette histoire entre elle et Renée... ça va m'apporter que des ennuis, sûr! pourquoi je fais toujours les choses comme si le bonheur me pesait?*

Alors qu'il repassait par la Pauverie pour récupérer son attelage et ses outils, Renée sortit en larmes de la maison et se jeta dans ses bras. *Elle le fait par désespoir ou pour moi?* pensa Luc interloqué. Dans le doute il n'osa la repousser et essaya maladroitement de la consoler,

— Le mieux est de vous remarier le plus vite possible.

— Et qui voudrait d'une veuve désargentée avec deux enfants en bas âge? répondit-elle sèchement.

— Ça sera pas aisé, mais en attendant je veillerai sur vot' famille, et pis vot' belle-sœur habite à côté, elle vous aidera aussi.

Renée joua la victime,

— C'est facile pour vous qu'avez tout, qu'est-ce qui m' reste à moi qu'avais déjà pas grand'chose, hein? J'ai jamais aimé mon mari vous savez, un bon compagnon oui, mais rin de plus.

— Joseph vous aimait lui, il me l'a dit.

Elle se serra contre sa poitrine,

— Vous savez ben qui c'est que j'aime...

La panique envahit Luc immédiatement, jamais il n'avait supporté de se sentir acculé. Il la repoussa d'un coup.

— Je m'en vais, je vous ferai signe quand j'aurai trouvé

un moyen, j'ai donné ma parole à Joseph et j'vous aiderai à vivre, pas aut' chose.

Sur le chemin de retour, Luc décida de ne s'ouvrir à personne de sa promesse, ni des désirs fous de sa belle-sœur. Il n'en voulait pas à Renée, la douleur peut réveiller et exacerber d'autres émotions. Qu'une femme déclare son amour à un homme devant la dépouille de son mari ne le choquait pas, celui qui se noie ne cherche-t-il pas à s'accrocher à tout ce qui flotte ?

Il marchait d'un pas vif, heureux d'avoir clarifié la situation, délivré d'un poids endormi, caché au fond de lui-même, un lutin silencieux qui l'avait toujours empêché de trancher.

Les œufs, disait Luc l'ancien, *s'ils sont de tailles et de couleurs différentes, c'est toujours des œufs*. Regarder autour de soi, accepter, ne pas juger... Son père lui avait ouvert un chemin qu'il avait pris volontiers. *Mais*, ajoutait sa mère, *faut pas les mett' tous dans le même panier*. Prévoir, protéger, assurer ses arrières... La mère couvait ses plus petits, et Luc en avait été imprégné.

Mais c'était fini, bien fini. L'amour de Marie l'avait gagné, nul besoin de se raccrocher à des dires dont il se sentait maintenant détaché.

La sécheresse continua. L'entraide est une chose, aller travailler une terre sans en attendre de retour en est une autre. Luc se creusait la tête pour trouver une solution à sa promesse, tandis que Marie envoyait régulièrement à Renée un peu de grain, de fruits ou de légumes, ils ne pouvaient guère mieux faire avec des récoltes aussi moyennes.

La mort de Messire François Grandet peu après la Tous-

saint passa inaperçue. Seule Marie se souvint du vieillard affable qui l'avait sermonnée dans le salon de son château, et brûla une chandelle pour son âme. Elle en brûla une autre pour Luc qui venait de partir beaucoup plus tôt que de coutume en forêt de Longuenée, elle n'aimait pas les lieux où se cachent les loups et les brigands.

Il revint une semaine plus tard sur sa jument,

— La neige était pas bonne, j'ai rin pu faire et j'ai laissé les bœufs à l'abri chez un closier, expliqua-t-il à sa femme, vous m'avez ben dit que la récolte a payé à grand' peine votre oncle et les impôts non ? alors faut que je retourne bientôt, j'en ai marre de travailler pour les autres...

Il était bougon et plus renfermé que d'habitude. Marie ne s'en inquiéta pas. En douze ans de mariage plutôt heureux, elle connaissait ces moments creux dus la plupart du temps au manque chronique d'argent. Il lui suffisait de le choyer un peu plus pour éclaircir son regard, de donner de la tendresse à ce drôle de mari, bon, travailleur et courageux qu'elle ne changerait pour rien au monde, surtout depuis qu'il ne buvait plus que rarement. Luc fit un autre voyage avant la Noël, pas plus fructueux que le premier.

Naît Watteau, les Français font un carnage des Indiens Natchez de Louisiane et en vendent comme esclaves à St Domingue, Dupleix est aux Indes, l'abbé Prévost publie Manon l'Escaut et l'agronome Jethro Tull un ouvrage sur les chevaux, on observe la nébuleuse du Crabe, l'auteur de Robinson Crusoe expire.

Une neige rare et un froid intense suivirent les Rois, Luc voulut repartir. Marie connaissait le rituel : un briquet, une marmite, du pain de seigle, du sain-doux et des salaisons dans un sac, une couverture de laine et quelques vêtements dans un autre, charger foin, outils et cordages dans la charrette, bâcher le tout avec des peaux de vache maintenues par des arceaux de bois, harnacher la jument, poser le joug sur le col des bœufs toujours fidèles. Et puis une nouveauté, un chien errant qui avait suivi Luc hors de la forêt depuis que le laboureur lui avait jeté un bout de couenne. Baptisé Sirius par la maîtresse de maison, l'animal au poil en bataille mais doux de caractère avait vite été adopté par les enfants. Marie en était heureuse, il pouvait flairer le danger, son époux serait plus en sécurité. Elle tendit à celui-ci une besace où elle avait mis une bouteille d'eau-de-vie contre le froid, un petit pot de grès empli de miel et fermé hermétiquement avec une vessie de porc, une bourse avec quelques sols et deniers en cas de besoin ou pour distraire les brigands s'il en rencontrait par malheur, et puis caché tout au fond, un petit

paquet bien enveloppé que Luc découvrirait plus tard et qui alors se souviendrait d'elle.

Les enfants cajolèrent le chien une dernière fois pendant que la petite Perrine l'embrassait sur la truffe. Luc serra sa femme dans ses bras, se débarrassa en riant des queux qui agrippaient sa culotte et enfourcha sa monture, — Soyez sages, leur dit-il, vot' mère a ma permission pour faire parler le chat à neuf queues, et maintenant rentrez avant d'attraper froid, ouste ! dedans !

— Oui père, répondit Mariette.

Ils déguerpièrent comme volée de pesses. Marie, qui ne pouvait refréner les peurs de son enfance en imaginant la forêt sombre, les loups féroces, les bandits pleins de cicatrices, ou pire le diable et ses sorcières, attendit comme chaque fois que l'équipage disparaisse, et comme chaque fois pria pour que son époux lui revienne sain et sauf.

Lorsque le paysage l'eut absorbé, elle se dirigea heureuse vers la maison : au loin, Luc s'était retourné et lui avait fait un signe d'adieu bras levé.

Tirer des troncs avait été un prétexte parfait pour s'éloigner dès la fin de l'automne sans éveiller les soupçons. Luc avait laissé ses bœufs chez le closier à l'orée de la forêt, comme il l'avait dit à Marie, mais il avait chaque fois poursuivi sa route à cheval vers la Bretagne. Deux voyages de reconnaissance avaient été nécessaires pour mener à bien son idée folle. En bon observateur, il avait repéré les meilleurs chemins, les échappatoires possibles, les alternatives, les caches, les postes des gabeleux dont il avait suivi de loin les patrouilles. Dans sa tête s'était peu à peu dessinée une carte précise qu'il pouvait parcourir à volonté et sans erreur.

Les forêts ont toujours été un refuge pour le gibier, qu'il

soit animal ou de potence comme disent les bonnes âmes. Bandits, mendiants, contrebandiers, braconniers, fugitifs, déserteurs, évadés... toute cette faune se reniflait, se toisait, se reconnaissait. Luc, en tirant ses troncs, leur avait parfois échangé du tabac ou indiqué la position du garde-chasse, jamais ils ne l'avaient importuné, si misérable soit-on, on a son honneur... À l'abri des gabeleux qui n'osaient pénétrer le sous-bois, les faux-saulniers qui s'y reposaient avaient plus d'une fois fait appel à l'habileté du laboureur pour soigner leurs bêtes ou même un blessé, besogne qui ravivait les gestes de l'ancien soldat. Un jour l'un d'eux lui avait donné un peu de sel. Luc n'avait pas jugé ces gens, autre raison sans doute pour laquelle ils l'avaient respecté. En partageant le pain avec eux autour d'un feu, il avait entendu bien des choses sur leur métier, comment s'approvisionner, comment ruser avec les poursuivants, comment vendre la marchandise, des noms même qui s'échappaient parfois dans la chaleur de la conversation.

Maintenant qu'il en savait assez pour se lancer, que tout avait été minutieusement prévu, il chevauchait vers la paroisse de la Cornuaille proche de Candé, cinq lieues depuis la forêt de Longuenée, au moins deux de plus pour rejoindre Vritz en Bretagne, un chemin faisable entre deux angélus au pas de Rêveuse.

Jacques Bourgeais l'attendait à la Picaudais, une closerie nichée au pied d'une colline boisée. Cet homme de vingt-sept ans qui venait de se marier au début de l'automne passé irradiait santé et vitalité, tout comme sa femme Marguerite qu'il pelotait sans vergogne devant leur hôte. Leur bonne humeur contagieuse contrastait avec la réserve de Luc, mais cette différence avait rapproché les deux hommes lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour la pre-

mière fois deux mois auparavant, chacun jugeant et estimant les qualités de l'autre. Une chose en commun : le respect de la parole donnée, rien de plus sacré, un puissant atout dans le jeu dangereux où ils s'étaient engagés.

À Vritz, Jacques avait des cousins à la mode de Bretagne, — La limite entre les provinces passe par Candé à une lieue d'ici. On ne peut traverser le bourg, tous ceux qui vont chez les Bretons sont suspectés de contrebande, alors on ira par le septentrion même s'il y a plus de ruisseaux à traverser, mais vous le savez déjà. Quand on a repéré les routes ensemble, j'ai vite mesuré vot' mémoire, utile quand on a les foutus gueux du roy aux trousses !

Il partit d'un grand éclat de rire aussitôt repris par sa femme.

Les deux hommes quittèrent la closerie bien avant l'aurore, guidés par la seule lueur des étoiles dans un air froid d'une incroyable pureté. Les sons portaient loin dans le paysage glacé, aussi parlaient-ils peu et à voix basse, Jacques et Luc devant Rêveuse, Sirius en arrière-garde. Un renard glapit, aussitôt repris par des aboiements de chiens, puis le silence retomba, encore plus dense, plus ouaté.

— Avec la sécheresse qui dure, chuchota Jacques, l'eau a bien baissé, on devrait pas avoir de mal à traverser l'Erdre, mais attention à la jument, elle va glisser sur la glace, c'est pas le moment qu'elle se casse une patte !

La rivière était entièrement gelée. Habitué à chevaucher pendant l'hiver, Luc avait inventé pour sa belle alezane des chaussons en cuir à semelle cloutée et enduite de poix à l'intérieur pour mieux adhérer aux fers. Jacques admira l'œuvre,

— Tudieu ! Vous savez y faire vous, z'êtes un malin !

Luc ne répondit pas et garda pour lui le plaisir du compliment, absorbé qu'il était par la beauté de la glace à la surface lisse et noire qui scintillait d'étoiles. Il perdit ses repères, ne sachant plus où était le haut ni le bas, se laissant bercer par l'agréable illusion de flotter entre tous ces points lumineux. Sa pensée vola vers Marie, sa Marie curieuse des astres et de tant d'autres choses parfois inconvenantes pour une femme, mais qui la rendaient distincte des autres. Il réalisa qu'il l'aimait pour cette différence, il aurait voulu voguer avec elle au milieu des étoiles, lui dire son amour devenu cristallin. Un soupir s'échappa de ses lèvres.

— Hein? demanda Jacques.

— Euh rin... vous voyez, Rêveuse est à l'aise, y'a pas de souci à se faire.

— C'est ben vrai, va falloir me montrer comment vous avez fabriqué ces sabots-là.

Ils coupaient souvent à travers champ en se glissant par les rottes des haies afin d'éviter les habitations peu visibles dans l'obscurité. Personne en vue, qui aurait envie de sortir par un froid pareil?

— Ni les gabeux! plaisanta Jacques, mais faut se méfier quand même avec ces ordures... Ah! v'là le ressiau du grand Gué, celui qui passe par Candé, et de l'aut' côté, mon gars, c'est la Bertagne! côre une demi-lieue et on s'ra au chaud.

Avant que l'aube ne blanchisse l'horizon, ils arrivèrent au village des Houssais, tout près du bourg de Vritz et adossé à une colline boisée exactement comme la Picau-dais. Une chandelle brûlait à la fenêtre d'une des maisons. Jacques la montra du doigt,

— C'est celle de mon cousin, il nous attend. Cornebleu, je suis gelé moi!

Luc s'assura d'abord que Rêveuse reçoive une généreuse portion de foin avant d'aller exposer ses fesses au feu de la grande cheminée. Le cousin lui tendit un bol de soupe fumante. Aspirations bruyantes des lèvres répondant aux ronflements sur la couche voisine... nulle envie de parler quand les corps demandent.

Au premier cri éraillé d'un vieux coq, les deux arrivants se glissèrent dans l'étable où ils devraient rester cachés toute la journée, les délateurs sont des gens qu'il n'est pas bon de titiller. Couchés sur le foin, ils somnolèrent dans la chaleur animale de la jument et de deux vaches maigres. Luc se prit à penser à son retour de Flandre, aux bras de la servante du curé, au petit père a demi dévoré, au voyage long et dangereux qui lui avait fait découvrir la bonté au milieu de la misère, mais aussi la liberté excitante de ne dépendre que de soi, une excitation qu'il ressentait dans ses tripes en ce moment même.

— Vous connaissez déjà Guérande? demanda Jacques en train de se soulager le ventre dans un coin, là-bas ils parlent pas comme nous que c'est misère pour se faire comprendre, vous les avez déjà entendus causer?

— Non, mais j'ai vu les grands vaisseaux du port de Nantes quand j'ai travaillé une fois sur une gabarre avant de me marier. De là, j'ai été voir la mer à pied, vrai que ça vaut le coup, ma femme aurait aimé.

— Vous avez dû croiser les pataches des gabeleux alors.

— Oui, ils nous abordaient pour nous fouiller, ça jurait sec, y'a eu des coups que'ques fois, mais ils ont jamais rien trouvé, le patron était un gars correct.

— Vous savez qu'ici, même si on paye pas de gabelle, ces rats peuvent venir fouiner dans les maisons? Pas d'amas de sel sur deux lieux de ce côté de la ligne qu'ils disent, c'est quand même pas un crime! et je dis que c'est pas

honnête de faire payer cinquante fois plus cher juste en face ce qui vaut rien ici!

— À Montreuil-Belfroy, y'a un poste des fermes du roy, tous des coquins.

— Ça oui! pas un qu'en réchappe! des vicieux en plus, qui tendent des embuscades. Les postes fixes ça va, mais les brigades ambulantes sont une autre affaire, c'est pour ça que je le fais que de temps en temps et en porteur à col seulement pour pas risquer les galères comme vous avec une monture.

— J'ai pas le choix.

— Vous avez pas d'arme au moins? parce que là, c'est le gibet en cas de récidive.

— Je porte pus d'arme depuis mon retour de la guerre.

— Vous avez été soldat? quel drôle vous faites! Bon, cette nuit devrait arriver une équipe de Guérande avec du sel des marais, ils ont une cache dans le bois au-dessus, comme ça moins de risque pour nous même s'ils prennent leur part évidemment, Guérande est à vingt lieues et les salines sont contrôlées. Eux, c'est leur métier, y'en a plusieurs qui sont paludiers.

La nuit tomba tout aussi glaciale et claire que la précédente. Aucune nouvelle des faux-saulniers. Un jeune messenger vint avertir le surlendemain qu'ils s'étaient mis au vert après avoir failli se faire pincer, un délateur sans doute, un fi-d'garce qu'ils allaient retrouver, et qu'il faudra patienter le temps que se calme la meute à leurs trousses.

— Le diab' emporte le traître et ces canailles de douaniers! s'enflamma Jacques. Tudieu! ça fait pas bouillir mon lait cette affaire, vous en dites quoi Luc?

— Je vous l'ai dit, j'ai pas le choix.

Ils durent attendre deux semaines, deux semaines à se gratter la panse dans le foin. Jacques dormait, Luc observait. Entendre parler de patrouilles, d'armes et de poursuites avait réveillé la guerre dans sa tête. Il réalisa que les Bretons, comme l'Anglais qu'il avait transpercé en Flandre, comme lui-même, étaient des gens qui voulaient vivre, tout simplement, que les malheurs ne venaient pas d'eux mais des limites et des frontières imposées par d'autres, assez puissants pour les contraindre à s'entretuer pour des causes qu'ils ignoraient, ou dont ils n'avaient que faire.

Des coups les réveillèrent en pleine nuit. Les contrebandiers arrivaient, en sueur malgré le froid, chacun avec au moins un quintal sur les épaules. Ils culbutèrent les sacs en tas.

— Pas fâché de vous voir, dit celui qui paraissait être le guide, au trot qu'on est venus pour semer ces chiens qui nous ont retrouvés, et on a pas pu ramener grand-chose. Mais j'ai déjà une petite idée sur la pourriture de Judas qui nous a vendus, il perd rin pour attend' ç'ui-là !

Ils s'affalèrent tous sur le foin et plongèrent leur écuelle dans la marmite apportée par le cousin, trop fatigués pour converser. Celui qui avait parlé s'approcha de Luc,

— C'est vous l'Angevin des trois rivières ?

— C'est moi.

— Vous prendrez combien de minots ? continua le guide, faut qu'on aille cacher le reste incontinent avant l'aube.

— Re skuizh omp c'hoazh, interrompit un des porteurs.

— Toi le boiteux, tu f'ras c' que j' dis, mat eo ? lança le guide sèchement, puis de nouveau vers Luc, c'est vot' cheval là ?

— Une jument, rectifia Luc.

— Vous connaissez le tarif si vous êtes pris avec une bête ? C'est trois cents livres d'amende et trois ans de galère... Enfin, je dirais que deux minots ce s'ra rin pour elle, vous en voulez plus ? c'est seulement deux livres chacun, vous en tirerez vingt fois plus chez vous.

— Ça ira, je veux pouvoir la monter en cas de besoin.

— On a le temps d'arriver chez moi, intervint alors Jacques, mais faut qu'on y aille !

Luc paya et accommoda les sacs sur Rêveuse avec des lanières. Autre dispositif bien à lui qu'il montra au guide et à Jacques : il suffisait d'en tirer une seule pour que tombe la charge complète en cas de poursuite. Pas de preuve du crime, pas de condamnation...

— Vous êtes incroyable ! dit Jacques, mais d'où vous sortez tout ça ?

— On y va ? répondit Luc simplement.

— Ken a vo a wech all ! ajouta le boiteux.

— Dis plutôt que Dieu vous protège ! le houspilla le guide. Bonne chance mes amis, d'après ce que je sais, y a pas de brigades à ch'val dans vot' coin mais faites attention aux embuscades !

Ils arrivèrent sans encombres à la Picaudais alors que l'orient rougeoyait, mais ils grimpèrent d'abord cacher le sel sur la colline. Jacques était content,

— Luc, ça vous dérange pas de rester un peu dans l'étab' ? Vous comprenez, j'ai des arriérés avec la patronne, faut que je paye ma dette...

Il dévala la pente sans attendre une réponse qui ne vint pas non plus. Luc guida Rêveuse vers l'écurie pour la panser et lui donner du foin. Lui aussi aurait bien voulu

lutiner Marie, les retrouvailles étaient toujours plus excitantes, les corps désenglués de la routine se redécouvraient, reprenaient le goût de l'exploration, et parfois, moment sublime, entrevoyaient l'âme de l'autre. Prier, supplier, implorer... un seul cri dans sa tête : Marie, vous me manquez !

Une Marguerite tout sourire vint le chercher,

— La soupe est prête, hâtez-vous, mon mari a une faim d'ogre ce matin !

Un bouillon gras, du lard, du pain frais de la veille... un festin que les deux hommes engloutirent sous le regard maternel de la femme, debout derrière, attentive à ce que rien ne leur manque.

— J'ai une nouvelle, dit Jacques les yeux pétillants, ma p'tite fleur croit qu'elle est grosse de not' premier, je vais peut-êt' ben arrêter les bêtises avec le sel, moi... Bon, faut rester deux jours tranquilles pour êt' sûr que personne nous a vus et nous a dénoncés.

Marguerite rougit de plaisir. Ces confidences incitèrent Luc à se confier,

— Ça met en joie de vous voir heureux tous les deux, rin qu'à vous voir ça me fait soupirer pour ma Marie. Moi qui croyais que le mariage c'était seulement un accord honnête, son amour a fini par me prendre et chasser qu'ques démons qui me trottaient dans la tête. Vrai, j'ai hâte de la retrouver, mais je suis pas fier de lui avoir rin dit pour le sel, fallait ben tenir ma parole.

— Vot' parole vous honore, dit Marguerite, un jour vous nous la présenterez, c'est sûrement une bonne personne.

Jacques passa le bras autour de la taille de sa femme et embrassa son ventre,

— Oui, on aimerait bien la connaître !

Bonheur simple, bonheur de ceux qui vivent longtemps, bonheur aiguillonné par le danger comme le feu entretenu par la braise, bonheur du présent alors que la vie peut s'écrouler d'un coup. En compagnie de ces deux-là, les journées passèrent vite.

La nuit s'annonçait belle et glaciale une fois de plus, un froid sec, inquiétant à la longue pour les semailles à venir. À la mi-nuit, Rêveuse chargée, Luc fit ses adieux à ce couple charmant qu'il ne reverrait sans doute jamais. Marguerite le pressa sur sa généreuse poitrine, Jacques lui donna de grandes claques sur l'échine, de vrais amis comme il en avait peu rencontré dans sa vie et qu'il allait regretter. Il disparut dans l'obscurité, Sirius dans son sillon.

Les trois rois brillaient au midi, déjà bas sur l'horizon, dans quelques heures il serait à l'abri dans la forêt de Longuené. Il avait hâte soudain de terminer cette affaire et de retrouver les siens, comme il l'avait ressenti vingt-deux ans en arrière en rentrant de la guerre.

Les retours sont retors. La vigilance baisse, les sens s'émoussent, tout absorbé qu'est l'esprit par l'émotion anticipée des retrouvailles. Un grondement de Sirius ramena Luc à la réalité, un sanglier cherchant pitance sous un chêne. *Cré vain diou Luc*, se dit-il, *c'est pas le moment de te relâcher!* Il caressa la tête du chien, de nouveau à l'affût du moindre bruit suspect. À temps. Des voix se rapprochaient. À découvert au milieu d'un pré, il fit ce que tout bon soldat avait vite appris s'il tenait à la vie : rester parfaitement immobile, se statufier dans le paysage pour mieux s'y fondre. Les animaux sentirent sa raideur et restèrent cois eux aussi, laissant passer sur le chemin une brigade de gabeleux fort éméchés qui rentrait vers La Pouëze, une aubaine pour Luc qui les suivit à distance

prudente, sachant qu'ainsi il n'avait à craindre aucune embuscade. Le trio abandonna cette bande d'abrutis près du bourg et bifurqua vers le levant. Bientôt montèrent les hurlements de loups qui chassaient, la forêt enfin ! Ils franchirent la lisière alors que la lune se levait, et s'enfoncèrent dans les taillis.

Le rendez-vous avec Renée et deux complices devait se faire à Juigné dans la maison du passeur, vieil habitué de la contrebande et muet comme une carpe, qui ne contrôlait jamais ce qu'on mettait dans sa barque. Luc estima que sa parole envers Joseph s'arrêtait là, aux autres de cacher le sel et d'en tirer profit. Trop tard maintenant, ils n'avaient certainement pas attendu aussi longtemps. Luc réfléchit. Tant pis, il cacherait les sacs à proximité et enverrait un gamin les avertir. Deux lieues, plus que deux lieues !

Au milieu de la nuit suivante il se faufila entre les bourgs du Plessis-Macé et de la Membrolle, fut pourchassé par les chiens des métairies du Grand Moncelay et de Malvoisine qui le forcèrent à monter Réveuse, Sirius en arrière-garde et montrant les crocs. Il s'arrêta en haut du coteau de la Maienne pour écouter, silhouette découpée sur le fond étoilé. Rien, rien que le miroitement de la rivière sous les astres, le silence de la nuit sur les hommes...

Tirée de l'arrière, la balle effleura un des sacs et pénétra sa cuisse. Il hurla de douleur tout en s'agrippant à la crinière de la jument effrayée par la détonation et celles qui suivirent, sans effet, le cavalier avait disparu.

Calmer Réveuse, la guider, éviter les obstacles, serrer les dents, ne pas s'évanouir, penser, penser ! Le curé ! je suis blessé, il me recevra...
Ne voulant compromettre l'ecclésiastique si les gabeux

— qui d'autre aurait pu lui tirer dessus? — avaient suivi ses traces, il fit un détour par le cimetière, tira la lanière de retenue des sacs près de la fosse commune où ceux-ci s'affaissèrent entre les herbes folles, et alla s'écrouler à la porte du presbytère tout proche.

Le curé prieur Gauvriet réveillé par le remue-ménage fut fort surpris de rencontrer un inconnu pissant le sang sur son perron. Homme d'action, il le tira immédiatement vers l'intérieur tout en gueulant,

— Vicaire! venez m'aider!

Luc reprit conscience dans un vrai lit, très affaibli par le sang perdu. Un garrot serrait le haut de sa cuisse. Il gémit,

— Les Anglais! Rêveuse!

— Il délire, dit le vicaire, je vais chercher la matrone à défaut de chirurgien.

— Allez, dit le curé, mais faite vite et lavez tout ce sang, l'entrée d'abord.

Lorsque la matrone arriva, elle chercha le pouls du blessé et fit la grimace.

— Bourgneuf, murmura Luc, le parrain de ma fille...

La matrone, qui savait tout entre Montreuil et Juigné, s'étonna,

— Vous voulez dire le Jacques? je le connais, vous voulez que je le fasse quérir?

— Oui... confesser...

— Laissez-nous, dit le curé à la matrone, et avertissez ce Bourgneuf. Je vous écoute mon ami.

Le blessé conta avec peine son péché de faux-saulnier et indiqua où était caché le sel de malheur.

— Mon fils, quand la loi est mauvaise, Dieu permet de la contourner. Je ne puis dire cela au prône mais sachez

que je n'approuve pas une injustice comme l'est manifestement la gabelle. Quant à la guerre où vous dites avoir commis des crimes, Dieu sait aussi que les hommes peuvent devenir fous, et ce n'est pas parce qu'on vous a ordonné de tuer que vous allez mourir d'une balle. Maintenant reposez-vous, vous êtes trop faible, mais je vais vous donner l'extrême-onction au cas où le Tout-Puissant ne serait pas de mon avis.

Jacques Bourgneuf arriva après l'angélus du midi, suivi d'un autre journalier et de Renée. Horrifié devant la pâleur de Luc, celui qui avait été le parrain de sa fille Françoise onze ans auparavant ne put retenir ses larmes.

Le blessé était immobile, loin déjà, plongé dans les yeux de l'habit rouge, sauvé par le chirurgien, réchauffé par le fumier du vieux, réconforté dans les bras de Perrine, ouvert au monde qu'il avait eu le courage de marcher et qui en valait la peine malgré tout, ébloui par l'amour de Marie qu'il avait mis tant de temps à comprendre, Marie son soleil, si proche...

Renée prit la main de son beau-frère,

— C'est moi Renée...

Le contact tiède sembla le sortir de sa torpeur. Il sourit et murmura quelque chose. Renée approcha son oreille des lèvres blanches.

— Ma Marie...

Elle se recroquevilla, devenue plus pâle encore que Luc, yeux hagards et bouche tordue en un rictus hideux, faisant tant de peine à voir que le curé se méprit et la fit s'asseoir sur un banc,

— Il est parti, lui dit-il, courage maintenant et priez pour le repos de son âme.

Le soir même, Luc Gemme reposait dans le cimetière de Juigné sur la rive de la Maienne où d'un commun accord

on jeta le sel maudit.

Registre paroissial de Juigné-Béné 1703-1750 — *Le six février mille sept cent trente et un a esté inhumé dans le cimmetière de cette paroisse le corps de luc Géme vigneron fils de luc géme on n a pu dire le nom de sa mere ont estés temoins Renée gelineau sa propre soeur Renée Bourguillau Jaque Bourneuf et plusieurs autres les quels ne savent signer [Signé Gauvriet]*³

Quand le lendemain Jacques Bourgneuf entra dans la cour de Touchebonneau en tenant Rêveuse par la bride, Marie décrocha sa seille de la corde du puits et la posa sur le sol,

— Bonjour compère Jacques, qu'est-ce qui vous amène de si bon matin ? vous avez rencontré Luc ? pourquoi il renvoie Rêveuse et le chien ?

— Bonjour commère Marie, je... c'est pas une bonne nouvelle que je viens vous donner.

Marie se raidit, sa poitrine sembla se rapetisser. Elle aspira une grande goulée d'air et articula avec peine,

— Entrez boire une tisane.

L'homme s'assis à la table, deux sillons de larmes grises sur ses joues rugueuses, et dit simplement,

— Marie... Luc est mort.

Elle sut qu'il disait vrai mais refusa de le croire, le monde ne s'écroule pas d'un coup, pas plus que le soleil ne peut

3 Acte un peu bâclé : la mère du défunt se nomme Perrine Allard. Renée Gelineau n'est pas sa sœur mais sa belle-sœur. Renée Bourguillau est René Bourguillon, demi-frère de René Lailler closier de Limoge veuf depuis un an. Jaque Bourneuf est Jacques Bourgneuf, parrain de la seconde fille de Luc en 1720.

Pas d'acte d'appartenance à d'autres paroisses, ce qui était pourtant le cas de tous les témoins et du défunt lui-même.

refuser de se lever, pourquoi son Luc se serait-il évanoui sans prévenir ? ne savait-il pas que sa famille avait besoin de lui ?

Une pensée chassait l'autre... surtout les laisser s'entrechoquer, s'agiter, obscurcir son esprit pour ne pas faire face à ce qu'elle savait déjà.

— Il est enterré d'hier, souffla-t-il comme s'il avait honte... hier soir.

Marie ne contrôla plus le tremblement de ses lèvres, prise aux tripes par un froid intense qui la ratatina sur le banc, silhouette rabougrie au regard implorant : pourquoi ? comment ?

L'appel de la matrone, la blessure, le sel qu'il aurait dû passer sur l'autre rive avec son compagnon... Jacques Bourgneuf raconta lentement et voulut adoucir la fin,

— Il est parti paisiblement en tenant la main de votre sœur Renée.

Elle se dressa d'un bond,

— Le faucon ! le faucon à la larme noire ! c'était elle ! ma propre sœur venue me narguer un jour près de la porte ! Comment j'ai pas deviné avant ?

Elle se mit à crier, à se tordre les mains, à se frotter si violemment les cheveux de ses poings fermés qu'il crut qu'elle foleillait, qu'une rage soudaine la dévorait. Inquiet, il se leva et la guida par les épaules vers la paillasse dans un coin de la pièce, surpris qu'elle se laissât coucher sans protester. Il la couvrit, chassa d'un geste les enfants effrayés sur le pas de la porte, et envoya Mariette chercher sa tante Charlotte partie chez des voisins, Marie ne pouvait pas rester seule dans cet état. Assis sur un tabouret, il tisonna distraitemment le feu, triste à mourir lui aussi, se demandant pourquoi les morts avaient tant de pouvoir pour faire souffrir les vivants.

Quand Charlotte sut le drame, elle fondit en larmes. Décontenancé, Jacques rentra à Montreuil et envoya la femme de son frère passer la nuit avec ces âmes en souffrance, une bonne décision car les sœurs Le Moine étaient incapables de quoi que ce soit.

La cadette se rasséra le lendemain, mais Marie, l'œil sec, le visage dur et fermé, ne dit mot de la journée et refusa de se nourrir, errant dans la cour, semblant ne voir personne, égarée. Le troisième jour elle prit la besace de Luc rapportée par son compère et fouilla dedans. Le petit paquet était toujours bien enveloppé, Luc ne l'avait pas ouvert, jamais il ne saurait ce qu'elle y avait mis avec tant d'amour. Elle le prit avec amertume et alla le jeter dans le puits.

Certaine d'avoir été trompée depuis un temps déjà par Luc et Renée, Marie avait le cœur en désarroi. La mort brutale, elle pouvait l'accepter, pas la tromperie. Honteuse, elle chassa une horrible pensée : au moins elle l'aura pus ! Que sa sœur ait pris son mari, soit, mais celui en qui elle avait mis toute sa confiance, tout son amour ? l'homme qui lui importait le plus au monde ? Qui des deux était le plus coupable ? le traître ou la voleuse ? *Le lâche, le perfide !* pensa-t-elle tout en le justifiant deux secondes plus tard, *non, tout ça c'est la faute de Renée, sans elle rien serait arrivé. Et ils tramaient quoi tous les deux avec cette histoire de sel ? S'enrichir et fuir ensemble, abandonner les enfants ? Comment tant de fourberie ? J'y comprends pus rien...*

Anne de Montalant ne tarda pas à apparaître avec l'oncle Estienne. Ils étaient désolés. Côté la mort et vivre des moments difficiles, chacun dans les familles en avait vécu et savait ce qu'il devait faire. S'entraider dans la douceur,

continuer le travail car parfois une seule journée perdue peut être catastrophique, ne pas oublier le rire... autant de gestes rituels pour éloigner la mort, mais surtout pour continuer la vie.

Marie reprit son labeur sans évoquer le drame, pas une seule fois avant que son oncle ne s'impatiente et lui adresse la parole,

— Ma nièce, j'ai pris les dispositions nécessaires pour que vous puissiez continuer à vivre ici cette année, mais tôt ou tard il vous faudra songer à vous remarier, il vous faut un homme ici.

— Jamais !

Un ton sec, coupant. Peu habitué à entendre Marie lui tenir tête de la sorte, il jeta un regard interrogatif à sa femme et reprit,

— Je sais, c'est trop tôt, mais vous y viendrez. En attendant et vu les circonstances, je vous laisse Charlotte qui devra patienter encore un peu pour prendre mari, et avec les deux domestiques que je vais vous envoyer, vous devrez y arriver, j'ai confiance en vos capacités.

Avant de remonter dans la calèche, Anne de Montalant serra longuement Marie dans ses bras et glissa à l'oreille de Charlotte,

— Prévenez-moi s'il arrive quoi que ce soit, et soyez forte, c'est à vous maintenant de vous occuper de votre sœur, elle a besoin de vous.

Marie mena la métairie aussi bien sinon mieux que beaucoup d'hommes. Point de fierté en cela, seulement du travail, rien que du travail. Elle exigeait davantage d'elle-même que des autres, ne riait jamais, parlait peu. Charlotte puisa beaucoup dans l'amour qu'elle portait à sa sœur, en espérant qu'il ne se tarisse pas comme le

faisaient les ruisseaux en cette année très sèche. Il lui serait alors difficile de supporter son aînée dont l'attitude repoussait aussi les prétendants alléchés par la nièce d'un oncle riche et influent.

La soupe ne manqua jamais. Marie l'avalait assise à la place de Luc tandis que Charlotte restait près du foyer, comme elle l'avait fait elle-même avant la mort de son mari. À un visiteur qui lui en avait fait la remarque, la patronne avait répondu sèchement,

— Si je remplace mon homme, je prends sa place !

Une vache s'empomma, les foins et le lin furent mauvais, les autres grains et les fruits abondants. Ainsi s'écoula l'année, entre naufrage et survie.

Beaumarchais, Georges Washington, Haydn et Fragonard arrivent, les mineurs du Brésil doivent payer dix-sept grammes d'or par tête d'esclave au roi du Portugal, Pitot invente son tube, von Linné fait une virée en Laponie, on va au théâtre voir les pièces de Marivaux et de Voltaire, pendant ce temps les Japonais crèvent de faim.

Étienne Le Moine se sentit vieux, comment expliquer autrement son manque d'autorité devant Marie? Il ne voulait que le bien de sa nièce et la bourrique ne semblait pas même s'en apercevoir. À la Noël, il avait bien vu que Charlotte ne résisterait guère plus longtemps et qu'il était temps de séparer ces deux-là,

— Marie, soyez enfin raisonnable! Nous sortons de la messe des morts, voilà une année que Luc est défunt, vous me sauriez gré d'accepter le futur métayer de Touchebonneau, pourquoi refuser? Ah! je ne sais pourquoi j'ai tant de patience avec vous! Je dois aussi penser à Charlotte, où iriez-vous seule avec vos quatre enfants trop jeunes encore pour travailler?

— Je me remarierai point, c'est tout vu tout pensé. Où m'envoyer? j'va vous dire pisque vous posez la question, je veux aller à la Trinité comme domestique, à l'intérieur des remparts, pas dans une métairie.

— En ville? pour vivre dans la misère ou attraper des maladies?

— J'irai voir mon compère Jean-Jacques Crasnier.

— Mon ami vous a aidé autrefois, je suis déjà son obligé.

— Il a besoin d'honnêtes gens pour l'aider dans son négoce. Je demande qu'un endroit pour dormir, moi et les enfants, et un peu de soupe, pour le reste on se dépatouillera comme on pourra.

— Comme vous y allez! Vrai que nous les Le Moine sommes des gens honnêtes, bien que Luc ait failli détruire notre réputation, quel taon a bien pu le piquer pour se lancer dans telle folie? Ni vous ni Renée n'avez pu éclairer ma chandelle, mais je persiste à croire que vous me cachez des choses. À propos, votre sœur va se remarier dans deux semaines, le saviez-vous?

— Non.

Estienne leva les yeux au ciel,

— De vraies mules mes nièces! mais la Renée au moins, elle a suivi mon conseil, son futur époux a des enfants tout comme elle et à deux, ils s'en sortiront mieux.

— Grand bien lui fasse!

— Vous n'irez pas à la noce?

— Non!

— Tout doux morbleu! je ne vous y obligerai pas... et j'irai parler au Crasnier, vous voilà satisfaite?

— Merci mon oncle.

— Dieu que je me sens vieux!

Seule Charlotte fut présente au second mariage de Renée en l'église de la Trinité. Elle en revint avec la hâte de raconter à Marie,

— Petites noces, t'as pas manqué grand-chose... Jean Poisson qu'il se nomme le nouveau mari de la Renée,

un gars du Craonnais venu à la Trinité après la mort de sa femme. Avec un surnom pareil il va lui filer ent' les doigts, sûr! Et main'nant ça leur fait sept jeunes goules à nourrir, ça sera pas facile, le Jean il est que journalier.

— Je leur souhaite que du bien, je veux pas faire de mal à ma sœur, je veux plus la voir, c'est tout.

— Je sais, je sais... mais attends! je t'ai gardé le meilleur pour la fin. Je suis passée par l'Épine et notre oncle m'a annoncé une bonne nouvelle! enfin je crois... D'abord il m'a trouvé une place de domestique en ville chez l'honnête homme Charles Cordier, un marchand, mais surtout – ses yeux pétillèrent – il a dit qu'il allait parler à René Lailler du Grand Limoge, tu sais, sa femme est morte juste avant not' beau-frère Joseph y a deux ans.

— Oui, je le connais.

— Si notre oncle arrange un mariage avec lui, tu crois que j'arriverai à lui plaire et qu'il demandera ma main? Marie ne put s'empêcher de sourire devant la fougue de sa cadette,

— Celui à qui tu plairais pas aurait ben mauvais goût! et notre oncle fait rin au hasard.

— Ce sera au printemps qu'on partira d'ici, qu'il a dit, quand viendra le nouveau métayer... – elle toussa – mais il a ajouté qu'il t'aura alors trouvé une place en ville. Là, grande sœur, je sais pas si je dois m'en réjouir pour toi, et puis je verrai moins les enfants!

Elle se jeta dans les bras de Marie. Les deux restèrent longtemps serrées l'une contre l'autre, songeuses. Une nouvelle vie, d'autres horizons, désir du nouveau mêlé au goût indéfini de l'incertitude...

Le printemps arriva, Estienne tint parole et Charlotte

partit la première. Marie quitta Touchebonneau deux semaines plus tard, sans regret. Les bœufs et le cheval de Luc ayant été vendus, une seule charrette venue de l'Épine chargea les maigres possessions de Marie Le Moine, trente-sept ans, Mariette, huit ans, François, sept ans, Luc, six ans, Perrine, trois ans, en route vers l'inconnu...

Ils étaient passés sous la porte Lyonnaise qui perçait les remparts de ce côté-ci de la ville, celui du quartier de la Doutre. Sous les toits, une chambre minuscule où ils devaient dormir, manger, travailler. Bientôt Marie y fila la laine et le lin quand elle n'était pas demandée à la boutique Crasnier ou au lavoir. Tôt le matin, on roulait la paillasse dans un coin pour avoir plus de place, Mariette descendait vider le pot de chambre dans la rue et remontait avec un peu de bois ou d'eau, aidait sa mère au mieux et savait déjà battre le briquet pour allumer le feu. *Ma fille est en train de revivre ma propre vie*, observa un jour Marie avec tendresse mêlée d'amertume, *rien changera don jamais ? la vie fait que se répéter sans fin ?* Mais rongée par le travail et l'inquiétude du lendemain, elle n'avait guère loisir de s'étendre dans ses pensées tandis que les jours s'effeuillaient, mornes et gris comme le mur en face de la petite et unique fenêtre.

1733

La Corse déclare son indépendance, le Premier ministre anglais emménage au 10 Downing Street, un petit anglais de onze ans est opéré de l'appendicite et n'en meurt pas, Carl von Linnée commence la publication de son système de classification des règnes de la nature, Haendel et Bach composent toujours.

Repue, l'épidémie qui avait emporté le premier mari de Renée trois ans plus tôt s'éteignit enfin.

Marie soupira de soulagement, la maladie ne les avait pas atteints dans la petite chambre où ils avaient étouffé pendant l'été et gelé pendant l'hiver, ses enfants étaient vivants, elle avait réussi à les nourrir et on lui offrait chaque fois plus de travail.

Dans l'échoppe du sieur Crasnier, le maître drapier n'avait pas caché sa confiance en elle devant ses clientes bourgeoises venues choisir du drap, et très vite elle était devenue lingère de quelques-unes de ces dames. Confiance et parole... deux des ingrédients les plus importants du négoce qu'elle possédait déjà naturellement mais que le généreux marchand lui avait permis de mettre en pratique pour gagner sa vie. Une dentellière en besoin d'ouvrières lui enseigna les rudiments du métier, ce qui lui permit de gagner davantage que de filer, sans quitter la pièce exigüe où elle passait le plus clair de son temps à cause des enfants.

Elle aurait dû se réjouir, elle n'y arrivait pas. Semblable aux pierres grises d'en face, un mur de solitude s'érigéait en elle, la coupait du monde, la rendait prisonnière de son propre corps qui la torturait parfois avec des envies d'homme, mais qui surtout transmettait une fatigue permanente à son esprit. Son humeur s'en ressentit. Moins de joie, moins de curiosité, moins de patience envers les enfants...

La foule était si dense sur la place des halles qu'elle dut s'arrêter et presser le linge sur sa poitrine. Marie s'inquiéta, la robe qu'elle devait livrer serait sûrement froissée et la bourgeoise furieuse de ne pas l'avoir à temps, mais elle n'y pouvait rien, personne n'aurait été capable de traverser ce mur odorant parcouru d'une houle de frissons comme coup de vent sur l'eau. Là-bas au fond, des cris lamentables. Le bourreau faisait son office en cassant les membres d'un homme couché nu sur la roue. Le gourdin s'abattait en un son mat de chairs et d'os brisés, accompagné des hurlements de plus en plus faibles du malheureux roué vif.

Marie eut un haut-le-cœur. Elle voulut fuir. Impossible, d'autres s'étaient déjà agglutinés derrière elle. Un homme prit son épaule comme appui pour se hisser brièvement au-dessus des têtes, elle se retourna et lui lança un tel regard que le manant s'excusa. *Mon Dieu, qu'a pu faire ce pauvre homme pour subir pareil tourment?* pensa-t-elle horrifiée, *et s'il a offensé Dieu, pourquoi celui qui peut tout permet tant de cruauté? qu'est-ce qu'il gagne en faisant souffrir ainsi ses propres créatures?* Elle savait des bannissements, des galères, des femmes enfermées à l'hôpital, des pendaisons, des décollations, de la roue et du bûcher, mais assister à un supplice, là sous ses yeux, était tout autre chose.

Soudain atrocement seule au milieu de la foule qui huait

autant le bourreau que le coupable, bête collective enivrée par l'odeur du sang, elle se mit à jouer des coudes sans aucune compassion, déjà contaminée par la violence. Enfin dégagée, elle s'enfuit en courant, le chignon en vrac, et s'assit sur une borne deux ruelles plus loin, hors des clameurs, de grosses larmes sur les joues. Pleurer. Pleurer pour dissoudre ces images qui avaient assailli ses prunelles... *Luc! les images de la guerre, les images qui tue l'âme! Je comprends main'nant ses silences bizarres, ses refus de conter. Luc!*

Une femme retroussa ses jupons et pissa debout à ses côtés. Rattrapée par le quotidien, Marie oublia ses songes, réajusta son chignon et poursuivit sa route par un autre chemin, vers la maison de la bourgeoise qui devait déjà la vouer au Pipet. Elle rentra morose, dégoûté par la fascination évidente de ses semblables devant le sang et la violence, ou était-ce à cause du sentiment de répit accordé par la mort besognant plus malheureux que soi?

Les semaines et les mauvais rêves s'enchaînaient. Charlotte la sortit momentanément de l'ornière où elle s'embourbait en faisant brusquement irruption dans la chambrette sous les toits,

— Grande sœur! je suis heureuse, j'ai gagné!

Surprise, Marie sentit le joyeux pétilllement de sa sœur filtrer dans son cœur.

— T'as gagné quoi?

— Je vais me marier! je vais me marier! chanta la cadette en entamant une ronde avec Mariette. René Lailler a demandé ma main ce matin à notre oncle... alors je suis tout de suite venue te conter, parce que si tu viens pas à mon mariage, oh la la, je te parle pus!

Début juillet, Marie assista à la cérémonie dans l'église

d'Avrillé, celle où elle-même s'était unie à Luc quinze ans auparavant, à deux jours près. Julienne, l'oncle Estienne et Anne de Montalant étaient présents, mais pas Renée qui devait craindre une rencontre avec son aînée. Celle que Marie continuait d'appeler la renarde avait pourtant nommé Charlotte marraine de sa fille née un mois plus tôt, une petite Charlotte Renée, une bouche de plus à nourrir chez les Poisson... Marie fut soulagée de son absence, et refoula momentanément le souvenir de Luc pour se concentrer sur le marié. Né et vivant depuis toujours au Grand Limoge en cette paroisse, celui-ci transmettait une image de stabilité placide et un peu frustré, assez honnête pour rendre Charlotte heureuse, assez solide pour lui faire de beaux enfants, il suffisait de regarder la fille de son premier mariage, une mignonne frimousse de cinq ans.

Marie s'en réjouit pour sa petite sœur qui avait dû attendre aussi longtemps. *C'est ma faute, pensa-t-elle, sans elle j'aurais eu du mal avec les miens, oncle Estienne le savait bien et il l'a... enchaînée, c'est ça oui, il en a fait ma domestique, j'ai honte main'nant d'avoir pensé qu'à moi!* Le sentiment d'allégresse apparu un instant fut vite enfoui sous le poids de la culpabilité et ne revint pas de toute la noce. Elle rentra à pied avec sa marmaille, Mariette tenant fermement les deux garçons par la main, et Perrine agrippée à son dos, — Comme quand on est arrivés à Avrillé avec mon père, dit-elle à la fillette, mais c'était Charlotte que j'avais dans les bras, elle avait ton âge. Tu vois, on était partis de la rivière là-bas, et on avait filé tout drèt sur le clocher, j'aurais peut-être marché moins vite si j'avais su ce qui nous attendait.

— Mère, répondit Mariette, on sort de la noce, on a bien mangé, alors oubliez vos idées noires, ça nous ferait du bien.

— Soyez pas insolente !

Le reste du chemin se fit en silence. Marie savait que sa fille avait raison. Pourquoi ruminer tant de pensées sombres, pourquoi tant d'angoisse ? était-elle en train de perdre la tête ? *Faut que je tienne !*

Le lendemain elle profita d'une course en ville pour aller se confesser. Le prêtre écouta patiemment l'ouaille agenouillée devant lui et qui avait manifestement grand besoin de parler,

— Vous souffrez d'acédie ma fille, dit-il avec une certaine pitié, votre manque d'enthousiasme, vos doutes, votre abattement sont provoqués par le malin qui tente de vous éloigner de Dieu. Ne manquez pas la messe et priez, priez encore et encore...

Marie ne fut pas convaincue par le bon curé, il lui fallait quelque chose de plus concret pour se rassurer. Elle sortit au beau milieu d'une bagarre de chiffonniers, ces gens-là n'hésitaient pas à en venir aux mains pour défendre leur territoire, le chiffon broyé dont était fabriqué tout le papier du royaume avait trop de valeur pour céder le moindre mètre de pavé à un autre.

De retour dans la chambre, elle chercha son bout de papier à elle pour passer ses doigts sur les lettres de son nom, et se convaincre ainsi qu'elle existait. Elle retourna la paillasse, fouilla tous les vêtements un par un, en vain. Jetant un regard soupçonneux vers le feu, elle s'assit enfin et se mit à sangloter. Craintifs, les enfants s'interrogeaient sur ce nouveau comportement de leur mère, quand Luc posa discrètement une petite boule sale dans le creux de la main de Mariette qui comprit de suite,

— Mère, c'est pas ça que vous cherchez ? dit-elle en éti-rant le papier chiffonné.

— Mon papier ! Donnez !

Marie le lissa longuement sur son genou sans plus s'occuper des enfants, au grand soulagement de Luc attendant un châtement, mais déçu de perdre sa boulette pour jouer aux canettes.

L'angoisse de perdre son nom avait été si forte que Marie annonça,

— Bougez pas, je reviens.

Elle dévala les escaliers et sortit d'un bon pas, il lui fallait en être sûre.

En traversant le petit pont pour monter vers la place de la laiterie, elle se boucha le nez tant les effluves des tanneries en amont étaient insupportables, le canal était pourri, la couleur de l'eau tout autant. Où était sa belle campagne, l'odeur de la rivière, de la vase et des roseaux, du goudron des gabarres, du linge frais lavé ?

Deux cents mètres plus loin, elle poussa la porte de l'imprimerie et entra dans un tout autre paysage odoriférant qu'elle aspira goulûment : sueur, papier, encre, bois et métal, poussière, le vieux et le neuf... drôle de mélange que l'odeur du savoir.

L'homme courbé sur la presse se retourna,

— C'est pour quoi ?

— C'est pour ça, dit-elle en lui tendant son bout de papier sale.

Il s'essuya les mains sur son tablier et resta perplexe en reconnaissant sa propre écriture, puis son regard s'illumina,

— C'est vous la damoiselle qui avait failli semer la panique dans une réunion ? Ça fait bien vingt ans !

— C'est moi. Je... j'avais juste besoin de savoir si vous étiez toujours ici, ce que vous avez fait ce jour-là en écri-

vant mon nom a eu beaucoup d'importance pour moi, je voulais vous remercier.

— Comment ça de l'importance ?

— Parfois quand tout va mal je regarde mon bout de papier, ça me rassure, ça me rappelle que j'existe, il m'aide à rester accrochée...

— À la vie ? L'encre est devenue votre ancre pour vous empêcher de dériver ? Ma foi, il y a là matière à réflexion, je m'en souviendrai pour un prochain texte.

Déçu que Marie ne relevât pas son jeu de mots, il continua,

— C'est gentil à vous d'être venue, tenez, reprenez votre cher papier, vous devez le manier souvent pour qu'il soit aussi sale, je vais vous en faire un autre.

Lorsque Marie descendit la rue, un joli papier épais contre son sein, elle ne se douta pas que l'imprimeur la suivait du regard,

— Drôle de femme, marmonna-t-il, je l'aurais bien mariée si j'avais été plus jeune.

1736

Linnée a publié son Systema naturæ l'année précédente, La Condamine mesure le méridien en Équateur, Benjamin Franklin crée une compagnie de pompiers, des Français sont massacrés par des Sioux au Canada, naissent James Watt, Lagrange et Coulomb, Pergolèse meurt à vingt-six ans peu après avoir écrit son Stabat Mater, le parlement britannique vote le gin act, une loi contre l'ivresse, et l'empereur chinois interdit les conversions au christianisme.

Noires, parfois grises mais jamais colorées, ainsi Marie aurait dépeint les années passées si on lui avait posé la question, années parsemées malgré tout de quelques événements heureux.

En 34 était né le premier fils de Charlotte, René comme son père, mais le plus incroyable avait été un mariage inattendu, un petit miracle dû à Maturin Ryvron que Julienne avait rencontré une seule fois dans sa jeunesse au moulin de la Plesse, ce jour-là même où Marie avait vu naître le désir dans les yeux de sa sœur. Cet humble journalier de Saint-Clément-de-la-Place était venu travailler aux Ragottières de Bécon où Julienne y était toujours domestique. Humanité du garçon, réminiscences du désir d'alors ? Celle au cœur naturellement généreux mais blessé à jamais par le viol, avait enfin permis que se craquelle la carapace de défiance dont elle était ceinte depuis huit ans déjà.

Charlotte ne pouvant se déplacer avec un nouveau-né de trois semaines, Marie avait assisté aux épousailles en compagnie de son beau-frère René Lailler. La fête avait été très modeste, cela ne l'avait pas gênée, mais elle avait déploré l'absence de son oncle malade, qui aurait été heureux de constater le retour à la vie de Julienne. Un instant de bonheur aussi bref qu'éclair dans la tempête, mais qui avait permis à Marie de garder la tête hors du flot de sa morne existence.

L'enfant de cette union, une petite Jeanne, était née en février 35, sept mois après le mariage. Marie en avait frissonné. Julienne avait-elle dû se marier pour cette seule raison ? quelles en avaient été les circonstances ? Dans l'angoisse, elle était allée s'agenouiller dans un recoin de l'église de la Trinité et avait intercédé auprès de la Vierge en plâtre pour le salut de l'âme de sa sœur. Le Pipet cornu avait déjà provoqué assez de malheur chez eux.

Rassérénée par le calme de l'édifice, elle avait longuement réfléchi à l'importance de la famille. Amour, solidarité, entraide permanente en soudaient les membres dans l'équilibre et le bonheur. Alors pourquoi s'infliger un châtiment au long de ces années à Angers parce qu'elle avait rejeté sa sœur Renée ? cette même sœur ne souffrait-elle pas de l'avoir trahi avec Luc ? comment sortir de l'impasse ? Aucune réponse ne venant d'en-haut, elle était sortie sur le parvis, avait jeté un œil à la petite imprimerie d'en face, mais avait renoncé à en pousser la porte et était rentrée chez elle.

Des pleurs, des cris. Pendant son absence, Perrine avait brûlé la jambe de François en jouant avec un tison, Mariette était au bord de l'hystérie,

— Mère ! avait-elle crié, je suis à bout ! Pour un peu je

demanderais à Dieu de me débarrasser de ces pestes !

— Ma fille, Dieu écoute guère les gens comme nous, le ciel est peut-être trop loin. Vous êtes du même sang qu'eux, vot' colère y changera rin et c'est pour ça que vous les aimez, c'est not' seule richesse à nous les pauv', oubliez jamais, et main'nant sortez faire un tour pour calmer vos humeurs...

Mariette était revenue en pleurant, le jupon maculé de sang. Alors qu'elle passait devant l'échoppe du boucher, celui-ci avait jeté des abats frais dans la ruelle et l'avait éclaboussée. Loin de s'excuser, et sans doute par peur de devoir payer un nouvel habit, il l'avait chassée en l'insultant. Du sang encore, trop, cela ressemblait fort à un présage, mais du ciel ou du malin ?

Marie avait eut la réponse juste avant les moissons : l'oncle Estienne venait de trépasser, laissant derrière lui un terrible vide affectif, mais aussi matériel. Il avait toujours veillé de loin sur elle et ses enfants, en ours mal léché qu'il était mais pour qui l'honneur familial était sacré : Marie et ses sœurs lui avaient été confiées par son frère, il avait fait serment de s'en occuper, le vieil homme n'avait jamais failli.

Malheureusement, le cousin Georges qui avait repris la ferme de l'Épine avait d'autres chats à fouetter, et Marie, privée d'une aide précieuse, avait dû travailler encore davantage, manger moins, dormir moins. Mariette avait appris à filer, à charge pour François de veiller sur Luc et Perrine.

Lasse, allongée sur la paille, Marie n'avait trouvé mieux que ruminer les événements des deux dernières années. Les vêtements collés par la sueur, elle épongea

son front ruisselant,

— Quelle fournaise infernale ! Luc, donnez-moi une louchée d'eau, et buvez, vous tous.

Les enfants s'exécutèrent docilement, eux aussi n'en pouvaient plus de la chaleur sous le toit. L'été était torride, on n'en n'avait vu de pareil depuis sept ans, mais que faire devant les caprices des cieux ? Subir la vie, survivre au lieu de la vivre, se sentir comme une feuille morte ballottée par le courant, poussée par le vent, tirée vers le bas par l'eau sournoise qui s'infiltré, se laisser couler, oublier...

Marie se leva d'un coup,

— Non !

Surpris, les enfants reculèrent.

— C'est rien mes petiots, c'est rien... — elle biaisa — j'ai cru voir l'image d'oncle Estienne, vous savez que ça fait déjà un an qu'il est défunt ? il veille sur nous main'nant depuis là-haut, il peut rin nous arriver. Venez, on va aller à l'église allumer une chandelle pour lui.

Un bon prétexte pour se rafraîchir sous la nef sombre. Marie savait que Renée y avait fait baptiser une fille à la fin de l'hiver, mais elle avait été incapable de trouver le courage nécessaire pour se rapprocher de sa sœur à cette occasion et ne connaissait pas la petite.

Ils prièrent ensemble. L'air frais avait attiré beaucoup de badauds, et les plus aisés n'hésitaient pas à offrir un cierge à leur saint préféré afin d'assurer le salut de leurs âmes. D'autres, surtout les bourgeoises, venaient simplement se pavaner depuis que le roi Louis le bien-aimé affichait des goûts vestimentaires raffinés et sensuels. Coiffures énormes et extravagantes, robes à paniers aux hanches démesurées d'où s'élançait la corolle d'un corps baleiné rococo offrant une coupe généreuse de seins offerts

comme des fruits... Chacune observait attentivement le luxe de l'étoffe, signe indéniable de la richesse de l'époux et de sa puissance.

Marie observa un instant le manège, haussa les épaules et les imagina nues afin d'ôter leur superbe. Ce petit jeu jeta un voile sur les idées noires du matin mais sans les effacer : elle savait désormais qu'elle ne pourrait continuer indéfiniment à vivre ainsi sans risquer de se perdre, ou pire, sans compromettre l'avenir de ses enfants.

Animée par une visite de Charlotte, Marie se sentit d'humeur à se confier,

— Si je me trompe pas, ça fait trente ans que mère est morte. Y a une image d'elle qui me revient de temps en temps : t'es pas côre née, ça se passe pendant les foins dans une grande prée au bord du Loir, Renée et Adam attendent assis dans l'herbe, moi je tiens Julienne dans mon giron et je regarde not' mère qu'est pas la dernière à manier la faux. La v'là qui revient vers nous, toute en sueur avec un grand sourire et un coquelicot à la main, elle sait que c'est ma fleur préférée. Elle s'agenouille devant moi pour me le donner, et je vois dans ses yeux, bruns comme les tiens, le reflet des pétales neyés dans une tendresse qui me laisse toute molle... C'était la première fois que ma mère laissait déborder son amour.

— Parle-moi d'elle, toi et Renée vous êtes les seules à avoir des souvenirs.

— Elle était la femme qui convenait à not' père. Il était doux, elle était sévère mais pas trop, il était joueur avec nous, le v'là qui perd son temps qu'elle disait, il donnait facilement, elle tenait serrés les cordons de la bourse, pour lui on était son bonheur et sa fierté, elle nous élevait pour êt' de bonnes épouses... Tu vois, on se rendait pas

compte, mais tout a basculé après sa mort. On aurait pas été à Avrillé, j'aurais pas rencontré Luc et toi t'aurais pas épousé ton René.

— C'est drôle la vie, tu crois que Dieu a fait mourir not' mère pour qu'on rencontre nos maris ?

— Le curé te dirait que oui, moi je sais pas.

— C'est drôle aussi la mort...

Enlèvement brutal, choc du vide soudain, poison du chagrin savamment instillé par la camarade afin de prolonger sa propre jouissance. Celle-qui-n'est-pas-la-vie se délecte de la souffrance de ses futures proies dont elle est si envieuse, les vivants. Seul le temps est assez puissant pour lui faire face : peine qui se change en tristesse, résilience de ceux qui restent, il le faut bien pour surmonter le départ d'un être cher, l'honorer en continuant à vivre... Où puiser de telles forces sinon au sein de la famille ? Se resserrer, se soutenir, s'unir...

Moscou se relève de ses cendres, l'Inde pleure encore les 300.000 morts causés par le cyclone de l'an passé, Parmentier et Haydn font leurs premiers pas, Stradivarius est mort depuis un an, les Français interviennent en Corse à l'appel de la république de Gênes, le pape excommunie les francs-maçons, les Anglais inventent le métier à tisser mécanique, Vaucanson perfectionne son automate, Bernoulli écrit le théorème de la mécanique des vides, le premier quotidien de langue française apparaît en Suisse.

De dos et cul nu, le visage retourné et le regard narquois, il montrait ses couilles aux passants...

Marie s'était arrêtée dans la ruelle pour observer la sculpture de bois accrochée à l'étage depuis des siècles, et qui avait valu son nom à la vieille demeure : la maison d'Adam. Elle sourit. Quitte à marcher dans les ordures, elle garda le nez en l'air pour mieux respirer et admirer les étranges créatures de bois qui ornaient les anciennes façades. Au coin de la place Sainte Croix, celles d'un flûtiste et d'un joueur de veuze aux cheveux bouclés attirèrent son attention, puis elle contourna la haute masse de la cathédrale jusqu'au porche monumental qui dominait la rivière.

Elle pénétra à l'intérieur vers le portail polychrome où son regard s'attarda sur les figures animales : un énorme oiseau, un gros chat à crinière et un bœuf, ailés tous les

deux, ce qui l'intrigua. *Le bœuf de Luc!* pensa-t-elle. Le reste l'impressionna moins, trop d'anges, trop de personnages figés, raides... Des gens qu'elle ne connaissait pas. Elle ressortit sur le parvis et s'emplit du panorama de la rive opposée de la Mayenne : les bois au-delà des remparts, les maisons pressées autour et sur le grand pont, comme si elles voulaient toutes traverser en même temps de ce côté-ci, les embarcations alignées d'où montaient des cris et des injures répercutées par les tours décoiffées du château sur sa gauche.

Marie renversa la tête en arrière jusqu'à ce qu'apparaissent à l'envers les deux tours de la cathédrale, rien d'autre dans son champ de vision que ces deux flèches qui l'invitaient à se perdre dans la douceur du bleu angevin. Elle fronça les sourcils en découvrant à leur base une file de guerriers en armure et redressa un peu le cou pour ne plus les voir, le rêve ne supporte pas les détails pesants. Elle voulait devenir l'oiseau géant du portail et monter, monter se fondre dans la couleur céleste, peut-être rencontrer tout là-haut le bœuf ailé ?

Une douleur soudaine aux cervicales la ramena à la réalité. En redescendant vers le pont, les sculptures tournaient dans sa tête. Le couillu, les musiciens, le bœuf... aimer, vivre, chanter, travailler, c'est ça qu'ils nous disent ? Main'nant je ferai attention que personne détruise ces choses-là, c'est comme un livre, on brûle pas un livre.

C'était l'été qui brûlait.

— Comme en 36, du pareil au même, dit le cousin Georges qui avait repris l'Épine depuis la mort de son père Estienne, tout va griller encore une fois, quelle foutue saison mal partie !

Mais Marie n'était pas revenue à la ferme pour lui, le

cousin était rugueux comme une vieille rosse, elle ne l'appréciait guère,

— Et ma tante Anne ?

— Au frais dans la gran' salle, elle bouge à peine depuis que le vieux est pus là.

Anne de Montalant serra Marie dans ses bras, toute heureuse de revoir la nièce dont elle se sentait la plus proche. Les deux femmes commentèrent longuement les événements de l'an passé : la naissance de la seconde fille de Julienne, toujours à Saint-Clément-de-la-Place, le remariage à Feneu de la cousine Françoise avec un marchand boucher...

— Et vous ma fille ? demanda soudainement Anne de Montalant, n'allez-vous point vous remarier un jour ?

— Ma tante...

— Je sais ce que vous pensez, et vous avez eu bien du courage tout au long de ces tristes années. Mais courage n'est point obstination, les temps changent et nous aussi. Pensez à vos enfants, Marie, et à vous, je cherche le bonheur dans vos yeux et ne le trouve point. Ne me répondez pas, allez plutôt faire un tour avant que le soleil ne baisse trop.

Sabots à la main et jupon retroussé haut pour se sentir plus à l'aise en coupant à travers champs, elle sentit monter en elle une vigueur qui la poussa à courir. Elle s'élança. Plaisir retrouvé de la caresse des herbes hautes sur ses cuisses, du vent dans ses cheveux. Nef toutes voiles dehors, elle voguait sur une mer houleuse, scrutant l'horizon en quête de nouvelles terres...

Elle navigua ainsi jusqu'à son île, son lieu secret où elle s'affala dans une nuée de papillons butinant les salicaires du ruisseau, et se prit à rire en se revoyant courir comme

une jeunette, elle qui ne saignait plus depuis trois bonnes années. Les paroles d'Anne de Montalant remontèrent à la surface de son esprit agité. Se remarier... Luc ! Ici même il l'avait ensemencée sous les étoiles, et le souvenir la fit frissonner de désir.

Elle prit le chemin du retour alors que les doigts du soleil couchant transperçaient les nuages, jouaient avec eux en les ourlant d'un liseré d'or, s'amusaient à les barioler d'une palette s'étalant du jaune au magenta.

Les mots se bousculèrent dans la tête de Marie envoûtée par le spectacle. Lumière, illuminée, enluminures..., elle se demanda ce que pouvait être cette chose impalpable qui permettait de voir un paysage ou des visages, qui venait des astres mais aussi du feu et de la chandelle, qui apportait nourriture aux plantes mais qu'une simple main arrêta. Puissante et faible, invisible mais chaude sur la peau, incompréhensible dans sa nature et pourtant indispensable pour comprendre le monde, le déchiffrer, le lire, le connaître...

Soudain elle en eut assez de ces années sombres en ville, il était temps pour elle de revenir vers la lumière. Lorsqu'elle passa la porte, sa tante remarqua la lueur dans ses yeux et sourit,

— À la bonne heure !

Tout était dit dans cette petite phrase. Elles soupèrent dans la douceur du soir sans plus évoquer le sujet, il appartenait à Marie et à elle seule de le réaliser.

António José da Silva dit Le Juif est brûlé à Lisbonne, les Russes et les Turcs font la paix, les Anglais déclarent la guerre aux Espagnols, les Perses écrasent les Moghols indiens, Saint-Simon creuse sa mémoire, Voltaire écrit Micromégas, Frédéric II de Prusse publie l'Anti-Machiavel et David Hume son Traité sur la nature humaine, Euler résout des équations différentielles, Marivaux joue les Sincères, et naît le futur industriel Dupont de Nemours.

Charlotte était grosse pour la deuxième fois. Assise à son côté, Marie caressait sa panse doucement,

— Ce sera une fille, tu verras.

— Je voudrais ben, j'en ai assez des hommes! Mon p'tit René, il a pas cinq ans qu'il parle déjà comme son père, mais dis... tu songerais-ti pas à te remarier comme l'a laissé entendre tante Anne? dis, c'est vrai?

Marie prit un air faussement courroucé qui fit éclater Charlotte de rire,

— C'est ben vrai alors! réussit-elle à articuler, que Dieu et ses saints et tous ceux que j'oublie soient loués, ils ont réussi à convainc' ma sœur! Et si on combinait le baptême avec tes noces?

— Tout doux, tout doux! oui, j'y songe... les enfants sont grands, en les casant comme domestiques, y'a pus que Perrine qui resterait avec moi, je veux pas êt' à la charge de quelqu'un.

— Et c'est qui ce quelqu'un ?

— Oh toi ! tu veux toujours met' la charrue avant les bœufs, hein ? J'ai pas envie de passer le reste de ma vie à supporter un niais ou un grinchu, cône moins un malhonnête ou un leste de la main, je veux juste viv' en paix et retrouver ma campagne, elle me manque.

— Toi aussi tu me manques, t'es gentille d'êt' venue me voir. J'espère que tu vas te remarier à l'entour, ici à Avril-lé, ou Montreuil ce serait ben aussi et pis tu connais déjà, tu serais pas perdue.

— Sûr que ça me ferait plaisir sœurette.

René Lailier interrompit la conversation en entrant dans la salle qui s'emplit d'une forte odeur de sueur. Sans s'occuper des femmes, il prit la louche dans la seille posée sur l'évier de pierre et but une grande gorgée d'eau,

— Ah ! je suis content, je viens de finir le labour de la gran' pièce du bas, mais sapré bondiou, y a un des bœufs qui r'nâclait à l'ouvrage, j'ai pas arrêté de le fouetter et de jurer après !

— Bonjour mon beau-frère, dit Marie.

— Euh... oui, bonjour, bienvenue ! faut me pardonner, cette bête m'a fait tourner les sangs ! Alors, vous venez voir la panse de la Charlotte ?

Celle-ci le mit alors au courant des projets de sa sœur aînée. Il en eut l'air soulagé,

— Marie, z'êtes cône pus bourrique que ma femme, c'est pas dire, mais elle et tous ceux autour de vous attendaient ça depuis longtemps ! Hum... y'a un gars au bourg de Montreuil qui vient de perd' son épouse, il est pas riche et il a des enfants, mais j'en connais pas d'aussi serviable et doux que lui, je pourrais lui demander si vous vou-

lez... il doit êt' d'à peu près votre âge.

Marie rentra chez elle en faisant un détour par la rivière, quitte à devoir longer les remparts pour entrer dans la ville par la porte Lionnaise, l'une des deux seules ouvertures sur la rive droite de la Mayenne avec la porte Saint-Nicolas plus au sud. Elle avait toujours besoin de se rapprocher de l'eau quand elle voulait réfléchir, une habitude de sa jeunesse sans doute.

Les choses s'accéléraient. À peine venait-elle d'annoncer ses intentions qu'on lui offrait déjà un nom, du concret s'immisçant dans un souhait, de quoi en être remuée. Assise entre les iris de la rive, elle ressentait peur et impatience, joie et appréhension en vagues successives qui lui dérangent les tripes. Se lancer... elle verrait cet homme.

Début mai, elle revint voir Charlotte qui venait d'accoucher d'une fille nommée Renée comme son frère, comme son père.

— Quand les choses vont ben, y a pas de raison de les changer, avait dit ce dernier à Marie qui en avait fait l'observation, et quand vous aurez assez papoté, je vous mènerai à Montreuil, le gars en question, il est d'accord pour vous rencontrer.

Il s'appelait Jacques Le Meunier. Il était là devant elle, pas très grand, pas très épais, pas très beau... — Marie eut honte en s'avisant qu'il devait y avoir autre chose en lui que des *pas très*... — mais ses yeux étaient bruns et doux, ses lèvres promptes au sourire, ce qui la rassura.

Ils parlèrent du froid et de la pluie, des saisons et des récoltes, de ceux qu'ils connaissaient à Montreuil. Rien de tel que les choses en commun pour se rapprocher, une conversation banale entrecoupée de silences légers, le

temps de se chercher, le temps de s'ajuster à l'autre.

— Ma défunte femme m'a laissé cinq enfants, dit-il, mes trois filles aînées travaillent déjà p'isqu'elles ont l'âge, restent mes deux gars, Jacques qu'a dix ans et Pierre qu'en a quat', et vous ?

— J'ai gardé Mariette qui doit s'occuper de ses frères et sœurs quand je suis pas là, mais main'nant elle pourra travailler. François est domestique à la Trinité depuis cette année et Luc va aller aider mon beau-frère.

— C'est vrai, acquiesça René Lailler assis en retrait, il sera bien avec nous.

— Y'a don que Perrine qui reste avec moi, continua Marie, elle a dix ans comme vot' fils.

— Vous savez, je suis que journalier, j'ai entendu parler de votre oncle, paix à son âme, vous êtes peut-êt' habituée à un aut' train de vie ?

Une lueur de tristesse dans son regard. Marie sut qu'il craignait déjà de la perdre. Elle lui rendit confiance,

— J'ai pas toujours eu la vie facile, je sais m'accommoder...

Un sourire timide en guise de réponse, les mots sont loin d'être le seul langage. Deux petites phrases et déjà ils savaient, mais il aurait été indécent d'accepter de suite.

Sous le soleil encore haut, Marie et son beau-frère cheminèrent la demi-lieue qui séparait le bourg de Montreuil-Belfroy du village de Limoge.

— Alors ? interrogea Charlotte sans même laisser à sa sœur le temps de s'asseoir.

— On verra...

Rien de plus, cela faisait partie du jeu. Dans une campagne où la malice avait rarement sa place, les futurs

s'étaient vite jaugés et ils se reverraient deux ou trois fois par convenance, puis il n'y aurait plus qu'à fixer la date du mariage, sans doute après les moissons pendant lesquelles on travaillait sans relâche.

Le mardi onzième août mil sept cent trente et neuf, furent épousés par le curé Cocquereau Jacques le Meunier veuf de Marie Berthelot, et Marie Le Moine veuve de Luc Gemme.

Registre paroissial de Montreuil-Belfroy 1677-1770 —
Le mardi onzième août mil sept cent trente et neuf après la publication des bans faite en cette église par trois fois et en celle de la trinité par trois dimanches sans opposition ni empêchement comme il appert par le certificat du sieur curé en date du dix du present mois signé halbert curé de la trinite. ont été épousé par nous curé soussigné jacques lemeunier aagé d'environ quarente ans veuf de marie Berthelot de cette paroisse d'une part et marie lemoine veuve de luc gemme aagée de quarante cinq ans de la paroisse de la trinité d'angers en presence de charle Berthelot et de sa femme anne loret et beaufrère du marié et de jullien pichard filassier et françois charbonnier garçon cordonnier et autres qui tous de cette paroisse ont certifié bien connoitre lesdits epoux et leur domicile ont déclaré ne scavoir signer fors le soussigné rature trois mots ne valent [Signé François Charbonnier et J Cocquereau curé]

Pendant le modeste festin, Marie s'étonna et se perdit entre tant de Le Meunier et de Berthelot. Son nouveau mari lui expliqua,

— C'est que trois Le Meunier ont épousé trois Berthelot, tous frères et sœurs. Quand les choses vont bien pour l'un, elles vont bien pour les aut'...

Une petite phrase qui évoqua immédiatement dans la

tête de Marie les paroles de son beau-frère René Lailler. Chercher la stabilité, ne rien changer... Elle ne s'était jamais trouvée très à l'aise avec cette idée si sage à première vue, mais qui ne s'adaptait guère à sa curiosité, — Pas de surprise alors... au moins je saurai à quoi m'en tenir avec vous.

Jacques Le Meunier entendit là une façon de se rassurer. La nuit tombait, ils devaient bientôt dormir ensemble, il pouvait comprendre ce qu'il prit pour de l'inquiétude.

Telle l'œuvre qui apparaît peu à peu sous le ciseau du sculpteur, la relation entre les deux se dessina, s'affina sans trop de heurts au fil des jours. Jacques était bon compagnon, celui avec lequel on partage le pain – cum pane disaient les Romains –, celui sur lequel on peut s'appuyer. Amitié plutôt que passion, tendresse plutôt qu'amour, quiétude plutôt qu'émerveillement.

Marie s'en accommoda. Après les dures années suivant la mort de Luc, elle accueillit la paix de son nouveau foyer avec gratitude.

La guerre de Succession d'Autriche va ensanglanter le continent pendant huit ans, les Hollandais massacrent des Chinois à Batavia, les Irlandais crèvent la faim, Frédéric II monte sur le trône de Prusse, naissent le futur marquis de Sade et un des frères Montgolfier, Boucher peint le Triomphe de Vénus, Buffon devient intendant du jardin du roi, Vaucanson crée son métier à tisser.

Un hiver très rude avait saisi le pays d'octobre à mars, un hiver rancunier qui s'en alla en laissant derrière lui un cadeau empoisonné.

Peu avant l'équinoxe de printemps, le nouveau-né de Renée lança son premier cri alors que son père râlait sur un lit de l'hôpital Saint-Jean. Une naissance au milieu du désastre...

La vie se regimbait alors que la fièvre des poumons s'insinuait dans les maisons, rampait dans les rues, flottait dans les airs, et tuait sans discrimination. Le curé de Montreuil-Belfroy était déjà enterré, ceux des autres paroisses ne savaient plus à quels saints se vouer tant était longue la file des morts attendant d'être inhumés. Affolée, Renée envoya ses enfants chez Charlotte pour les sauver de cette peste et rester près de son mari agonisant. Trop tard. L'un d'eux s'en fut au début de l'été par un soleil radieux, il n'avait pas deux ans.

La terre avait soif de la pluie que l'océan refusait d'envoyer. Puis un jour, ô combien attendu, le vent d'ouest assombrit l'horizon, les nuages se métamorphosèrent en vaisseaux de guerre, flancs rebondis, voiles si hautes qu'elles s'étaient parées de glace. La bataille commença à la nuit tombée.

... À la Trinité, Renée se recroquevilla sur sa couche, les entrailles transpercées par l'orage, nue devant des forces qu'elle ne maîtrisait pas.

... Sur le seuil de leur maison de Montreuil-Belfroy, Perrine et Jacques jouaient à se faire peur, sursautaient à chaque coup de tonnerre et se serraient délicieusement contre les jupons de Marie.

... La peur suintait par les pores de Renée, emplissant la pièce de son odeur âcre. *Je sens la mort*, pensa-t-elle entre deux quintes d'une toux grasse et douloureuse.

... *Ces deux-là sont comme cul et chemise*, s'amusa Marie en pressant les deux queniaux contre son sein. Un éclair illumina brièvement leurs minois de onze ans.

... Renée gémit dans sa solitude. *L'orage est en moi, il me quittera pus, il pue la mort, je reconnais son odeur, la même que celle de mon mari enterré hier!*

... De grosses gouttes s'écrasèrent dans la poussière de la cour. Perrine tendit la main, l'eau rebondit sur sa paume et éclaboussa son visage rieur. Celui de Marie se teinta d'inquiétude. *Dieu de miséricorde, les moissons sont même pas commencées!*

... La veuve tendit l'oreille dans le fracas. *La pluie? Le ciel pleure et mes yeux sont secs de trop de larmes. Maudite vie! je t'en demandais pourtant pas beaucoup, juste ma part, et voilà que je crève main'nant c'est mon tour, je le sens, j'ai peur!* Devant elle, le désert de la nuit, vide.

... Marie fit rentrer les enfants et resta sur le seuil à re-

garder la pluie qui l'hypnotisait. La pluie de printemps, bénir, chanter. La pluie d'été, courir, sauter dans les flaques. La pluie d'automne, marcher, respirer l'humus frais. La pluie d'hiver, s'abriter, se pelotonner, dormir. La pluie de toutes les saisons, se réjouir et craindre, germer et mourir...

Cette pluie-là tambourina sur la terre, trop forte, trop violente. Les blés s'agenouillèrent dans la boue, l'espoir des hommes aussi.

Radeau fragile sur la houle des évènements, le dernier enfant de Renée, celui né peu avant l'équinoxe de printemps, se lassa de cette terre qui ne voulait pas de lui. Il rejoignit son père Jean Poisson, sa mère Renée Le Moine et son frère, Jean comme lui, alors que l'automne lui aussi se mourait.

Grand nettoyeur, vautour des saisons, l'hiver étendit ses ailes de neige sur le paysage désolé afin que les humains oublient la maladie, la faim et la misère de cette année-là, tandis qu'en bon gratte-papier, le curé Tuau de la Trinité s'excusait du désordre : *Il faut remarquer que dans la ditte année y ayant eü un grand nombre de morts, ayant passé au mois d'avril cinq a six feuilles on a été obligé de remplir les dittes feuilles quoy que d'un mois différent ny ayant poin eü assé de papier, quon ne soit point surpris si on trouve tant de derangement dans le dit registre* [Registre paroissial de la Trinité d'Angers 1738-1744]

1742

L'astronome Halley rejoint les astres en compagnie de mademoiselle de Montpensier et on pleure encore Vivaldi mort l'an passé, Atahualpa se révolte au Pérou, l'impératrice de Russie lance un oukase contre les Juifs, Boucher peint Diane sortant du bain, Benoît XIV condamne la politique des Jésuites en Chine, Crébillon, auteur du coup de foudre en son sens amoureux, publie un roman ridiculisant le roi et doit s'exiler cinq ans, tandis que Marivaux entre à l'Académie française et que Fontenelle réfléchit, Haendel produit son Messie, Bach compose, Celsius invente son échelle, enfin à Paris le marquis de Bacqueville traverse la Seine en volant mais patatras ! il se casse une jambe à l'atterrissage.

Après avoir étalé son linceul blanc sur la triste année 1740, l'hiver, repu de ses victimes et trop lourd pour s'envoler vers le nord, avait déclenché une famine pour la deuxième année consécutive, tuant ainsi humains et animaux les plus faibles. Inexorable loi de la nature étrangère à la miséricorde mais qui rend les survivants plus forts, à l'opposé de celle des rois envoyant les plus robustes se faire écharper pour une stupide affaire de trône. Pendant que le froid faisait son œuvre, le continent était à feu et à sang, on se déchirait, on se massacrait, un jour allié, le lendemain ennemi, on se levait Prussien, le lendemain Saxon ou Autrichien...

Les trois sœurs Le Moine n'étaient pas touchées par les batailles lointaines, et les rumeurs qu'elles en avaient étaient trop déformées pour comprendre pareil imbroglio que personne ne semblait maîtriser. Seule Marie était plus sensible à ces échos, Luc lui en avait dévoilé assez pour savoir que dans toute guerre la bête humaine est capable des pires atrocités.

Elles étaient réunies au village de Limoge chez Charlotte qui venait d'accoucher de son troisième enfant deux semaines avant ce printemps 42 qui s'annonçait bien. Les bourgeons se déployaient hardiment dans le bourdonnement des premiers insectes que suivait d'un regard béat une Julienne moins réservée que de coutume.

— C'est ton mari qui te donne cette bonne mine ? plaisanta Charlotte.

— C'est pas tes oignons ! Tu sors à peine de pond' et tu veux déjà r'commencer ? ben j'va' t'envoyer une bonne seillée d'eau dans ta goule pour t'passer tes chaleurs !

— Ah ! vl'à la Julienne que j'aime bien, on voit que la Renée est pus là pour te museler, hein Marie ?

— Oui, mais laisse Renée reposer en paix, on se moque pas des morts sinon ils reviennent te faire des misères.

L'évocation du drame les rendit graves. Renée, son mari et ses deux plus jeunes enfants avaient succombé à la maladie, mais on savait maintenant l'étendue de l'hécatombe causée par l'épidémie deux ans plus tôt, pas étonnant que la famine eut alors achevé tant de pauvres gens affaiblis.

— Not' pauv' sœur méritait pas ça, dit Julienne, elle a payé pour nos péchés, sûr !

— Quels péchés ? s'insurgea Marie, tu trouves que la vie que Dieu nous a donnée suffit pas comme châtiment ?

— Ben, je fais que répéter c'que nous dit Monsieur le

curé tous les dimanches.

Charlotte voulut se faire conciliante,

— On est toutes d'accord pour que not' sœur repose en paix, pas besoin de chercher plus loin, pis j'ai faim et mon p'tit Jacques aussi !

Tandis qu'elle sortait son sein qu'aspira goulûment le bébé dans ses bras, Julienne s'en fut écosser des pois et Marie mit à cuire les topinambours qu'elle avait apportés.

Plaisir des odeurs, des corps affairés se frôlant, de la connivence entre celles d'un même nid, somme de petits riens voluptueux et gratifiants, la soirée ne cessa qu'à l'arrivée de Jacques Le Meunier qui avait pressé sa femme de ne pas rentrer seule, et se tenait là sur le seuil, un peu intimidé par les trois femmes.

Marie appréciait les attentions de son époux honnête et travailleur, toujours serviable, toujours accommodant, considéré par tous. Et pourtant, si l'amitié était bien présente, l'amour se faisait attendre. Jacques avait pris le chemin de la rivière pour lui faire plaisir.

— Mon défunt mari a descendu la Maienne depuis Laval, dit-elle, et même la Loire jusqu'à la ville de Nantes.

Jacques Le Meunier n'avait jamais posé de questions à sa femme sur sa vie antérieure, et voilà qu'elle lui parlait de Luc pour la première fois.

— Il a beaucoup voyagé, osa-t-il, c'est point comme moi. Il vous était cher ?

— Je l'ai aimé, répondit-elle simplement.

Le bref éclat des prunelles de sa femme lui fit entrevoir un monde inconnu, inaccessible, possible peut-être pour plus fougueux que lui. Il sentit que Marie Le Moine pos-

sèderait toujours une facette de son âme qui lui échapperait, que cette femme était en quelque sorte plus grande que lui, qu'elle serait capable d'infléchir l'à-venir. Pas lui, homme de la terre qui préférait le solide. Qu'était-il pour elle ?

Marie lut l'interrogation sur son visage,

— Je suis bien avec vous, j'ai rin à regretter, rentrons...

Ils arrivèrent au bourg sous les premières étoiles, bras dessus bras dessous, couple paisible dans le calme du crépuscule.

L'été fut aussi caniculaire que le précédent. La canicule... un mot qui transportait aussitôt Marie vers l'étudiant genevois surgit de nulle part, peut-être même tombé du ciel ? Elle l'aurait cru volontiers, seul un ange aurait pu la conduire ainsi vers les astres. Qu'en était-il de cette comète humaine qui l'avait enrichie par son passage ?

Seule dehors par les nuits chaudes, le nez en l'air, elle avait parfois la sensation que sa nouvelle vie était devenue comme une robe trop étroite.

Naissent Boccherini, Marat, Lavoisier, Condorcet, Toussaint Louverture et Joseph Banks, le Messie de Haendel s'entend à Londres tandis que Lully s'en va, un navire apporte la peste à Messine: 43000 morts, Louis XV décide de gouverner seul, la guerre de succession d'Autriche fait sa moisson de vies et d'argent et apparaît une maladie nouvelle à Paris: la grippe.

Elle s'appelait Gertrude par dérision, un nom bien laid porté par les filles des Prussiens selon les dires des soldats revenus de là-bas, mais parfois si fanfarons... Deux années consécutives que Gertrude avortait. Couchée sur le flanc, mamelles flasques et regard fatigué, elle suivait sans curiosité les femmes en train de s'affairer et les hommes qui discutaient debout, un verre de mauvais vin à la main, leurs haleines condensées par l'air frais du matin qu'un pâle soleil d'hiver ne réussissait pas à réchauffer. Ils se rapprochèrent du foyer de la chaudière qu'une femme alimentait en bois.

— Faut d' la flamme, pas d' la braise, conseilla l'un d'eux, sinon ça va jamais bouillir.

— Et pourquoi tu tremperais pas l'cul d'dans pour m'dire si c'est chaud? rétorqua vivement la femme, en plus ça donnerait du goût, j' t'en f'rais une soupe!

Le rire... sel de toutes les fêtes.

Quand les premières bulles crevèrent enfin la surface de

l'eau, la même femme fit un signe de la tête au saigneur. Tous se turent, un sacrifice a besoin de gravité. L'homme s'accroupit près de la tête de Gertrude qu'il caressa. Puis il lui planta d'un geste sûr un long couteau aiguisé dans la gorge, tranchant net la jugulaire.

Un jet puissant de sang rouge vif jaillit de la plaie. Gertrude hurla sa peur, se débattit sous le poids des autres hommes qui essayaient tant bien que mal de l'immobiliser, pendant que la plus âgée des femmes recueillait le sang chaud dans une poêle à long manche. L'intensité des cris stridents baissa peu à peu... puis plus rien.

Les bavardages reprirent. Chacun à présent savait ce qu'il avait à faire. Le cadavre fut ébouillanté, rasé, découpé en quartiers aussitôt emmenés dans la maison. Les uns lavaient les boyaux pendant que d'autres mélangeaient du gras découpé en dés avec des herbes et du sang. Une partie de ce dernier ingrédient fut cuite avec des oignons et on donna ces drôles de galettes molles aux enfants qui avaient assisté au spectacle. Andouille, rillauds, rillettes, saucisses, boudin, jambonneaux, lard, pattes, tête, tout fut transformé, mis au saloir ou accroché sous la hotte de la cheminée pour y être fumé. On travailla sans relâche jusqu'au crépuscule, trop vite arrivé en ce jour de la Chandeleur.

— Une belle tré qu'la Gertrude, dit une voix, y avait qu'du bon chez elle!

Le visage éclairé par la chandelle qu'elle apportait, Mariette adressa un radieux sourire à son beau-père,

— Merci Jacques, et merci à toute vot' famille pour ce beau cadeau!

Elle l'aimait bien mais jamais elle n'avait pu l'appeler père comme le faisait sa cadette trop jeune pour se souvenir de leur vrai géniteur. Jacques le Meunier n'en pre-

nait pas ombrage, il sourit en retour,

— C'est ben normal, vous êt' la première à vous marier après tout, alors on a pensé qu'un gorin allait égayer la fête, faut ripailler pour que l'bonheur vous accompagne toute vot' vie!

Les épousailles eurent lieu deux jours après, un mardi, l'Église interdisant de manger de la viande le mercredi et le vendredi. Le curé Chapron rappela pendant la cérémonie que ce jour était dédié à la martyre sainte Agathe, une garantie d'un sein intarissable et l'assurance d'une vigoureuse descendance. Marie ferma les yeux et pria qu'il en soit ainsi. Elle ne put réprimer un serrement de cœur en donnant son consentement, comme si elle larguait les amarres d'une partie d'elle-même, et tenta de se rassurer. *Ma Mariette fera une bonne épouse même si elle a pas encore vingt ans, je la connais, et ce Jacques Coiié guère plus âgé, c'est un bon gars.*

Gertrude la truie fit les délices des convives. Luc le jeune, ivre pour la première fois de sa vie, compensa l'absence de son frère François en multipliant les taquineries envers sa grande sœur. Une belle noce, ma foi.

Avec les premiers beaux jours, Anne de Montalant aida Marie à caser sa dernière fille Perrine comme domestique dans la paroisse Saint-Maurice d'Angers, une bonne place qui avait l'avantage de la séparer du Jacques, le jeune fils de Jacques Le Meunier, quatorze ans chacun, un bon âge pour partir travailler. Toujours complices ces deux-là depuis le remariage de leur père et mère. Trop jeunes, trop turbulents? Marie les avait déjà chassés plusieurs fois de recoins où ils se lutinaient sans vergogne. Le malheur de Julienne suffisait, une amertume montait dans sa gorge rien qu'à cette pensée, mais les séparer lui

rappelait ce qu'elle avait elle-même vécu dans son enfance. Un vrai dilemme.

Cette fois-ci, Jacques Le Meunier trancha,

— On sera pus tranquilles, ils nous en remercieront plus tard, et pis la Mariette va bientôt vous donner des petits-enfants.

La maison sembla vide après leur départ, mais Marie retrouva apaisement et confiance avec les beaux jours de mai. La nouvelle du décès du curé Testard qui l'avait mariée à Luc, lui confirma qu'une autre page du livre de sa vie était tournée, restait à lire celles de l'avenir.

L'année commence par la guerre franco-britannique en Amérique du Nord, naissent le financier Rothschild, Lamarck et Bernouilli, ainsi que le premier État saoudien et avec lui le wahhabisme, Celsius emmène son thermomètre au frais dans sa tombe, Marivaux se dispute au théâtre.

La prédiction du curé Chapron s'avéra juste, et en mai, Mariette mit au monde un Jacques, premier petit-fils de Marie qui eut l'honneur d'en être la marraine. Joie des allées et venues, longues conversations ponctuées de mil conseils à sa fille qui trempée par son enfance n'en avait guère besoin, émerveillement devant la chair de sa chair, à peine si Marie sentit les caresses de l'été.

L'automne n'avait plus de fruits à offrir et les arbres étaient nus. Elle rêvassait en songeant au bonheur des mois écoulés, quand Jacques Le Meunier poussa la porte d'un coup de pied,

— Marie, aidez-moi, elle vient de perd' les eaux !

Le visage de la fille qu'il soutenait se déforma soudainement sous la douleur.

— Une contraction, dit Marie, couchez-la sur la pailleasse, je m'en occupe, main'nant courez avertir la matrone !

Elle le renvoya d'un signe de main et se tourna vers la future mère,

— Vous êtes jeune, c'est le premier ?

— Oui, je... je me nomme Jeanne, j'ai mal !

— Vous êtes en bonne santé, ça se voit, vous inquiétez pas.

Elle activa le feu et alluma une chandelle à sainte Marguerite. Lorsque Jacques Le Meunier arriva en haletant, l'enfant vagissait dans les bras de Marie pas peu fière de son œuvre. La matrone n'eut plus qu'à inspecter et laver la nouvelle-née avec du beurre fondu, l'emballoter et le présenter à sa mère. Pendant ce temps, Jacques avait pris Marie à part,

— Cette fille, elle a que dix-neuf ans et traîne déjà sur les chemins, si c'est pas misère... Ah ! voilà le père, c'est un gars de Juigné.

Un grand gaillard passa le seuil en courbant la tête et alla tout droit embrasser l'accouchée avant de saluer,

— Elle est sauvée et l'enfant aussi, je dois une fière chandelle à Dieu... et à vous ! Merci, mes amis, merci ! maintenant je vous dois la vérité, je sais que vous nous dénoncerez pas.

Marie haussa le sourcil.

— Je vous connais de réputation, continua l'homme en la regardant, je me nomme Louis Mathieu Poulain et j'ai rencontré plusieurs fois vot' premier époux en forêt de Longuenée, un homme intègre qui savait rendre service et se taire, il a pas eu de chance... Votre second mari ici présent est la bonté en personne comme il l'a montré en acceptant de nous aider. Mais j'irai pas par quatre chemins : ma compagne et moi faisons le commerce du sel, voilà pourquoi j'ai besoin de vot' discrétion, l'aurons-nous ?

Le sel encore, pensa Marie, le sel qui avait apporté la mort et qui maintenant apporte la vie... Elle acquiesça d'un signe de tête.

L'homme respira, soulagé,

— Vous avez peut-être entendu parler de la femme qu'a accouché à l'auberge du Lion d'or en Avrillé y a deux semaines? Son mari est aux galères depuis deux ans et le père de son enfant est breton, un gars de Varades tout comme ma Jeanne. On travaille ensemble, en équipe on se défend mieux des gabeleux. On est peut-être hors-la-loi mais je vous dirais que j'ai point de remords à détourner cette injustice qu'est la gabelle, on est pas des bandits et on reste bons chrétiens, d'ailleurs not' fille doit être baptisée main'nant. Faut que j'vous dise aussi qu'on est pas mariés, c'est qu'elle est jeune et belle, ma Jeanne, et quand on court les chemins comme nous... Bon, il me faut agir!

Il sortit dans la rue et héla un garçon qui passait par là. Il lui montra une piécette,

— Elle est pour vous si vous allez à Juigné trouver René Gareau, vous le connaissez?

— Oui.

— Demandez-lui s'il veut bien être parrain de mon enfant, y aura un aut' denier à vot' retour.

Le garçon, visage emplî de taches de rousseur et regard malicieux, fourra prestement la monnaie dans sa poche,

— J'veux ben, mais vot' nom, c'est quoi?

— Louis Poulain. Allez, galopez!

L'air satisfait, le contrebandier rentra dans la salle,

— Un futé ce gamin... pus qu'à trouver une marraine.

— Ce sera moi, dit simplement Marie, on ne peut laisser longtemps cette enfant sans baptême.

— Vous mettez en jeu vot' réputation!

— Je sais.

— Maintenant je comprends mieux c'que disait vot' dé-

funt époux de vous. Merci de tout mon cœur !

Le garçon fut de retour en peu de temps,

— Le Gareau, il est d'accord, il arrive, dit-il essoufflé.

— Bien ! voici le denier promis.

— J'ai couru tout du long...

L'homme rit et lui lança une autre piécette,

— Vif et malin que vous êtes, hein ? des qualités très appréciées chez nous, c'est quoi vot' nom ?

— Jean Rousseau pour vous servir... J'ai déjà quatorze ans !

— Il se peut que j'aie besoin d'autres services, Jean Rousseau, on se reverra...

Le curé n'apprécia pas autant. Des contrebandiers, un enfant conçu dans le péché, c'était trop pour lui et il n'hésita pas à le préciser dans le registre, quitte à mettre en danger ces gens si le texte tombait sous les yeux de la maréchaussée. Il se garda bien d'en toucher mot à ces rustres qui ne savaient ni lire ni écrire, mais qui n'auraient jamais eu la bassesse ni la lâcheté de son geste.

Registre paroissial de Montreuil-Belfroy 1677-1770 —
Le vingt six novembre mil sept cent quarante quatre a été par nous curé soussigné, baptisée Louïse Catherine poulain née d'hier dans ce bourg, fille, aucque nous ont décliné la sage femme et parain et maraine, de Louïs poulain de la paroisse de juigné bené et de jeanne meteil de bretagne, tous les deux maîtres faux sauniers, ont été parain et maraine rené gareau garçon de la paroisse de juigné bené et marie Le moine femme de jacque Le meunier de ce bourg, lesquels ont déclaré ne savoir signer de ce en quoi pour marque de la paternité du dit poulain en question il a fourni d'une nourisse a l'enfans
[Signé Chapron curé]

Au milieu de la guerre de Succession d'Autriche qui fait rage, naissent un autre frère Montgolfier et Volta, Rameau compose ainsi que l'inépuisable Jean-Sébastien Bach, l'ancêtre du condensateur ou bouteille de Leyde est inventé simultanément par deux physiiciens, meurt le coureur des bois et explorateur de la Nouvelle-France Jacques de Noyon né à Trois-Rivières en 1668.

François et Luc arrivèrent à Montreuil pour célébrer la Fête-Dieu en famille. Luc le jeune avait choisi ce moment de retrouvailles pour parler de son projet avec son frère François qui n'avait pas du tout été d'accord. *On n'abandonne pas sa famille*, avait dit celui-ci, *la famille, c'est sacré!* Cela n'avait en rien entamé la force qui le poussait à partir, quitte à ne plus jamais revenir, et maintenant il se tenait debout devant sa mère, tête basse, les tripes nouées mais déterminé,

— Mère, je viens demander vot' consentement pour partir d'Avrillé et travailler ailleurs.

— Où don, Luc ?

— Chez les sœurs Hospitalières de Saint-Joseph, elles ont besoin de closiers pour leurs terres. Un jour j'ai mené un moine de la Haye aux Bons Hommes en cariole à la Flèche, c'est là qu'elles habitent et comme ça que j'ai su pour un travail, alors le moine leur a dit qu'il nous connaissait bien, surtout vous, et elles ont accepté.

— La Flèche, c'est pas si loin.

— C'est que... elles ont aussi un Hôtel-Dieu à Montréal en Nouvelle-France, c'est là-bas qu'elles veulent m'envoyer.

— En Nouvelle-France ?

— Oui, aux Amériques.

Stupéfaite, partagée entre l'angoisse de perdre un fils et l'excitation provoquée par ce désir d'ailleurs, Marie s'assit sur un banc. Les Luc ! Grand-père, père et fils, trois caractères liés par trois lettres, trois drôles... Elle aurait voulu remonter le temps jusqu'au baptême de son enfant, changer son nom de chrétien, et peut-être ainsi infléchir son destin ? Elle l'imagina abordant un rivage inconnu baigné par un soleil à l'étrange clarté, riant et courant vers un monde nouveau.

Pourquoi pas ? Elle, toujours prête à explorer, comprenait sans peine ce désir, sans compter que les Luc sont droits mais butés. *Mon fils se laisse embarquer comme son père au gré des opportunités, sans savoir où le courant va l'emporter... c'est sa façon de vivre, tout simplement.*

Elle se releva et posa ses mains sur les épaules osseuses de son garçon, avec l'impression de toucher celles de son époux défunt,

— Mon fils, vot' père a eu la même envie que vous dans sa jeunesse et il est parti. Si vous le faites, nous aurons ben peu de chances de nous revoir, et ça m'alanguit terriblement. Mon frère Adam a disparu et j'en ai toujours gardé de la peine, aurons-nous quelques nouvelles de vous un jour ?

— Oui mère, les sœurs Hospitalières correspondent entre elles. Il me faut embarquer à la Rochelle vers la fin aoust. Mère, je... vous acceptez don ?

Marie le regarda intensément. *Son père l'aurait fait et moi*

aussi si j'étais un homme... au moins il sera pas faux-saulnier, et le mal que j'aurai à plus le revoir, c'est moi que ça regarde,

— Oui mon fils, j'accepte, tu as ma bénédiction.

Luc serra Marie dans ses bras et lui murmura un *merci, mère, merci!*

Jacques Le Meunier ne broncha pas mais François sortit en claquant la porte, à la grande surprise de sa mère qui ne s'attendait pas à une telle réaction.

Le reste de la fête fut houleux. Très contrarié, François chercha à rallier les autres à sa cause. Les pieds sur terre, le François, un sens du commandement et des valeurs, les siennes, il n'en imaginait pas d'autres. Tradition, devoir, famille, stabilité, ces mots lui convenaient, le rassuraient. Son beau-père lui donna raison sans oser aller à l'encontre de sa femme, son aînée Mariette aussi, tout en mettant en avant le respect dû à une mère, quant à Perrine, ses seize ans la tournaient davantage vers des sujets plus intéressants, surtout un, Jacques, le fils de son beau-père.

— J'ai la hargne, gronda-t-il enfin en s'approchant de sa mère, tous avouent dans vot' dos que vot' décision c'est pas la bonne, vous entendrez don pas raison ?

— Pour l'instant j'entends que vous, mon fils, et d'un ton qui me plaît guère. Croyez-vous que je suis légère en acceptant de perd' un enfant ? Si un jour c'est vot' tour, alors vous comprendrez, et jugez pas vot' frère, il est pas comme vous.

— Vous laissez partir mon frère comme vous avez laissé partir not' père, je vous ai assez entendue vous plaind' quand on était tous entassés sous les toits dans la ville ! Ah elle est belle not' famille ! vous allez le regretter toute vot' vie, c'est moi qui vous le dis !

Il attrapa son baluchon et sortit en claquant une nouvelle fois la porte. Marie, effondrée sous le coup de l'accusation, ne sut discerner si les mots violents de François cachaient une menace ou n'étaient que simple prédiction. *C'est point vrai et injuste ! son père lui manque, mais qu'est-ce qu'il gagne à m'accuser comme ça ?*

Seule Mariette s'approcha pour la consoler.

Quelques jours plus tard, une nouvelle apporta un peu de baume au cœur doublement meurtri de Marie qui se demandait encore si elle n'avait pas perdu deux fils au lieu d'un. Julienne venait de se remarier à Beaucouzé, les deux filles de sa sœur allaient retrouver un père, veuf lui aussi avec cinq enfants au-dessous de dix ans. Elle pria saint Joseph que le second mari soit aussi bon que le premier, Julienne le méritait.

Les Britanniques établissent un blocus des ports français et espagnols, les Autrichiens sont en Provence pendant que les Français prennent Madras, les Chinois persécutent les missionnaires, naît Goya, les Anglais interdisent le port du kilt en Écosse sous peine de six mois de prison ou déportation, Voltaire est élu à l'Académie française et Jean le Rond d'Alembert réfléchit sur la cause des vents.

Les moissons étaient terminées depuis un bon mois, les peupliers jaunissaient déjà.

Un an ! un an qu'après avoir fait ses adieux à François, Luc était venu saluer sa mère et ses sœurs une dernière fois. Comme elles l'avaient serré dans leurs bras ! Intimidés par l'atmosphère de gravité presque solennelle, ils n'avaient pas pleuré, pas tout de suite, par retenue devant un moment de leur vie trop important pour le ruiner de la sorte, avides aussi de remémorer le moindre détail, une ride sur un visage, un plissement des yeux, une bouche, n'importe quoi susceptible de faire réapparaître l'autre en pensée... Une petite mort.

Marie avait revécu de nombreuses fois ce moment. Luc lui avait fièrement montré son contrat dûment scellé et signé : *Luc Gemme, 19 ans, domestique pour cultiver les terres au lieu-dit des Trois-Rivières pour le compte des Hospitalières de Saint Joseph. Quatre-vingt-dix livres par an, logé et nourri aux viandes du pays ainsi que les engagés ont accoutumé de l'être audit Canada.*

Aller seulement, avait lu un de ses compagnons de voyage bien vêtu,

— Dommage, avait ajouté ce dernier, c'est pas aussi bien que celui du compagnon forgeron. Fais voir ton papier, toi! Ah voilà : *sera nourri à pain de France et aura le petit coup d'eau-de-vie chaque matin, cent quatre-vingt livres par an*. Ça c'est un contrat!

Tous avaient ri, puis Luc redevenu sérieux avait embrassé tout le monde une dernière fois avant de monter dans le coche,

— On nous a dit que not' bateau sera la Vierge de Grâce, de 180 tonneaux, je sais pas ce que ça veut dire, avait-il crié par la portière.

Ses dernières paroles... Lorsque le coche avait disparu au premier tournant, elle s'était souvenue de la charrette de son époux partant en forêt, et avait lâché les larmes qui l'étouffaient.

Elle avait pleuré le temps que les feuilles se détachent une à une des arbres, autres larmes brunes et rousses, comme si l'automne avait voulu accompagner son deuil.

L'hiver, le deuil... Marie repensait à son fils en traversant la rivière sur la barque du passeur du Port d'Albert. Elle sauta à terre,

— Rentrons à Montreuil par le chemin de halage, mon ami, j'aime voir la glace sur l'eau.

Jacques Le Meunier descendit pesamment, poids de l'âge, poids de la tristesse, il venait d'enterrer son frère à Feneu. Marie l'avait accompagné pour revoir sa cousine Françoise qui lui avait paru heureuse entre ses enfants et son second mari boucher.

Deux silhouettes noires marchant en silence dans la nuit

la plus longue de l'année. Un rare aboiement, un meuglement, le tintement des feuilles de glace qui se brisaient dans le courant, et les étoiles, des milliers d'étoiles. Marie s'imagina dans un château givré scintillant de toute part. Cherchant à se reconnaître dans la voûte céleste, elle se tourna vers le nord et reconnut le chariot de David qui se détachait peu à peu de l'horizon,

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept ! y a sept étoiles.

— Quoi don ? demanda Jacques qui, tête basse, ruminait sa tristesse.

Elle ne répondit pas, perdue elle aussi dans ses pensées. *La charrette, les deux bœufs qui la tirent, et là au bout pour les guider, c'est vous Luc, hein ? vous et vot' chârte qui main'nant courez le ciel. Je sais ben que vous êtes là-haut, après une bonne vie vot' trahison a pas suffi pour vous envoyer rôtir, Dieu est pas injuste. Alors essayez de le dire au François qui croit des menteries, il est pis qu'un chat haret avec moi.*

Le 27 février un loup enragé tue des gens et du bétail dans une forêt au sud de Pouancé, Diderot est emprisonné pour athéisme, Montesquieu publie De l'esprit des lois, Latour fait le portrait de Louis XV, les Jésuites construisent l'église de San José de Chiquitos, on découvre Pompéi, le négrier anglais John Newton se recommande à Dieu dans une tempête, se fera moine et composera Amazing grace, en France les galères sont remplacées par le bagne, le vinaigre des quatre voleurs est inscrit au codex, la guerre de succession d'Autriche se termine enfin.

Jacques le Meunier et Perrine amusaient le dernier né de Mariette près du foyer, un robuste petit Jean Coüe de huit mois dont ils avaient été parrain et marraine.

Marie s'émut de la bonté de son second mari, toujours attentif, toujours serviable envers les autres, grands ou petits. Les enfants l'adoraient, les adultes passaient souvent solliciter un conseil ou une aide, jamais il ne refusait. Elle l'appréciait beaucoup et aurait voulu l'aimer, elle n'y arrivait toujours pas. Compagnon depuis le début, compagnon il était resté. *On aime don qu'une fois dans sa vie?* se demandait-elle parfois.

Elle savait qu'il rencontrait François régulièrement et s'en réjouissait car elle pouvait ainsi avoir des nouvelles de ce fils plus dur qu'elle ne l'aurait cru. Elle l'avait revu quelques fois, quand il passait voir ses sœurs ou son beau-

père, toujours froid envers elle, ne lui adressant la parole que par obligation.

Mardi gras était déjà derrière, à vrai dire le temps de carême ne change pas grand-chose quand la majeure partie des gains de la famille doit se transformer en pain.

De deux ans le cadet de Marie, Jacques Le Meunier n'était que journalier depuis leur remariage en 39, et avec l'âge, on ne l'employait plus guère que pour des travaux légers. Afin de joindre les deux bouts, Marie travaillait en saison ou remplaçait une domestique, tout en gardant les cordons de la bourse bien serrés, et personne de la maisonnée n'avait pu se plaindre d'avoir eu le ventre vide.

Maintenant que tous les enfants travaillaient, mis à part le plus jeune fils de Jacques Le Meunier, la vie était plus aisée, mais Marie grignotait malgré tout sur le pain de la semaine afin de ne jamais être prise de court, surtout le dimanche après la messe, occasion de se réunir en famille. Papoter tout en cuisinant, s'émerveiller devant les deux petits-enfants emplissait Marie d'un bonheur simple, et jamais elle ne regretta de s'être remariée.

Jacques Couë entra en frissonnant et alla s'asseoir près du feu avec les autres,

— J'ai une nouvelle, dit-il en soufflant sur ses doigts, par un colporteur au cabaret.

— Quoi don que c'est? demanda Perrine en lui passant son fils.

— Y paraît que le jour du mardi gras un loup enragé a dévoré des honnêtes gens, par là-bas dans une forêt au midi de Pouancé, à environ dix lieues d'ici qu'il a dit le gars. Un loup des plus forts. Un métayer est mort et presque tous ses bestiaux, et pis d'aut' bestiaux aussi pour six à sept cents livres qu'il paraît, et pis heurus'ment la

bête a été tuée le jour même dans les bras d'un homme qu'il avoit tout déchiré aussi ben que sa femme.

Dommage, pensa Marie, *il saura jamais conter comme Luc le faisait, lui en aurait fait une belle histoire. Dieu et tous ses saints, il aurait pas passé par cet endroit pour aller chercher son sel maudit ?*

— Arrêtez, dit Mariette, ces histoires-là me font tourner la tête, j'ai pas envie que not' prochain queniau soit un loup-garou.

— Ah femme ! la tança le Jacques, c'est rin que des menteries ces choses-là !

— Et comment que vous savez, hein ? moi je dis on sait jamais...

Un sujet propre à animer une conversation. Les avis fusèrent, les on m'a dit, moi je sais, j'ai quand même ben vu, lui on peut l'croire, mais c'est vrai enfin ! alimentèrent rapidement un aimable brouhaha que Marie interrompit en distribuant un vin chaud, aucun loup ne fait le poids face au vin chaud...

Une autre triste nouvelle assombrit la fin du printemps. En nourrice à Juigné tel que le père l'avait promis, Louïse, fille du faux-saulnier Poulain et dont Marie avait osé être la marraine, fut inhumée dans le même cimetière que Luc.

S'ensuivit un bel été bien chaud, propice aux bleds et aux raisins.

— La p'tite innocente a demandé à Dieu d'avoir pitié de nous sans aucun doute, dit alors Jacques Couë qui avait assisté à la sépulture.

Mais la pitié de Dieu devait être aléatoire... Elle n'intervint pas quand la faucheuse enleva son fils aîné juste après l'équinoxe d'automne.

Trois jours plus tard, le roué ordonnait l'abolition des galères qui coûtaient trop cher.

Moteurs de la marine royale depuis presque deux siècles, les forçats enchaînés à leur banc ne mourraient plus noyés pour le prestige de la France, désormais malandrins de tout acabit, vagabonds, huguenots, faux-saulniers et autres vermines iraient croupir dans les bagnes.

1750

Les Guaranis se soulèvent, naissent Fabre d'Églantine et l'abbé Grégoire, paraît un traité sur les aimants artificiels, Voltaire part à Berlin chez Frédéric II, et tandis que deux hommes sont étranglés et brûlés à Paris pour sodomie, Montesquieu défend l'esprit des lois et Rousseau discourt sur les sciences et les arts, Malesherbes travaille à la liberté de la presse, Boucher peint Vénus, Jean-Sébastien Bach rend son dernier souffle, Scarlatti aussi, Réaumur s'amuse à faire avaler de la viande à une chouette et en déduit que l'estomac agit chimiquement.

L'affaire était enfin conclue. Jacques le Meunier se frotta les mains de contentement et but une gorgée du cidre offert par la veuve Marie Teullier.

Native de la Censerie à Pruillé, la femme un peu épaissie devant lui était encore jeune, de l'âge de la Mariette environ. Le taureau avait encorné son mari en novembre dernier, deux ans après leur mariage, deux mois seulement après la naissance de leur fille, et à vingt-sept ans elle s'était retrouvée seule à la tête de la Lande, une belle métairie de la paroisse du Plessis-Macé perchée en haut d'une pente douce versant dans la Maienne.

Bien que très tôt orpheline et aînée de sa famille comme Marie Le Moine, Marie Teullier n'en avait pas le caractère. Elle chercha de suite à se remarier, pour ses deux enfants d'abord, pour rester métayère ensuite, car elle

n'avait nullement l'intention de se retrouver domestique. Jacques Le Meunier connaissait bien les environs et l'avait su très vite. N'avait-il pas trouvé lui-même sa première femme au Grand Moncelay, près de Malvoisine et à moins de trois cents toises de la Lande, pour devenir ensuite closier à la Peloperie juste derrière? et le frère de cette première épouse ne s'était-il pas marié avec sa sœur à lui? Un monde clos, à portée de voix, et à portée de vue si ce n'était le sommet du coteau... Il n'avait donc eu aucune difficulté à obtenir la confiance de cette femme qu'il connaissait déjà ainsi que son défunt mari. Homme conciliant par nature, la fonction de marieur lui allait bien,

— Je crois qu'il sera à vot' goût, dit-il en reposant son pichet, il est grand, l'effort lui fait pas peur, il croit en Dieu et en sa famille, un peu bourru des fois, mais je doute pas qu'il fera un bon père. Et comme il est un peu pus jeune que vous, vous aurez point de crainte pour ses ardeurs, ajouta-t-il malicieux.

Elle ne releva pas l'insinuation,

— Ici le travail manque pas, j'ai point besoin d'une loche qui nous ferait tous tomber pa' l' cul d' la chârte!

— J'ai parlé à vot' patron, il est d'accord pour qu'il devienne métayer, vous saurez le conseiller qu'il a dit. Le mariage au mois de mai, ça vous convient-i'?

— Ma foi oui, et lui, il est d'accord?

— Oui, tout est arrangé, il va quitter son travail de domestique à la Trinité fin avril. Topons-la, et à vot' bonheur!

Marie Le Moine tournait en rond autour de la table où était assis son mari,

— Je suis contente, vous avez bien arrangé cette union, c'est bon pour François, c'est bien qu'il s'essaye à êt' mé-tayer, il en a la fibre, mais va-t-i' m'inviter à son mariage, moi sa mère? Il m'en veut toujours d'avoir laissé partir son frère si loin, si au moins on en avait des nouvelles de celui-là! Dieu, faites qu'on apprenne pas un malheur un de ces jours, là le François dirait que c'est de ma faute, sûr! Moi je veux seulement qu'il ait un beau mariage et qu'il soit heureux avec cette...

— Marie Teullier c'est son nom, je vous l'ai déjà dit mais vous perdez la tête avec cette histoire de Luc vot' fils. Reposez-vous, tout va ben se passer, et venez vous asseoir, vous me donnez le tournis. Pensez plutôt au nouveau petit-fils que la Mariette vous a donné l'été dernier.

Il se leva et regarda par la fenêtre,

— Hum... ça mouille trop pour les semailles de printemps, j'espère que la pourriture va pas tout gâter còre une fois.

La pluie ne cessa guère tout le printemps. François Jamme et Marie Teullier se marièrent entre deux renau-pées dans l'église du Plessis-Macé, paroisse de l'épouse comme le voulait la coutume, tandis que Marie était clouée au lit par une sévère toux des poumons. Ni elle ni son fils ne s'en plainquirent et Charlotte, venue rendre visite à sa sœur avec ses trois enfants, affirma que le ciel souhaitait ainsi étouffer la fâche entre les deux. Marie voulut la croire.

Registre paroissial du Plessis-Macé 1731-1791 — *Le douzième jour de may mil sept cent cinquante après la publication des bans faite en cette eglise et celle de la trinité dangers par trois dimanche consecutif sans quil se soit trouvé aucune oppositions ny*

empêchemens venus a notre connoissance ont été épouses par nous prêtre curé soussigné, françois jam⁴ fils de défunct luc jam et de marie le moine de la paroisse de la trinité d'angers d'une part âgé de ving quatre ans et marie teulier veuve de rené crocherie de cette paroisse d'autre part âgée de ving sept ans d'autre part ont été présens jacques meunier journalier beau pere de lepous de la paroisse de montreuil belfroy jacques coué journalier frère beau frère de lepous simon micheau tiseran de la paroisse de pruillé cousin de lepouse mathurin bareau metayer aux mortiers du plessis-macé aussi cousin de lepouse et plusieurs autres qui ont déclaré ne savoir signer [Signé Deproches. En marge: M de françois jam et de marie teulier]

Monsieur le curé Desproches avait eu la gentillesse d'allumer le feu dans la cheminée de l'église pour chasser le froid et l'humidité inhabituelle en ce mois de mai. Il en fut remercié par une obole conséquente, puis le cortège se dirigea à pied vers la Lande où la fête eut lieu dans la gadoue qui recouvrait aussi les semis alentour. Un temps pourri, deux enfants en bas âge du premier mariage de sa femme... François soupira en songeant au labueur qui l'attendait puis chassa rapidement ces pensées sombres, il allait d'abord faire usage de sa vigueur pour accomplir un devoir bien plus intéressant avec l'épousée.

La Lande se situait à moins d'une lieue du bourg de Montreuil à vol d'oiseau. Trop absorbé par ses nouvelles responsabilités et préoccupé par les mauvaises récoltes à venir, François céda enfin à l'insistance de son épouse pour la présenter à sa mère, qu'une belle-mère ne connaisse pas sa belle-fille était tout à fait incorrect.

4 Au cours du temps, la graphie Jamme devient plus utilisée que Gemme qui tombe peu à peu dans l'oubli. Le curé a mis ici sa touche personnelle.

Marie étudia longuement Marie Teullier pendant qu'elle conversait avec Jacques Le Meunier et François, et en déduisit que celle-ci allait être une bonne épouse pour son fils. *Deux caractères ancrés dans la terre, pensa-t-elle sans méchanceté, j'aime ça et ça leur va bien, mais moi j'en veux davantage...*

Certitude d'une foi solide comme le sol sous les pieds, aisance apaisante du geste poli par les années et sans cesse répété, reconstruction d'un aujourd'hui semblable à l'hier, refuges de toujours contre le mal. Dieu ou diable, chance ou malchance, disette ou abondance, brûlant ou glacé, sec ou inondé, on s'accroche à un monde manichéen hérité des Anciens, et dont la simplicité rassure face à des forces qu'on ne peut appréhender.

Mais des ferments sont à l'œuvre, s'insinuent dans les têtes et parcourent le continent avec la discrétion de l'eau qui dort. Si les Marie Le Moine et les Luc Gemme n'abondent pas, ils sont de plus en plus nombreux.

Quand le couple reprit le chemin de la Lande, Marie s'appuya sur l'épaule de son mari,

— Ma belle-fille est bâtie pour avoir des enfants et fera une bonne mère, François sera heureux. Il a l'air de s'être adouci avec moi, même si je sais qu'on se rabibochera jamais complètement, perdre son frère a vraiment été rude, il l'acceptera jamais.

— Vous avez des regrets ?

— Non, mon ami, les Luc c'est pas des gens qu'on apprivoise, voilà pourquoi j'ai laissé partir mon fils.

À la fin de l'été, François avait engrangé une pitoyable récolte au-dessus de l'étable, et un enfant dans le ventre de sa femme. L'année fut si mauvaise que la famine ne se

fit pas attendre.

La faim de certains n'empêcha pas le faste des autres. La fille aînée du premier mariage de Françoise Le Moine convolait en août avec un maître boulanger de Feneu. Anne de Montalant et le cousin François Le Moine étaient présents, mais surtout le haut et puissant seigneur de cette paroisse Messire Auguste Goddes de Varennes, lieutenant général des armées du roi, commandeur de l'ordre militaire de Saint Louis, baron de Sautré. Ce dernier titre intéressait beaucoup : le baron possédait un moulin à farine sur la Maienne, une relation indispensable pour un maître boulanger, surtout en période de disette.

1752

L'encyclopédie de Diderot et d'Alembert parue l'année précédente est interdite, Rousseau fait du théâtre, les Anglais se décident enfin à adopter le calendrier grégorien, arrive Jacquard, éclate à Paris la querelle des bouffons, les Russes reconstruisent le Kremlin incendié 25 ans plus tôt, Benjamin Franklin est illuminé par la foudre et invente le paratonnerre, on inaugure le zoo de Vienne, et on célèbre le 300e anniversaire de la naissance de Leonardo da Vinci.

En mai, quand Marie sut que le seigneur Louis de Varice, décédé à Angers, avait voulu se faire inhumer sur ses terres, elle s'était immédiatement présentée au château de Juigné. Il y a toujours besoin de bras pour préparer un enterrement fastueux et quelques sols seraient les bienvenus en ce temps de disette. La cérémonie s'était terminée dans le cimetière, celui-là même où gisait Luc, puis le cortège était remonté vers le château tout proche.

Fatiguée de servir boissons et nourriture, Marie fit signe à une compagne de la remplacer et se réfugia dans la bibliothèque, grande et bien tenue, les tranches dorées luisant doucement dans le calme de la pièce. Sur un guéridon, un grand livre couché près d'un chandelier d'argent. Elle s'approcha et caressa la peau de chagrin de la couverture en suivant les lettres du bout des doigts, absorbée par la sensualité du toucher.

— Un vrai trésor, dit une voix derrière elle.

Marie sursauta, confuse d'être surprise et se retourna face au fils du défunt en personne. Le nouveau maître des lieux lui sourit aimablement,

— Les livres sont précieux dans ma famille, savez-vous que mon ancêtre Jean Varice tenait une librairie fameuse à Angers? Elle s'appelait la Lycorne au carrefour de la chaussée Saint-Pierre.

Un ami des lettres! Marie se ressaisit,

— Non Messire, à vrai dire je me demandais ce que pouvait bien contenir un si gros livre.

— Et ce n'est que le premier tome, beaucoup d'autres suivront et nous aurons alors la somme des connaissances de ce monde, magnifique n'est-ce pas?

Un noble qui l'englobait par un nous... La connaissance aurait-elle le pouvoir d'abolir les distances entre les êtres humains? Marie s'enhardit et continua à poser des questions auxquelles l'homme, amusé et étonné par l'esprit de cette roturière, répondit avec bienveillance.

Le vicaire Louïs Corbeau Desmatures ruminait sa rage contre le curé de Pruillé qui avait officié à sa place, un noble n'est pas inhumé par un simple prêtre même ministre de sa paroisse.

Il rodait entre les notables pour chercher à se faire valoir et entra par hasard dans la bibliothèque,

— Messire Louÿs François Aimé de Varice! Une bien triste circonstance pour que nous nous rencontrions!

— Je vous salue Monsieur le vicaire, cette honnête femme me posait justement des questions sur le volume de l'Encyclopédie que vous voyez devant elle, sa curiosité n'est-elle pas étonnante? n'y aurait-il pas là ferment capable de faire avancer notre société?

— Sait-elle lire ?

— J'en serais surpris.

Marie, restée de l'autre côté du guéridon, répondit à son regard interrogateur en secouant négativement la tête.

— Que Dieu en soit loué ! fit le prêtre, mais dites-moi, vous savez fort bien que cette œuvre de Monsieur Diderot a été censurée, à moi de m'étonner en la voyant ainsi exposée à la vue de tous.

— Allons, nous n'allons pas entrer dans des querelles de Jésuites, qui soit dit en passant sont à l'origine de cette censure. Le progrès est là entre ces pages, ne croyez-vous pas ? car je suis persuadé que vous les avez feuilletées vous-même...

— Hem, euh... oui bien sûr, je me dois d'être informé de ce qui est bon ou mauvais pour mes ouailles, c'est mon devoir.

— Vos ouailles n'auraient-elles donc pas été dotées par le Seigneur de pensée ? de libre arbitre ?

— Libre arbitre, pensée, libre-penseur ! Trop de mauvaises influences pèsent sur notre royaume. Il ne sortira jamais rien de bon de ces Voltaire, Rousseau, Diderot et leur clique. Dieu aime l'ordre qu'Il a établi Lui-même et ma mission est de protéger cet ordre des miasmes de ces gens. Feu votre père aurait, je pense, approuvé ma position.

— Feu mon père aidait beaucoup votre paroisse, et vous par la même occasion. S'il a demandé à être inhumé sur ses propres terres, c'est qu'il aimait fort les gens de Juingné, il n'a jamais été méprisant avec eux et les respectait parce qu'il avait conscience de leur travail lui permettant de conserver son statut, tout comme vous, mon bon vicaire, tout comme vous qui percevez la dîme... Que feriez-vous sans eux ? Par un légitime retour des choses, je

m'efforce moi aussi d'améliorer leurs conditions de vie, ils le méritent. Vous savez, le monde bouge, mon ami, je m'intéresse aux progrès de la science et de la philosophie pour cette raison, et non point pour juguler les pensées des gens. Vous verrez, le roi autorisera de nouveau la publication de cet ouvrage majeur.

Le vicaire n'osa se hasarder en terrain glissant et s'excusa promptement. *Ailleurs la noblesse est plutôt du côté de la religion, rumina-t-il, quelle plaie d'être obligé de faire bonne figure chez un partisan des Lumières!*

Il savait les Varice tenaces et progressistes, il savait encore davantage que l'exercice de son ministère dépendait autant de leur appui financier que de l'ignorance du peuple.

Marie avait écouté avec attention. Elle n'avait pas compris tous les mots mais n'avait pas perdu une miette de la conversation. Le peuple, important? les nobles et les prêtres en dépendaient et pas l'inverse? Pourquoi alors cette soumission aveugle envers monsieur not'bon maît'? pourquoi les têtes courbées attentives aux sermons avalés tels quels sans jamais remettre en question quoi que ce soit? le peuple était-il tenu dans l'ignorance ou s'y complaisait-il lui-même? Les deux, décida Marie, on veut nous garder dociles mais en même temps on se vautre satisfaits dans notre obéissance et nos croyances. Messire de Varice est un homme bien intéressant ma foi, il me donne espoir pour l'avenir de mes enfants.

Loüys de Varice s'adressa de nouveau à elle,
— Corbeau des Mâtures... un vicaire affublé d'un nom bien à l'image de ce clergé rapace. Mais voici Monsieur Walsh, voulez-vous bien nous apporter un rafraîchisse-

ment ?

— Tout de suite, Messire.

Elle croisa un homme élégant, perruque impeccable et regard d'acier qui la fit frissonner. *Pas de pitié dans ces yeux-là*, pensa-t-elle, ignorant qu'elle croisait le plus important négrier du port de Nantes.

— Comte Antoine Walsh, dit Louÿs de Varice, je suis honoré de votre visite.

— Une petite tournée d'inspection par nos châteaux de Serrant et du Plessis-Macé où j'ai appris le décès de votre père. Je me devais de vous apporter moi-même mes condoléances. Reprendrez-vous les affaires ici ?

— En effet, j'en suis l'héritier. Vous êtes toujours aussi direct à ce que je vois.

— Quand on est dans le commerce, ce que vous les nobles français avez tendance à mépriser, le temps lui-même est de l'argent. Ces châteaux nouvellement acquis sont une idée de mon frère, moi je préfère la mer comme mon père, corsaire en son temps, le saviez-vous ?

— Ah l'impétuosité hibernoise ! Je vous envie parfois.

Marie entra avec un plateau chargé de café et de pâtisseries.

— Vous devriez vous lancer dans l'industrie comme le font les Anglais, continua Walsh comme si la domestique n'existait pas, le chanvre et le lin sont abondants dans la région, or la traversée de l'Angola aux îles et de celles-ci à Nantes n'est point de tout repos, mes navires ont sans cesse besoin de voiles de bonne manufacture. Pourquoi ne pas en fabriquer ici ?

— Merci, dit Louÿs de Varice à Marie au lieu de répondre à la question de son interlocuteur, posez-le là. Attendez.

Il ouvrit un tiroir et en sortit un livre écorné,

— J'en ai quelques exemplaires, prenez celui-ci et gardez-le bien, peut-être servira-t-il à vos petits-enfants? J'aime à penser qu'un jour tout le monde saura lire car la connaissance libère, mais vous en avez déjà une idée il me semble...

— Croyez-vous? répondit timidement Marie.

— Revenez un peu plus tard reprendre votre plateau.

Elle capta en sortant l'étonnement du comte Walsh. Quand elle rentra de nouveau dans la bibliothèque, l'armateur avait disparu.

— Il reste du café, dit Louÿs de Varice, en avez-vous déjà bu?

— Jamais Messire.

— Servez-vous donc... allez, ne soyez pas timorée, ce breuvage ne vous tuera point.

Elle but. Une amertume sous le sucre.

— Ce café vient des îles dont parlait le comte, continua Varice en s'adressant autant à lui-même qu'à Marie, sa douceur agréable à nos palais et son amertume viennent du travail des esclaves qui le cultivent, des hommes et des femmes que notre cher comte vend comme du bétail. Je vous ai donné cet ouvrage devant sa personne afin de lui donner à entendre que la connaissance libère, alors que lui enchaîne des êtres humains pour le profit!

Il se tut. Marie lut la tristesse de ses yeux avant qu'il ne se tourne vers la fenêtre, pensif. Elle le remercia pour le livre et le café mais ne reçut pas de réponse et se retira.

1754

Sur l'île Bourbon, le café introduit en 1715 fait vivre 3 376 blancs qui utilisent 13 517 esclaves, Voltaire échange une correspondance virulente avec Rousseau, Dupleix doit quitter les Indes, arrivent le futur Louis XVI, Ingres, Schubert et Caruso.

Marie sortit de l'église de Montreuil et alla s'asseoir sur un rocher proche pour admirer la Maienne à ses pieds, puis laissa flotter son regard jusqu'au miroitement lointain des eaux inondant les prés communs du bord de Sarthe.

Le printemps commençait. Elle en respira goulûment sa fraîcheur pour conjurer l'angoisse ressentie sous la voûte sombre du sanctuaire, où seulette vacillait la flamme de la chandelle qu'elle avait allumée pour sa sœur. Une année déjà que Julienne était décédée à Beaucouzé. *Le temps passe vite, qu'est-ce qui reste de ma vie à la Plesse et à l'Épine? Pas grand-chose... Pas grand-chose? mais si! – elle aspira de nouveau un grand coup – de quoi je me plaindrais don? y en a qu'ont pas eu autant de chance, j'ai des petits-enfants et un bon mari, on manque de rien et pis, et pis... j'ai un livre!*

Elle rentra à la maison et s'activa à préparer le souper, quand par le battant du haut de la porte grand ouvert apparut une silhouette, main tendue.

La mendiante sourit à Marie. Bouche trouée, rides ca-

chées par la crasse, oripeaux disparates... Une mendicante ordinaire comme il en passait tous les jours, mais dont les yeux clairs, vifs et intelligents accrochèrent Marie d'emblée tandis qu'elle plaçait un bol de soupe entre les mains tremblantes de la femme.

— Vous êtes bien accueillère, dit celle-ci sans baisser le regard.

Marie plongea sans hésiter dans ces profondeurs pâles, essayant de deviner l'âme qui y habitait,

— Vous venez d'où ?

— De très loin et de très longtemps... mais je suis du pays et maintenant j'ai envie de dévoyerager.

Marie acquiesça et sourit pour l'inciter à se confier davantage. La mendicante aspira bruyamment un peu de soupe avant de continuer,

— J'ai été bannie dans ma jeunesse pour avoir chapardé un écu à ma maîtresse. Depuis, j'ai marché des centaines de lieues, j'ai océané depuis les rives de mon passé vers celle invisibles encore au-delà de l'horizon. Beaucoup de tempêtes, croyez-moi, alors j'ai fini par m'alanguir du calme de nos rivières.

Subjuguée par ce langage étrange, Marie resta un instant le bec ouvert avant de se ressaisir,

— Bougez pas, je reviens.

Après avoir farfouillé dans son coffre, elle tendit un bout de papier à la femme.

— Marie Lemoyne, lut celle-ci, c'est vous ?

— Je savais ! je savais que vous lisiez ! ah, comme je vous envie !

Ce fut le tour de la mendicante d'être surprise. Elle posa l'écuelle et prit les mains de Marie dans les siennes,

— Vous aussi vous savez lire, l'ignoriez-vous ? vous avez

lu en moi comme livre ouvert, par-delà ma crasse et mes guenilles. Moi qui doute de l'accueil des miens, vous me rendez confiance et je vous en mercie infiniment. Maintenant je dois reprendre mon chemin.

La mendicante fit un signe amical de la main avant de disparaître sur le sentier. Marie se demanda vers quel futur marchait celle-ci. En dedans d'elle-même, elle sentit que cette femme qui rentrait chez les siens était parvenue à pardonner, à sublimer son bannissement en parcourant un monde parsemé de dangers mais aussi de beauté, qu'en son sein un nouvel esprit était né et avait pris son envol, l'avait transformée et apaisée. Sous ces oripeaux se cachait un trésor que Marie aurait bien voulu posséder.

Pensive, elle rentra dans la maison, son regard glissa vers l'étagère sous le crucifix, là où hors de portée des enfants se tenait le livre, celui qui lui avait été donné par Messire de Varice. Elle prit avec précaution cet autre monde mystérieux qui n'attendait qu'à être parcouru. Frissons tout au long de son échine, un cri soudain :

— Pourquoi pas moi ? pourquoi pas moi !

Force d'une rencontre capable de changer un destin, force d'une petite phrase chrysalide qui métamorphose une interrogation en affirmation...

Enveloppée d'une intense émotion, Marie esquissa quelques pas de danse en serrant le livre contre sa poitrine,

— Je vais apprend' à lire ! chantonna-t-elle en ritournelle. Elle chantait pour apprivoiser l'idée, la graver en elle, la transformer en certitude, elle saurait un jour ce qui se cachait sous cette couverture de cuir fauve.

Le curé Chapron, celui-là même qui avait baptisé la fille des faux-saulniers, était décédé en mars de l'an passé. On ne le regretta pas beaucoup malgré ses treize années de ministère en cette paroisse de Montreüil Bellefroy, comme aimait l'écrire d'une belle plume régulière son successeur René Bourgeois, un surnom qui allait bien à ce prêtre aimant un confort qu'il attribuait aux nécessités de son âge. Affable avec les gens, ce lettré de petite santé préférait néanmoins l'écriture ou la lecture au coin d'un bon feu, déléguant volontiers à son vicaire Crétin – simple déformation de chrétien au cours des âges – le soin de courir la campagne.

Soutane noire et rabat bordé de blanc, le curé Bourgeois ouvrit lui-même la porte du presbytère,

— Que voulez-vous ma fille ? dit-il en langage de prêtre.

— Je suis Marie le Moine, j'ai une demande importante à vous faire, Monsieur le curé, enfin importante pour moi...

— Bien sûr, je vous connais, vous êtes l'épouse de Jacques Le Meunier, un bon chrétien... Entrez donc, le printemps est encore bien frileux cette année.

Assise sous le manteau de la cheminée, Marie déballa sans mot dire le livre et le présenta à son interlocuteur, qui ouvrit sans tarder la couverture de cuir sombre,

— De l'esprit des lois, tome second, à Geneve chez Barrillot & fils, lut-il, auteur anonyme... Mais voilà dans mes mains l'édition originale des écrits de monsieur Charles de Secondat, baron de Montesquieu ! On sait pertinemment qu'il en est l'auteur.

— Je connais point ce monsieur, osa Marie, ce livre m'a été donné par Messire Louÿs Aimé de Varice.

— Et vous me l'apportez ?

— Pour vous, Monsieur, pour vous si vous voulez bien

m'apprend' à le lire...

L'ecclésiastique la fixa d'un regard suspicieux qui se radoucissait vite, il avait dû mal comprendre sa paroissienne, ou plutôt elle s'était mal exprimée,

— Si quoi?

— Si vous m'apprenez à lire, répéta Marie un peu plus fort.

De toute sa vie de prêtre il n'avait ouï chose pareille. Une femme, et âgée par surcroît, voulant apprendre à déchiffrer un livre !

— Ma fille, votre requête est pour le moins surprenante, vous en conviendrez, mes paroissiens ne s'intéressent guère à la lecture, vous êtes la première en réalité. Non, ne m'interrompez pas. Je m'en suis moi-même féru dès mon plus jeune âge, et...

— Et moi aussi, interrompit Marie faisant fi de son injonction, moi aussi ! enfin, je veux dire... j'ai toujours eu un vif intérêt pour ces choses, mais jamais j'ai pu, alors main'nant, au soir de ma vie, je veux !

Appassionato, decrescendo, disperato, finale vivace fuocosso, analysa le prêtre versé aussi dans les arts musicaux, cette femme est vraiment sincère, puis-je lui nier une connaissance que je sais pouvoir lui prodiguer ? mais avec un livre que notre sainte Église a mis à l'index !

Un long silence s'écoula entre eux.

— Je vais sans doute le regretter, dit-il avec précaution, et vous aussi peut-être, mais je vous propose un marché : venez tous les jours faire quelque peu de ménage et je vous paierai en vous enseignant la lecture. Je ne vois pas bien ce que vous y gagnerez mais nous aurons le temps d'en reparler, cela vous va-t-il ? Ah ! et gardez ce livre, je ne puis le mettre dans ma bibliothèque.

N'en croyant pas ses oreilles, Marie resta bouche bée. Était-ce aussi facile d'infléchir le cours du destin ? Après des remerciements assez gauches, elle retourna s'asseoir sur la roche qui surplombe la rivière, à façon de terminer une merveilleuse journée.

Depuis que Messire de Varice lui avait donné le livre, Marie avait passé de nombreux moments à caresser sous ses doigts la texture du papier, à humer son odeur, à se promener dans la forêt touffue des caractères où elle se sentait perdue en pays inconnu, imaginant les mystères qu'ils contenaient, ce qu'ils voulaient lui dire. Messages de frustration car son intuition lui en faisait miroiter les richesses qui y gisaient, messages d'espoir car un jour elle saurait. Ce jour-là était-il vraiment arrivé ? allait-elle enfin s'immerger sans crainte parmi les entrelacs d'encre sèche ?

Elle ouvrit le livre au hasard, effleura du bout des doigts le papier épais. Sa pensée s'envola vers la mendicante qui devait poursuivre son chemin quelque part dans le paysage. *Soyez bénie, mon amie, soyez bénie...*

Jacques Le Meunier accueillit la nouvelle sans enthousiasme car il savait qu'on allait jaser dans le bourg, mais il était heureux au fond de lui-même de voir sa Marie si épanouie. S'il avait sondé encore plus profondément son âme, il aurait su qu'il l'admirait et la respectait justement pour cela.

— Par chance, ça fait un moment de temps que la veuve perdue est décédée, biaisa-t-il, elle aurait eu du grain à moud' sur vot' dos ! Quand commencez-vous ?

Gênée de causer de possibles tracas à son mari, elle aussi répondit à côté,

— Demain même, à vrai dire y a du désordre dans cette

cure, ça fait longtemps qu'ils auraient dû avoir une servante.

Fébrile d'impatience et de curiosité, Marie changea son bonnet de travail et s'en vint dans la grande salle où le prêtre l'attendait. Elle lui tendit le livre...

Prendre un livre entre ses mains, se laisser envahir par la sensualité du toucher en feuilletant les pages souples et résistantes, voguer sur les lignes noires et plonger enfin dans l'écriture... puis se laisser envelopper par l'esprit de l'autre, couché là, tapi entre les signes, se dévoilant peu à peu, offrant sa pensée, ses émotions, ses sentiments qui se mêleront à ceux du lecteur. Lire est un acte d'amour. Certains livres s'y prêtent mieux que d'autres, mais rares sont ceux qui ne nous entraînent pas au voyage dans le temps ou dans l'espace. Rencontre privilégiée que cette trace de l'autre capable de nous mener vers un passé lointain ou une contrée exotique, de nous laisser errer dans le labyrinthe des sens, parfois aussi de nous leurrer avec des mensonges... À chacun de prendre ce qui l'éveillera, le transformera, le fera grandir.

Tel un virus dormant, le livre est mémoire qui revit chaque fois qu'on l'ouvre. Le livre est lien. Reliure... les pages sont reliées avec soin pour présenter un texte qui reliera le lecteur à l'auteur, lui-même relié à son sujet. Rien d'anodin dans le choix de celui-là. Aussi curieux que son futur lecteur, l'écrivain décidé à assouvir son désir d'écriture se fait archéologue, chercheur, généalogiste, historien, conteur, la liste est longue. Les failles et les jailles sont ses terrains de jeu préférés. Il y fouine en espérant trouver ce qu'il convoite, même s'il ignore encore ce qu'il mettra à jour : des bribes de sa propre histoire... Le livre est reflet.

— Pas besoin de cet ouvrage encore, dit René Bourgeois, posez-le là, il vous faut apprendre les lettres, et comme le papier coûte cher nous allons d'abord utiliser cette plaque d'ardoise de Trélazé. À propos, j'en ai touché mot à Messire de Varice qui m'a confirmé vos dires et m'a fortement conseillé de vous instruire. J'ai parfois du mal à comprendre les intentions de la noblesse mais bon, commençons !

Il dessina les voyelles avec un morceau de tuffeau et la fit répéter.

Cette nuit-là, Marie le Moine garda les yeux grands ouverts jusqu'à l'aube.

Elle travailla dur tout l'été, ne se plaignant jamais, emplie d'une vigueur nouvelle qui étonna ses enfants, jusqu'à François qui passait de temps en temps voir son beau-père. Tous savaient de la lubie du livre, mais personne ne posa de questions ni ne fit d'objection, et leur mère n'en parla pas non plus, trop heureuse de ce qu'elle considérait comme un cadeau du ciel. Quand la vie fait sens, le corps répond à sa demande et Marie resplendissait dans sa vieillesse.

À l'équinoxe d'automne, François vint fièrement lui annoncer la naissance d'un héritier, un petit François Joseph. Les enfants Jamme maintenaient de bonnes relations avec leurs cousins Joseph et René Gélineau, garçons du premier lit de la tante Renée, et avec René Charles, Renée et Jacques Lailier, les trois enfants de Charlotte, tandis que Jeanne et Marie Ryvron, les deux filles de Julienne, vivaient plus à l'écart car plus éloignées. Une belle bande qui se réunissaient parfois à la Lande et emplissait d'orgueil l'âme de patriarche qui se révélait déjà chez François. Celui-ci choisit comme parrain et marraine sa

jeune sœur Perrine et le cousin Joseph alors gardien à l'abbaye Saint Aubin d'Angers, ce qui assurerait certainement la protection du nouveau-né.

Marie savait tout cela et s'en réjouissait.

— Venez-vous enfin vous coucher ? demanda Jacques Le Meunier en sortant le nez de l'édredon et déjà affublé de son bonnet de nuit.

Elle acquiesça d'un simple *oui mon ami* et se glissa contre le corps de son homme pour absorber sa chaleur. Ses paupières s'alourdirent vite, bientôt les ronflements de son mari cotoyèrent les rires enfantins d'une fillette sous une nuit claire, où chaque étoile se métamorphosait en lettre qu'elle s'essayait à balbutier.

1755

Joseph de Jussieu, collègue de La Condamine, quitte Potosí après y avoir fondé un hôpital, Britanniques et Français s'étrépent dans les colonies, Grand dérangement des Acadiens, la constitution corse accorde le droit de vote aux femmes, la terre tremble à Lisbonne : 6 minutes, 9000 maisons détruites, 100.000 morts..., arrivent en ce monde Savarin, Marie-Antoinette d'Autriche, le futur Louis XVIII et Parkinson, Rousseau publie son Discours sur l'origine et l'inégalité parmi les hommes, et s'en va Montesquieu.

Il la croisa alors qu'elle sortait du presbytère et la reconnut de suite,

— Quelle belle journée de printemps, non ?

Elle toisa le visage au regard malicieux, légèrement confuse de ne pas identifier qui la saluait. L'homme rit de son hésitation,

— Ah ah ! j'ai dû ben changer en... dix ans déjà ? Mais j'ai jamais oublié ce que vous avez fait alors pour la Jeanne, la faux-saulnière.

— Vous ? c'est vous le gamin qu'avait été chercher le parrain ?

— Gamin, comme vous y allez, j'avais quand même quatorze ans ! Ben oui, c'est moi, Jean Rousseau pour vous servir.

— Vous v'là un homme main'nant ! Où étiez-vous fourré

que je vous ai pas revu depuis ?

Ce fut au tour de Jean Rousseau d'hésiter,

— Euh... j'ai suivi le Louis Poulain, le compagnon de la Jeanne, alors j'ai pas été souvent dans le coin.

Marie se renfrogna,

— Faux-saulnier vous aussi ?

Elle avait prononcé avec réticence ce mot définitivement associé dans son esprit à Luc et Renée, un mot cicatrice, de ceux qui réveillent la douleur dès qu'on les évoque...

Elle continua,

— Côte si jeune, ça donne pitié ! vous voulez don mourir ? mett' vot' famille en danger en risquant les galères ou pire ?

Il ne répondit pas et laissa s'installer un silence entre eux, fasciné par les émotions qui se croisaient tour à tour sur le visage encore beau de cette femme aux cheveux grisonnants : souffrance, amour, jalousie, souffrance encore, et puis d'autres, contradictoires mais trop fugaces pour les définir : résolution ? défi ? sérénité ?

Il l'invita d'un geste à s'asseoir sur le muret voisin,

— Je sais pour vot' mari...

— Vous savez quoi ? C'est une ben vieille histoire et vous étiez à peine né...

— Entre nous les contrebandiers on cause, vous savez, et un jour j'ai rencontré un ancien du métier, Jacques Bourgeois qu'il s'appelle, il a connu Luc en 30 ou 31, c'est ben votre époux ?

Marie se figea,

— C'est lui, y a pas beaucoup de Luc par ici.

— Sûrement parce que le Jacques se souvenait aussi de vot' nom, Marie Le Moine, y paraît que le Luc lui parlait

beaucoup de vous.

La curiosité perça dans les yeux de Marie,

— De moi ?

Jean Rousseau s'effaça derrière le personnage de Jacques Bourgeois et raconta l'expédition en Bretagne, les aventures et les périls dont avait éclo une belle amitié, brève mais sincère, son admiration envers qui n'avait pas hésité à encourir un danger pour respecter une parole donnée, un taiseux qui parlait surtout de sa femme quand il ouvrait la bouche...

Après un long monologue riche en détails, quelques-uns inventés sans doute par le jeune homme pris au jeu, le contrebandier Rousseau retomba dans un silence vite interrompu par Marie,

— Une parole donnée ! à qui ?

— Je sais pus, un gars au bord de la tombe qui lui aurait fait promett' de pas laisser sa famille dans le besoin.

— Joseph ! Joseph Gélineau, le premier mari de Renée, mais alors ?

— Alors quoi ?

— Rin... Merci, merci encore !

— Y a pas de quoi, c'est le Jacques Bourgeois qui m'a demandé de vous conter tout ça le jour où je vous rencontrerais, il devait avoir une idée derrière la tête. Et vous en faites pas pour moi, un jour j'aurai une famille moi aussi, alors j'arrêterai, mais main'nant faut que j'y aille, on m'attend.

Marie resta un long moment assise sur le muret, ses pensées écroulées comme un mauvais échafaudage, un échafaudage qui n'avait jamais été le bon.

Chassée par les pierres froides sous ses fesses, elle ne

rentra pas chez elle mais dévala le chemin vers Juigné, jusqu'au cimetière où elle s'immobilisa devant une croix, deux planches de châtaignier de guingois entre les herbes qui poussaient dru.

— Luc mon époux, murmura-t-elle, toutes ces années passées à ressasser les menteries de mon imagination ! comment j'ai pu inventer ces choses ? tant de mal aurait été évité ! Je vous retrouve enfin, pardon d'avoir douté de vous, j'ai été aveuglée par ma jalousie, trompée par vot' silence... vous auriez pas pu envoyer un signe du ciel ? Main'nant que vous êtes défunt et Renée aussi, je peux pus rin changer mais moi oui, je vous promets !

Elle se mit à pleurer doucement, larmes de peine et d'amour revigoré. Puis elle s'agenouilla et se mit à lui conter les nouvelles. Si longtemps qu'elle ne lui parlait plus, tant d'évènements qu'il ne savait pas ! Elle rit parfois tout en arrachant quelques talées d'herbe autour de la croix, heureuse de ressentir une connivence trop bien enfouie dans sa mémoire altérée. Son Luc était de nouveau avec elle, il l'avait toujours été bien qu'elle ne l'eût pas toujours su. Elle parsema la tombe de quelques primevères et jeta le reste dans la rivière, à manière de conjurer le mal enfin démasqué.

Toute à la joie de ses retrouvailles avec Luc, elle en oublia les vivants et partit d'un bon pas au long des prés du bord de la rivière, ce qui la ramena immédiatement au jour où elle avait attiré Luc vers son lieu secret, comment oublier l'extase ? Vite essoufflée, elle s'allongea au soleil dans l'herbe grasse à côté de l'eau. *J'ai pus mes vingt ans*, se dit-elle en se calmant peu à peu.

Hirondelles en chasse sous les nuages légers, parfum de foin et bruissement de l'eau... la paix, une paix océanique autour d'elle, une autre tout aussi grande dans son cœur. Ses mains se mirent à caresser son corps, sa poi-

trine, elle gémit doucement. Luc, mon amour de toujours, Luc ma vie...

Emplie d'énergie ou libérée d'un fardeau, elle n'aurait su le dire, ce jour-là Marie ne rentra qu'à la nuit tombée.

Les leçons s'enchaînaient, Marie peinait, mais pas question de se décourager, encore moins d'abandonner. Le curé Bourgeois qui n'avait pas cru un seul instant que cette roturière sût lire un jour, s'était pris au jeu lui aussi et préparait ses cours avec soin sans oublier d'informer le sieur Varice des progrès de son élève. *Noblesse et clergé penchés sur les efforts d'une paysanne, mais où va le monde?*

L'opiniâtreté de Marie finit par payer, le jeu devint chose sérieuse, et lorsqu'elle épela lentement m-a-r-i-e marie ! l-e-m-o-y-n-n-e lemoyne ! sur le bout de papier qu'elle avait apporté, le lumineux sourire de son visage fit fondre le curé qui faillit s'étrangler d'émotion,

— Savez-vous, dit-il, que vous venez de m'apprendre une vérité dont je n'avais point conscience jusqu'à présent : que connaissance et intelligence ne sont pas nécessairement liées et que si bien vous n'avez guère eu accès à la première, vous possédez certainement la seconde.

Les joues ridées de Marie se colorèrent,

— Si vous saviez, Monsieur le curé, ce que j'ai attendu ce jour ! Ça fait au moins quarante ans que je le garde ce papier, il me rassurait quand la tristesse me collait comme la poisse, mais main'nant j'en ai pus besoin.

Et joignant le geste à la parole, elle le jeta dans le feu. Tous les deux regardèrent le passé s'évanouir en flammes dans un silence propice aux confidences.

Elle s'accommoda sur sa chaise et lui conta sa rencontre avec l'imprimeur tout en omettant soigneusement celle avec les protestants. En habitué du confessionnal, et

peut-être plus attentif à la présence féminine qu'aux paroles, le prêtre écouta sans faire de commentaires,

— Vous entendre me fait du bien, dit-il enfin sans préciser davantage, allons, il est temps pour vous de partir, mon vicaire ne va pas tarder, et attention de ne pas glisser sur les feuilles mortes en sortant, un vrai tapis, on se croirait à la Fête-Dieu. Ah, à propos de ce sieur de Montesquieu, un confrère m'a dit que ses parents lui avaient choisi un mendiant pour parrain afin qu'il se souvienne toute sa vie que les pauvres sont ses frères... Bonne nuit ma fille.

— Bonne nuit Monsieur le curé.

Les Chinois annexent la Dzoungarie — dont les 600.000 habitants sont tués par les combats et la variole — et repeuplent le pays avec des musulmans, Frédéric II de Prusse se révèle un fin stratège, naissent La Fayette, le futur Charles X et William Blake, Robert François Damiens tente d'assassiner le roi et s'assure ainsi le privilège d'être le dernier citoyen à être écartelé, Fontenelle consent enfin à mourir et entraîne avec lui La Rochefoucauld, Réaumur et Scarlatti, Mozart fête son premier anniversaire, Fougeret de Monbron publie Préservatif contre l'anglomanie, Rameau fait sa musique, on inaugure la fabrique royale de tabac à Séville, et Benoît XIV retire de l'Index les ouvrages concernant l'héliocentrisme: Galilée peut reposer en paix.

Quand tous revinrent de l'église de Juigné où venait d'être baptisé un fils de Mariette, celle-ci appuya sa main sur le bras de Marie assise sur le lit,

— Alors, mère, heureuse de vot' nouveau petit-fils?

— Évidemment! et j'ai été contente aussi de revoir René Gélineau, vot' cousin, ça faisait longtemps.

Perinne était là aussi et ne lâchait pas le nourrisson dont elle venait d'être marraine. Elle se tourna vers sa mère,

— Ben ça vous étonne après les histoires de la mort de père?

Mariette approuva de la tête, mais par respect n'osa en dire davantage. *Ma mère a changé, elle s'est adoucie, parce qu'elle prend de l'âge? par sa fantaisie avec les livres? En tous cas,*

j'en suis benaise.

Histoire de continuer la conversation, elle ajouta,

— Et ce février-ci, le froid mord pas comme l'an passé.

— Ça oui, dit Marie, la Maienne a gelé dur, les glissades des queniaux sur la glace me ramènent chaque fois à la mare des Roullières quand j'étais jeune.

Après avoir pris un repas ensemble, les invités rentrèrent vers Montreuil-Belfroy à pied. Perrine et René Gélineau conversant gaiement du baptême, Marie et son époux Jacques traînant derrière, soi-disant pour admirer le givre des arbres. Les deux cousins poursuivirent d'un bon pas leur chemin vers Angers où ils devaient reprendre leur travail tôt le lendemain, elle à Saint-Maurice, lui à Saint-Samson.

— J'aimerais ben avoir un peu de leur vigueur, commenta Jacques, je commence à me faire vieux...

— Allons, railla son épouse, vous êtes le pus jeune de nous deux, c'est moi qui devrais me plaind'!

Bien au chaud au fond du lit, Marie repensa au froid évoqué par Mariette, et s'en fut patiner en rêve sur la mare en tenant la main de son père.

La mer elle-même avait gelé l'hiver précédent, peut-être un présage de la guerre à venir quelques mois plus tard, et qui allait s'alimenter de la folie des hommes pendant sept longues années, mettant l'Europe, l'Amérique du Nord, les Indes et jusqu'aux Philippines à feu et à sang, une première guerre mondiale dont le curé Bourgeois avait eu quelques échos des prémices par l'intermédiaire de l'évêché où il avait ses entrées. Il en avait parlé à son élève après la leçon, subjugué par l'attention sans faille qu'elle portait alors sur lui, buvant ses paroles, posant des questions. *La voilà devenue ma protégée*, avait-il songé en

refrénant une forte envie de penser plus avant.

— Marie lemoine-e, Marie curé-e, Marie lemoine-e, Marie curé-e! entonna un gamin derrière une murette.

— Sacré p'tit fi-d'garce! s'emporta un homme passant par là, ta mère t'as pas appris le respect?

Il lui jeta un caillou qui rebondit sur le mur, et s'en vint vers Marie en route vers le presbytère comme tous les jours,

— J'aurais ben caressé l'cul d'ce vaurien avec une poignée d'orties, dit-il encore courroucé, d'mon temps c'était point comme ça, sacristie! astheure y a pus d'jeunesse! Dites, c'est ben vous la servante du curé?

— Si on veut, oui.

— Alors c'est vous qui lisez y paraît?

— J'apprends, mais c'est dur.

— On jase alentour, on jase... mais moué, ben j'vous admire! vous faut ben du courage pour mett' vot' nez dans les liv' et côre plus pour supporter les cancons, vanté ben pour sûr! et moué j'dis, c'est des gens comme vous qui vont nous sortir d'not' misère! Allez tôte, et ben l'bonjour à vot' mari le Jacques!

Marie le regarda s'éloigner. On l'admirait? Elle savait des commérages, c'est normal dans un bourg et en avait toujours fait fi, mais jamais elle n'avait imaginé qu'on puisse l'approuver.

Elle s'en ouvrit au curé.

— Les gens, dit-il, essayeront toujours de rabaisser celui qui veut s'élever. Peu d'entre nous, même parmi les grands, sont capables comme cet homme de voir au-delà de leur horizon. Soyez-en fière... mais point d'orgueil, ajouta-t-il aussitôt, ce serait péché. Maintenant appro-

chez, en ce jour d'hui nous fêterons ce beau printemps que le Seigneur daigne nous accorder afin que nous ayons de belles récoltes.

— Fêter ?

— Voilà trois années que vous étudiez, vous en savez assez pour lire dans votre livre. Je l'ai lu et j'ai choisi une page pour vous.

Il lui tendit le volume ouvert. Marie avança la main, la retira, l'avança de nouveau. Le livre lui parut lourd, les caractères noirs dansaient sous ses yeux comme bande de vanneaux à l'égaillé dans les sillons frais d'un labour. Elle eut chaud, la sueur perla sur ses paumes,

— Je...

— Je sais, dit le prêtre paternellement, je sais ma fille, tout commencement coûte, allez...

Elle ânonna les premières phrases, trébucha, se reprit...

Sa chaude haleine expulsant les mots arrivait jusqu'à René Bourgeois qui écoutait tout en la contemplant, fier de ce qu'il considérait son œuvre. Une femme du peuple lisait grâce à lui. *Deus meus, gratias tibi ago de m'avoir envoyé cette enfant de la roture, une terre nouvellement défrichée comme nous l'apprend le latin, une terre que j'ai ensemencée selon l'enseignement de vos Évangiles, et dont les fruits se meurissent!*

Lorsqu'elle s'arrêta, ils restèrent tous les deux fascinés, elle par le trésor qu'elle avait cherché toute sa vie, lui par la conscience d'avoir autant appris que son élève.

Immobile, le livre sur les genoux, elle ne retira point sa main de la couverture lorsqu'il posa la sienne par-dessus, ni ne baissa les yeux quand leurs regards se rencontrèrent, fugace union de deux âmes grandies par un accomplissement commun.

Le charme fut rompu par une quinte de toux du prêtre.

Marie versa précipitamment de l'eau du broc dans un godet et le fit boire, puis l'aïda à s'allonger sur sa couche non loin du feu,

— Je reviens demain, vous êtes malade, à mon tour de m'occuper de vous.

Il fit un signe comme pour la retenir alors que la porte se refermait.

Maître Bourgeois officia jusqu'à la fin du printemps puis dû garder le lit,

— Le paradis ne vient pas avec la soutane, hélas, dit-il un jour à Marie, mais j'espère que ce brasier aussi grand que celui de la Saint-Jean, et qui me ronge la poitrine, n'est pas un avant-goût de l'enfer.

— Un homme comme vous n'ira jamais en ce lieu, s'indigna-t-elle, ou alors Dieu il est pas... enfin, je veux dire... Dieu le permettrait pas!

Il refusa de se laisser porter à l'hospice des incurables de la ville d'Angers, en haut de la montée des forges près de l'église de la Trinité, et préféra rester dans sa paroisse aux bons soins de sa protégée.

— Dieu ne m'appellera ni plus tôt ni plus tard, avait-il écrit à son évêque, et j'ai quelques biens qui vous seront utiles.

Un argument de poids accepté sans difficulté.

Le feu de son corps sembla s'être propagé à toute la campagne qui grilla sous le soleil estival, faisant souffrir bêtes et humains.

Marie parut ne pas s'en apercevoir, travaillant doublement chez elle et au presbytère, lisant où et quand elle le pouvait. Ses proches l'avaient congratulée, ses petits-enfants s'étaient vite ennuyés de ce livre bizarre plein de

mots inconnus, alors elle inventait, tournait les pages et leur contait ce qui lui passait par la tête.

Puis la routine était revenue. Elle sut alors qu'on ne se glisse pas impunément d'un monde à un autre, qu'entre l'oralité et l'écrit elle s'était aventurée sur un pont aussi étroit et glissant que les troncs jetés au travers du Brionneau de sa jeunesse. Loin de se décourager, elle s'en accommoda et cessa bientôt d'en parler, reconnaissante envers son compagnon qui jamais ne lui fit le moindre reproche à propos du livre, pas plus que de son engagement auprès du curé.

René Bourgeois attendait toujours avec impatience celle qu'il surnommait en lui-même *ma potion magique*, car il avait vite réalisé que le meilleur remède est l'amour.

Se sachant condamné, il n'avait plus de raison de jouer le rôle que la société lui avait dévolu. *Qui se mentirait à soi-même devant la mort?* avait-il songé une nuit, *j'aime cette femme et n'en ressens ni honte ni peine, Jésus n'a-t-il point aimé Marie de Magdala?* Pieux raisonnement capable de lui redonner vigueur chaque fois que retentissait le heurtoir de la porte.

Toujours avide d'apprendre, Marie entretenait une tendre mais respectueuse amitié pour celui auquel elle devait tant, et s'asseyait volontiers près de lui après son travail. S'ensuivaient de longues conversations dont les deux étaient friands bien que pour des motifs différents.

— Combien avez-vous eu d'enfants? demanda-t-il un soir, curieux d'en savoir davantage sur elle.

Elle conta de ses deux aînées défuntes, de Mariette et Perrine, de François et de Luc le jeune.

— Celui-là, il est parti aux Amériques, soupira-t-elle.

— Aux Amériques? comment?

— Par les sœurs Hospitalières de Saint-Joseph, à La Flèche.

— Je les connais... et pourquoi soupirez-vous ?

— Parce que j'ai pus de nouvelles et que son frère m'en veut de l'avoir laissé s'en aller.

— Hum, dure décision pour une mère, vous avez eu du courage en lui permettant de conduire sa vie, c'est bien.

— C'est un Luc vous savez, mais ça c'est une aut' histoire, faut que j'aille faire la soupe à mon homme, dormez bien !

La veille de la Toussaint, une réjouissance vint compenser les maigres récoltes de raisins, de pommes, de noix et de châtaignes : la femme de François accoucha d'une fille dont le parrain fut le fils aîné de Charlotte.

— Déjà sept petits-enfants ! dit la grand-mère heureuse à son Jacques.

— Et autant de douleurs dans vot' corps ! ajouta celui-ci en riant.

Marie haussa les épaules en réponse à cette expression populaire mais si vraie. La misère des raideurs matinales l'aurait rendue incapable de courir comme elle avait pu le faire encore deux ans plus tôt,

— De ce côté-là on fait ben la paire vous et moi, mais au moins j'y pense pas quand mes petits-enfants sont dans mes jupons, et y a qu'à voir vot' tête quand vous êtes avec eux, un cierge fond pas aussi vite !

Rire ensemble, partager le pain, aimer, faire des enfants, s'entourer d'une famille, se sentir en harmonie avec les autres, avec la terre entière. Marie aimait ces moments. Si lire était une lubie, un caprice, une extravagance, une folie même comme disaient certains, elle ne s'était pas

éloignée pour autant de la riche simplicité de sa vie de tous les jours.

Sa tête s'inclina vers l'épaule de son compagnon tandis qu'il tisonnait le feu.

1758

*Les Anglais assiègent Saint Malo en vain, naissent Watteau, Prud'hon, Robespierre, Nelson, meurt Benoît XIV, Boucher peint le portrait de la Pompadour, la peste s'abat sur Hambourg, commence la construction du futur Panthéon de Paris, Helvétius publie un essai qui sera brûlé car antireligieux et antimonarchique, la comète de Halley réapparaît à Noël, Angélique du Coudray présente sa « machine », un mannequin pour former les sages-femmes, et dans la 10e édition de *Systema naturæ*, Linnée classe *Homo sapiens* parmi les mammifères.*

— Et pourquoi, demanda Marie au prêtre, ce monsieur Montesquieu a pas voulu mettre son nom dans son livre ?

— Par prudence, ma fille ! Quand on veut nous former, nous mettre dans des cases ou des castes, en un mot, appauvrir nos pensées pour mieux nous diriger et nous contrôler, alors on a le droit de se regimber, de réclamer nos différences. Voilà un des rôles de l'écriture, voilà la richesse des livres, et depuis tout temps la raison de la méfiance des autorités envers le papier. Ma foi, je ne vous aurais pas parlé ainsi il y a peu, mais vos questions jointes à l'imminence de la mort ouvrent en moi un esprit nouveau que je ne soupçonnais point.

— Parlez pas de vot' trépas, ça me rend triste !

— Qui aurait pu penser qu'une femme pleure un pauvre curé de campagne ? Mais j'ai de quoi vous rendre votre

gaieté et votre vivacité coutumière : j'ai reçu une lettre et j'aimerais que vous me la lisiez, l'écriture est belle, ce sera facile, tenez.

L'air mystérieux, il lui tendit une missive cachetée où une plume ferme et précise avait écrit *À Maître René Bourgeoys, curé de Montreuil-Belfroy*. Marie fit sauter la cire et s'assit sur le lit à côté du prêtre afin qu'il puisse lire en même temps qu'elle.

Cher Monsieur le curé,

C'est avec grand plaisir que je réponds à la lettre que vous m'avez envoyée l'été de 1757 et que j'ai reçue peu avant la Noël, les glaces du Saint-Laurent ayant empêché le bateau de remonter jusqu'à Montréal. Vous imaginerez que la guerre entre la France et l'Angleterre ne facilite pas les voyages et c'est un Huron allié qui me l'a remise.

Mon plaisir vient d'abord de votre surnom. Maître Bourgeoys, seriez-vous, par un heureux hasard, parent de notre très chère sœur Marguerite Bourgeoys ? Cette admirable femme fut pionnière chez nous de l'éducation des enfants (dont Marie-Neige, la toute première enfant sauvage), et bien qu'elle nous ait quittés il y a un demi-siècle, son labeur perdure et nous la chérissons toujours dans nos cœurs et nos prières.

J'en viens à votre requête. Vous disiez être sans nouvelles d'un neveu venu au Québec il y a une vingtaine d'années. J'ordonnai donc immédiatement des recherches et ce fut encore grâce à un indien que nous le pistâmes. Il est établi à Trois-Rivières où il cultive une terre qu'il a achetée après avoir été trappeur pendant plusieurs saisons. Votre neveu devait bien s'entendre avec les indigènes puisqu'il prit pour femme une Micmac dont il

a trois enfants. Quant à sa foi, rassurez-vous, les sœurs Hospitalières m'ont confirmé qu'il a toujours été homme pieux et charitable.

J'espère ainsi, Messire René, avoir accompli la tâche demandée. Votre humble servante en Jésus-Christ notre Seigneur.

— Je peux pas lire la signature, ajouta Marie, regardez ce gribouillis.

En se penchant par-dessus son épaule, l'esprit de René Bourgeois chavira. *Cette odeur qui m'enveloppe! Jésus Marie, comment est-ce possible de croire que le démon soit à l'œuvre et essaie de me séduire alors que je ne sens qu'émerveillement et ravissement? Ce nuage subtil que tous les pores de ma peau cherchent à absorber, ce parfum indéfinissable, n'est-ce pas là plutôt l'œuvre de Dieu? qui d'autre que Lui, le plus grand des alchimistes, aurait pu inventer une telle perfection? Mon cœur bat plus vite, mes narines s'ouvrent pour inspirer l'invisible qui m'entraîne dans des paysages inconnus, tout comme l'encens aide nos esprits à monter vers Vous mon Dieu... Voilà que mes mains tremblent, qu'une douce chaleur m'envahit... Je peux fermer les yeux, l'image disparaîtra mais pas cette odeur de femme qui me trouble et provoque mon émoi. Est-elle donc à la fois Dieu et Diable? Non, elle ne peut être qu'émanation du divin, alors ce n'est point péché que de laisser mes sens s'ouvrir, au contraire, c'est honorer une créature du Seigneur!*

— Vous lisez? demanda Marie intriguée par le silence du prêtre.

— Euh oui, bien sûr, c'est illisible comme beaucoup de signatures, ça n'a pas d'importance. Vous avez fort bien lu, et maintenant, êtes-vous heureuse?

— Je suis toujours heureuse de lire et d'apprendre.

— Et quoi d'autre?

— Ben... cette lettre vient de loin, Montréal, le Québec,

votre neveu...

Elle s'arrêta pile sous le regard pétillant de joie du curé qui dit doucement,

— Contrairement à vous, je n'ai pas véritablement de proche en Nouvelle-France, vous comprenez ?

Elle n'osa prononcer ce qui lui vint à l'esprit tant cela lui paraissait impossible, tant elle redoutait de se tromper. Il l'invita d'un geste à s'exprimer.

— Vous voulez dire que cette lettre parle de..., parle de... Luc ? de mon Luc ?

— J'ai écrit immédiatement après que vous m'eûtes confié le récit de son histoire.

— Oh mon Dieu ! mon Luc ! il est vivant ! il a réussi ! il est marié !

Rouge d'émotion, elle se dressa et se mit à tourner en rond, mue par l'excitation, comme libérée d'un poids invisible, puis revint brusquement vers le lit et colla deux baisers sonores sur les joues du malade,

— Messire René, vous ne pouviez me faire plus beau cadeau, comment vous remercier ?

Elle lui prit les mains et plongea son regard dans le sien sans ciller,

— J'ai toujours aimé les hommes peu ordinaires, et vous en êtes un, que Dieu vous bénisse !

Charlotte l'attendait chez elle et se retrouva serrée comme un fagot dans les bras de sa sœur encore toute exaltée. Marie raconta.

— Je m'en vais prévenir François demain aux aurores, intervint Jacques Le Meunier, ça lui fera rudement plaisir.

— Et ben ça tombe à pic tes histoires avec des Indiens,

ajouta Charlotte, je t'ai justement apporté une indienne. Elle tira de son panier une jolie cotonnade imprimée de motifs floraux indigo,

— Le colporteur a dit qu'elle vient de Nantes où un Suisse a une fabrique cachée depuis 54, mais le roi a autorisé la vente de ces tissus depuis cette année. Y en avait aussi de couleur garance mais pus chères parce qu'elles viennent d'Alsace, qu'il a dit. Elle te plaît?

— C'est le jour des baisers et des cadeaux, s'extasia Marie sans autre explication en embrassant sa sœur, je suis comblée!

— Vous le méritez ma femme, dit simplement Jacques Le Meunier. C'est pas n'import'qui qui peut lire une lett', vous me rendez fier.

À la demande de sa sœur, Charlotte resta à dormir. Le lendemain Jacques réapparut en soirée avec Mariette, son mari Jacques Couë et leurs cinq enfants, François, sa femme Marie Teullier et leurs deux marmots. Cette dernière avait suggéré à François d'effacer toute trace de rancœur envers sa mère pendant cette rencontre, rien de tel qu'une bonne veillée pour rapprocher les cœurs,

— Assez c'est assez, avait-elle sentencié, une famille doit viv' en paix!

François avait promis, et les yeux clairs de Marie s'humectèrent de joie lorsque son fils la serra dans ses bras et l'embrassa.

— Vot' frère Luc serait heureux de nous voir ensemble, lui murmura-t-elle, je peux pas vous en vouloir d'avoir essayé de le protéger.

Les brus s'occupèrent du repas puis tous s'assirent autour d'une bonne flambée. Les sœurs Le Moine contèrent des anecdotes de leur enfance, on leur posa maintes questions, on interrogea aussi les rapportés, et la lettre fut lue

et relue une douzaine de fois par Marie totalement épanouie, accomplie devant les siens toujours aussi attentifs malgré les jeux des petits-enfants.

Respect gagné enfin. La lettre était devenue un pont qui reliait la famille par-dessus l'océan et avait ramené la sérénité.

Baalbek tremble: 20.000 victimes, Québec tombe aux mains des Anglais, les Jésuites sont expulsés du Portugal, la prussienne Berlin capitule, Voltaire publie Candide et dénonce l'Inquisition, L'Encyclopédie est de nouveau condamnée, meurt Haendel, la peste sévit à Chypre et Alexandrie, les Anglais inventent le chronomètre permettant de calculer la longitude, un secret d'État!

Bien moins rigoureux que le précédent, l'hiver avait cédé sans résistance au printemps.

Le soleil était doux sur la peau de Marie, caresse sensuelle à laquelle elle s'abandonna avec gratitude tout en s'accommo-
dant sur sa chaise basse, baignée par le parfum du jasmin d'hiver arqué au-dessus de l'entrée, le regard ouvert sur le paysage. Les teintes délicates des feuilles nouvelles, les stries des vignes imbriquées sur les pentes du coteau, la terre brune ensemencée de lin et bientôt de chanvre, le vert tendre mais vigoureux des blés d'hiver, la rivière fendue par le sillage des embarcations, le bourg de Cantenay blotti autour de son clocher, les prairies de l'île Saint-Aubin tachetées de la dernière inondation, et, au loin, la barrière des remparts de la ville d'Angers...

Paysage serein qui la mena vers le passé. Dans un échange avec un des moines de la Haye aux Bons Hommes, celui-ci lui avait récité un poème qu'elle avait appris par cœur. Elle ferma les yeux pour mieux se souvenir et,

comme tous ceux qui se meuvent dans l'oralité, sa mémoire aiguisée n'eut aucune peine à en restituer les paroles : *heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage*, avait commencé le frère, jusqu'à ... *et plus que l'air marin, la douceur angevine*, douceur printanière qui favorise l'éclosion des plantes et des idées, douceur qu'elle goûtait en elle à présent.

Marie inspira profondément. N'avait-elle pas elle aussi fait un beau voyage ? N'avait-elle pas tissé par des moments heureux une trame assez solide pour supporter malheur et tristesse ? en faire une étoffe chatoyante aux multiples motifs colorés, comme l'indienne qu'elle avait mise ce matin autour de son cou par coquetterie ?

Elle se leva en s'appuyant sur son bâton, les rhumatismes la faisaient souffrir de temps en temps, une bonne tisane d'écorce de saule s'imposait avant d'aller au presbytère.

René Bourgeois s'impatientait, sa fille de la charité personnelle n'était jamais en retard. Complètement grabataire, il était devenu totalement dépendant de Marie, une dépendance aussi émotionnelle que physique qu'il dissimulait de moins en moins, au grand amusement du vicaire Crétin. Ce dernier riait en cachette de ce vieux fou entiché d'une paysanne, mais respectait Marie car il était heureux de ne pas avoir à s'occuper de son curé, les âmes de ses ouailles occupaient amplement ses journées.

Trois coups de heurtoir résonnèrent dans la pièce.

— Entrez, Marie, entrez, je vous ai déjà dit que vous n'aviez pas besoin de frapper.

Des grincements de gonds, quelques pas fermes, nouveaux grincements de la porte de la chambre...

— Désolé, je ne suis point votre chère protégée, dit une silhouette à la voix grave, mais si vous voulez bien me

permettre de vous apporter quelques nouvelles pour vous distraire...

— Messire Louÿs de Varice ! Vous êtes bien bon de venir visiter un moribond.

— Pour le salut de mon âme sans doute, ironisa le noble en enlevant ses gants avant de s'affaler dans un fauteuil, allons mon père vous n'êtes pas encore défunt que diable ! Je vous ai apporté un peu de saine lecture, de celle qui vous revigore en vous forçant à penser.

— Hum, vos lectures et vos idées sentent le soufre, mais je ne vous cache point que les miennes évoluent furieusement depuis que je me suis condamné.

— Condamné au paradis j'espère !

— Votre sens de l'humour me fait du bien, continuez...

— Un ami de la cour m'a envoyé par la malle-charrette un livre accompagné d'une lettre. Il s'agit de *Candide* imprimé en janvier de cette année à Genève par un certain docteur Ralf, mais tout le monde sait qu'il s'agit de Monsieur Voltaire. Je l'ai lu et je lui prédis un grand succès.

— Vous aimez me taquiner avec ces messieurs des Lumières, n'est-ce pas ?

— Discuter n'engage à rien et j'adore les discussions raffinées... Mais vous avez raison, ce livre conforte mes propres idées, et à vrai dire je ne serais pas étonné qu'on le mette à l'Index. Rassurez-vous, il n'y est pas encore. Seriez-vous d'humeur à entendre quelques passages ?

— Ma grande charité vous concède ce plaisir...

Curiosité au bord des yeux, le malade réajusta son bonnet tandis que le noble étendait les pieds vers le feu de l'âtre et ouvrait le livre : ... Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages

du pays n'avaient pas trouvé moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler...

Marie admira le cheval attaché à l'entrée du presbytère et s'apprêtait à frapper quand le vicaire Crétin sortit au même instant. Elle recula,

— Monsieur l'abbé, vous m'avez fait peur !

— Ah, Marie le Moine ! Messire Bourgeois ne fait que soupirer après vous depuis ce matin. Il a de la visite mais je suis sûr qu'il n'attend que vous...

Elle préféra ignorer le ton un tantinet narquois, et enleva ses sabots tandis que le vicaire s'éloignait. Pieds nus sur le plancher, elle se dirigea vers la chambre d'où parvenaient des bribes de paroles : ...huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un san-benito, et on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre et le san-benito de Candide étaient peints de flammes renversées et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes ; mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait ; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec fracas...

Marie avait aisément reconnu la voix de Louÿs de Varice. Intimidée, elle attendit qu'il termine avant d'appeler derrière la porte,

— Monsieur le curé ?

Le visage de René Bourgeois s'éclaira,

— Entrez, Marie, enfin vous voilà ! je vous attendais plus tôt mais peu importe, nous avons l'honneur d'une visite qui vous intéressera aussi.

— Le peuple, le clergé et la noblesse enfin réunis, dit Varice toujours d'humeur facétieuse mais sans bouger de son fauteuil. Votre mentor, Madame, m'a dit le plus grand bien de son élève et j'avoue que je suis curieux.

Marie rougit, jamais personne ne l'avait appelée Madame jusqu'à présent,

— Je..., je vous ai entendu parler de gens qu'on tue et de la terre qui tremble...

— Je faisais lecture d'un passage sur les méfaits de l'Inquisition à notre ami quasi défunt qui, heureusement pour lui, se trouve du bon côté.

Il se mit à rire. Marie resta perplexe face à tant d'irrévérence envers le malade, qui n'eut pas l'air de le prendre à mal et se contenta de répliquer,

— En effet, hélas ce n'est pas votre cas, et je crains que vous ne tâtiez un jour de la fourche du diable ! Ne m'aviez-vous pas dit une fois que, devant l'incompréhensible, les hommes avaient créé Dieu à leur propre image ? Je vous avais alors traité de mécréant, mon jugement serait plus serein aujourd'hui...

Il se tourna vers Marie,

— Pardonnez un vieil homme sur le point de franchir le seuil de l'au-delà, un seuil loin d'être obscur, et qui apporte une lumière nouvelle sur nos existences.

— De belles paroles dont je me souviendrai, dit Varice, dois-je continuer ?

— Faites, mon ami, faites, que nous servirez-vous après

les tortures de l'Inquisition ?

— J'ai à cœur un thème dont j'ai déjà eu l'honneur de m'entretenir avec votre pupille qui s'obstine à rester plantée là debout.

Marie se ressaisit et s'assit sur le bord du lit, provoquant ainsi un petit sourire sur les lèvres de Louÿs de Varice qui recommença à lire,

— ... On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe... Cela évoque-t-il votre souvenir, Marie ?

— Monsieur Walsh ! que vous aviez pas l'air d'apprécier beaucoup.

— Vous dites juste, et mon cher voisin du Plessis-Macé a beau être noble, ses activités ne le sont pas car jamais le lucre ne justifiera l'exploitation d'autres êtres humains, pas plus que la recherche du pouvoir ne justifie la guerre, une boucherie héroïque selon Candide, le héros de ce livre...

— Là je vous rejoins, dit le malade, mais laissez donc notre protégée continuer la lecture afin que vous ne doutiez de mes dires à son sujet.

Marie se retourna vivement vers René Bourgeois, puis vers Louÿs de Varice. Toute lueur d'ironie avait disparu des yeux du seigneur de Juigné, qui d'un geste encourageant lui tendit non pas le livre mais la lettre reçue de la cour,

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes bon public et vous ne sauriez nous plaire davantage, allez...

— Je... bon, mais je lis moins vite que vous.

— Nous avons tout notre temps, n'est-ce pas Monsieur le curé ?

René Bourgeois approuva d'un léger hochement de tête tandis que son regard exprimait une telle confiance envers Marie que celle-ci sentit ses yeux s'embuer. Plus de doutes. Elle éclaircit sa voix,

— Les Tuileries, le quinze de ce mois de May,

C'est avec la plus grande joie, Monsieur, que je vous adresse ce livre qui fait fureur sous les manteaux de la cour. Je connais assez bien vos idées pour savoir que vous partagerez celles diffusées ici ; ne me remerciez pas, je suis déjà votre obligé. Vous sachant friand de sciences comme de toute idée neuve, j'aurais aimé partager avec vous l'invitation faite par mon ami César-François Casini, à présent directeur de l'Observatoire de la ville de Paris. Avec la grande lunette dont il dispose, j'ai pu observer en mars la comète dont le retour avait été prédit par le grand astronome Monsieur Halley et affiné par les calculs de monsieur de Lalande...

Une comète ! J'en ai vu une, un étudiant me l'a montrée ! Elle arrêta sa lecture sous le coup de l'émotion et dut expliquer les circonstances évoquées.

— Très intéressant, dit Varice, votre curiosité ne date donc pas d'hier et demandait seulement à s'épanouir, je vous félicite. En fait vous ressemblez à Candide, comme lui, vous avez le jugement assez droit et l'esprit le plus simple, comme lui, vous avez su cultiver votre jardin ainsi qu'il le préconise, votre jardin intérieur bien entendu...

Puis, s'adressant au prêtre,

— Qu'en pensez-vous mon cher ami ?

— Vous avez parfaitement analysé la situation depuis le début, quand je vous ai parlé de ma protégée pour la première fois. Par chance un prêtre est interdit de pari, sinon

j'aurai perdu, vous avez été plus perspicace que moi et votre théorie d'éducation du peuple semble validée.

Il toussa, expectora entre ses lèvres pâles un filet de sang prestement essuyé par Marie, et reprit d'une voix faible, — Je crains que nos échanges fructueux se cessent malheureusement pour aujourd'hui, les forces de ce pauvre corps s'amenuisent de jour en jour et je n'en ai point d'autre. Merci à vous Messire Louÿs, adepte des Lumières, d'éclairer mes derniers moments, et vous Marie, de les illuminer par votre présence. Grâce à vous deux je suis en paix avec moi-même, soyez bénis.

La canicule de l'été acheva René Bourgeois qui mourut aussi desséché et jaune que les champs après les moissons. Marie ne le pleura pas, consciente qu'il l'aurait voulu ainsi, consciente d'avoir illuminé ses derniers jours comme il avait dit.

Il lui avait légué quelques livres qu'elle lisait quand elle le pouvait, assise au soleil afin de ne pas gaspiller de chandelle, pas plus de deux pages à la fois car à présent elle aussi se fatiguait aisément.

En octobre, la mort frappa bien plus sauvagement le fils aîné de Charlotte. Mourir à vingt-cinq ans, en pleine force de l'âge et sans avoir connu les vrais plaisirs de la vie, comment comprendre ? Une mère ne peut pas, et l'entourage de Charlotte eut toutes les peines du monde à la sortir peu à peu de sa prostration. Puis l'alternance, la vie de nouveau avec un second fils de François et Marie Teullier, nommé Jacques en honneur du parrain Jacques Couë, son oncle par alliance.

À la Noël, Marie s'en fut en charrette jusqu'à la Lande pour admirer ce dernier petit-fils. La petite frimousse de

deux semaines qu'elle tenait entre ses bras la fit vibrer d'amour et chuchoter à la minuscule oreille de l'enfant,
— La vie a commencé longtemps avant moi parmi les étoiles, elle continue avec mes enfants et petits-enfants et le monde de demain est en train de naître du mien. Chair de la chair de ma chair, une part de moi vivra avec toi...

Jacques Le Meunier et Marie rentrèrent au bourg de Montreuil en soirée sous une pluie glacée. Elle prit froid et s'alita de suite. À l'aube, elle brûlait de fièvre.

— C'est rin, dit-elle à son mari, c'est pas la première fois que j'ai la poitrine engorgée, une tisane de reine-des-prés et ça passera, mais accommodez d'abord l'édredon qu'est point d'amain.

Jacques le Meunier s'exécuta,

— Je vous fais la tisane et je file à Juigné chercher la Mariette, j'aime pas vous voir dans cet état, on sera là à midi.

Il attisa le feu, prépara le breuvage de cette plante qui fleure bon le miel, et sortit dans le froid après avoir posé un baiser sur le front ardent de sa femme.

Lorsqu'il rentra avec Mariette, l'édredon et la tasse de tisane gisaient sur le sol, Marie délirait, un son rauque s'échappait de ses lèvres. Effrayés, ils la forcèrent à boire et déplacèrent la paillasse près du feu. Elle se calma et s'enfonça dans un sommeil profond.

— Dormir va lui faire du bien, dit Mariette, mais je reste.

Les jours suivants, Marie se laissa faire comme une petite fille, Mariette s'occupait de tout. Souvent, elle fermait les yeux et partait dans des demi-rêves qui avaient la vertu d'apaiser la douleur lui rongéant la poitrine.

Ce monde particulier, estran entre conscience et inconscience, grève découverte et à découvrir, Marie le

parcourait comme le fera Alice au pays des merveilles un siècle plus tard.

Elle aborda avec le poète les rivages de la douceur angevine, vola par-dessus l'océan en compagnie d'une mendicante au parler bizarre, vers des contrées couvertes de citronniers où l'attendait une indienne. *Je suis votre bru*, dit celle-ci avant de s'évanouir comme un fantôme.

Lisez, lui ordonna un moine derrière elle, et elle s'exécuta au grand étonnement de celui-ci. *Hérésie ! cria-t-il, sorcellerie ! vous devez monter au bûcher !* Un bourreau aux traits familiers lui attacha les poignets derrière le dos. *Vous ? gémit-elle, Luc mon seul amour, pourquoi me torturer ?* Il la regarda, les orbites de ses yeux étaient vides, *nous les Luc, nous sommes différents, nous sommes maudits*. Un nuage de regrets l'enveloppa et il disparut.

Lorsqu'il se dissipa, une porte était plantée là au milieu du paysage. Ella la poussa. *Êtes-vous protestante ?* demanda une voix. *En effet je proteste*, dit-elle, *je ne suis pas votre esclave, je suis marie lemoyenne, en voulez-vous la preuve ?* Et elle admira comment la plume que tenait sa main écrivait son nom. *Voyez, dit-elle fièrement, je peux !* La voix se fit plus douce, *rendez grâce à Dieu qui vous a fait ce don, et maintenant allez récolter les fruits de votre existence...*

S'offrant au soleil printanier, une prairie déroula son tapis depuis le haut du coteau jusqu'à la rivière. Blancs des achillées et carottes sauvages, jaunes vifs des pisse-en-lits et lotiers corniculés, magentas des chardons, circes maigrelets et fumeterres recroquevillés sur eux-mêmes, bleus et violets discrets des myosotis et violettes.

Tout en bas, grandes berces, reines-des-prés, salicaires, iris et roseaux se pressent en rangs serrés sur la rive. Richesse de la diversité, richesse de la vie.

Au milieu une fente, plus verte, plus touffue, dont s'écoule

un ruban de boutons d'or trahissant l'humide timidité d'une source.

Marcher vers elle dans l'air tiède, s'agenouiller sur l'argile molle, écarter doucement les herbes pour découvrir l'eau secrète qui sourd des entrailles de la terre, et puis s'étendre voluptueusement, attentif au crissement des grillons et sauterelles, au bourdonnement des butineuses, au faufilement d'un mulot, ou d'une couleuvre peut-être, se laisser bercer par le murmure liquide à l'origine de toute cette vie qui grouille, rampe, vole, s'étale..., sentir son âme s'apaiser au fur et à mesure que monte une joie pure, lumineuse : j'existe !

Les fontaines naissent dans ces endroits. L'énergie de la source incite à bâtir, quelques pierres d'abord, une cathédrale des millénaires plus tard. Les humains se rassemblent autour du sacré.

1760

Le 16 janvier du dit an, Marie Le Moine s'éteignit comme s'évanouit la neige, qui permet à la vie d'éclorre derrière elle. Celle qui était née au pays des trois rivières avait suivi le cours de son temps, prise parfois dans des tourbillons, encadrée par les berges de son époque, mais osant emprunter les contre-courants.

Ce jour-là, elle entra dans l'infini du grand océan du monde, prête pour un nouveau cycle. Comme l'eau, la vie se transforme mais ne sait pas s'arrêter.

Registre paroissial de Montreuil-Belfroy 1677-1770 —
Le dix septième Jour de Janvier mil sept cent soixante Marie Le moine épouse de Jasques Le meunier âgée de soixante dix ans décédée d'hier, a été inhumée au Cimetière de ce lieu par nous Curé soussigné, en présence de Joseph metayer, et de Jasques Jalot qui ont déclaré ne savoir signer [Signé Chesneau Curé de montreuil]

Épilogue

Et la vie continua...

Jacques Bourgeois (1704-1788) et sa femme Marguerite (1705-1785), ceux qui avaient aidé Luc avant sa mort, vécurent heureux et longtemps à la Picaudais de la Cornuaille. Ils sont les ancêtres maternels de l'auteur.

Le faux-saulnier Jean Rousseau sera arrêté par les gabelleux mais s'échappera de leurs griffes de façon rocambolesque. Fatigué par deux ans de cavale, il se rendra et sera jeté dans les geôles de Saumur. Chance inouïe, il sera gracié par le roi (récit complet dans le livre de Daniel Bricard).

Jacques le Meunier (1696-1768) survivra huit ans à Marie Le Moine.

Charlotte Le Moine (1705-1780), veuve de son mari René Lailler (1701-1760) mort trois mois après Marie, s'éteindra paisiblement à l'âge vénérable de 75 ans. Elle n'aura pas bougé de Limoge à Avrillé depuis son mariage.

Un mois après la sépulture de sa mère, Perrine Jamme (1729-1802) se mariera enfin à l'âge de 32 ans avec son demi-frère Jacques Le Meunier (1729-1792). Elle aura sept enfants de lui et décèdera à Montreuil-Belfroy, à l'âge de 73 ans.

Marie Jamme son aînée (1723-1780), appelée Mariette dans le roman pour éviter des confusions, aura encore

deux enfants (huit au total). Un de ses petits-fils, François Coué, enrôlé dans l'armée de Napoléon, mourra en Espagne, et un autre, Frédéric Coué, sera impliqué dans la révolte de la Marianne à Trélazé en 1855. Elle décèdera à l'âge de 56 ans dans la closerie du Pressoir de Juigné-Béné, deux mois avant sa tante Charlotte.

François Jamme (ca 1725-1799) et Marie Teullier (1723-1785) auront encore deux enfants (six au total). Ils s'éteindront à la Lande du Plessis-Macé devenu fief des Jamme depuis leur mariage en 1750.

Leur fils Jacques I (1759-1824) reprendra la métairie et se mariera à la Membrolle avec Anne Manceau (1759-1825). De leurs quatre enfants, Pierre, enrôlé de force pour satisfaire les ambitions napoléoniennes, mourra en Allemagne en 1814 après avoir participé à la bataille de Leipzig. Il avait vingt ans, comme son cousin Vincent Houdebine avant lui, mort à Véronne en 1806 des suites d'une blessure au crâne.

Leur fils aîné, Jacques II (1791-1864), époux de Thérèse Marie Rivron (1801-1848) de Saint Lambert-la-Potherie dont il aura quatre enfants, reprendra la Lande et sera le premier à savoir signer.

À son tour, leur fils aîné Jacques III (1835-1899), marié avec sa voisine Louise Beaupère (1843-1927) qui lui donnera six enfants, sera le dernier métayer de la Lande, puis le couple s'installera à la Basse Chesnaie de Pruillé à partir de 1880-85.

Enfin leur fils aîné Jacques Louis IV (1870-1955), marié avec Marie-Louise Bonsergent (1881-1974) de Feneu, sera le premier à quitter le monde paysan pour devenir mécanicien avec l'apparition de l'automobile. Il s'établira à Champigné où le couple aura sept enfants, dont l'aîné fut, bien sûr, un Jacques (1907-1926) malheureu-

sement écrasé à dix-neuf ans sous le poids d'une voiture qu'il réparait. Le petit dernier, Michel (1920-2017), marié avec Francine Touchet Bourgeais (1925-2020), dont il aura aussi sept enfants, est père de l'auteur.

À partir de cette génération, les Jammes quitteront le pays des trois rivières qu'ils habitaient depuis le règne de François Ier ou avant, et se disperseront dans le monde entier, des Amériques à l'Asie en passant par la Nouvelle-Zélande.

Certains, sans le savoir, sont revenus dans le berceau de leurs ancêtres...

Un dernier mot

Deux années que je vis avec Marie Le Moine, couchant ses faits et gestes sur le papier comme elle-même aurait aimé le faire... Elle m'a conduit par des chemins inattendus au long d'une vie finalement assez semblable à la nôtre : nous répondons au mieux aux contraintes de notre environnement, nous essayons de laisser notre trace, si petite soit-elle.

Dans la langue ancienne des Sumériens, et aussi dit-on chez les Chinois, *derrière* et *après* sont un même mot, *devant* et *avant* également. Le futur invisible arrive dans notre dos, le passé nous fait face, un regard que j'adopte volontiers. Mes ancêtres y ont ainsi leur place et j'ai une autre vision de ceux qui sont aujourd'hui autour de moi.

Remerciements

à Daniel et Michelle Bricard pour leur enthousiasme
 envers ce projet,
à l'association généalogique de Montreuil-Juigné,
 à Jean-Jacques Carré, impitoyable correcteur,
 à mes correspondants de Geneanet,
 à Sophie Denis pour sa confiance.
à Michel Suzzarini pour son accompagnement
 au long de deux années,
aux propriétaires des lieux où vécut Marie
 pour leur accueil et leur intérêt.

Bibliographie

- Angélique Le Boursier du Coudray. *Abbrégé de l'art des accouchemens*, 1769.
- A.-J Verrier & R. Onillon. *Glossaire des patois et des parlers de l'Anjou*, Tome I & II, 1908.
- Alfred Carlier. *Histoire du costume populaire français*, 1948.
- Annie Antoine (dir.). *Campagnes de l'Ouest: stratigraphie et relations sociales dans l'histoire*, 1999.
- Célestin Port. *Dictionnaire historique géographique et biographique de Maine-et-Loire*, 1874-1878.
- Daniel Bricard. *Montreuil-Juigné Des vies... Des histoires. Tome I de l'époque gallo-romaine à la Révolution*, 2012.
- Denis Diderot & Jean Le Rond d'Alembert (dir.). *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Tome I, Paris 1751.
- Fernand Braudel. *L'identité de la France*, 1986.
- Fernand Braudel. *Les structures du quotidien*, 1979.
- Florent Godelaine. *La Mayenne, une rivière canalisée: négoce et entraves XVIIe siècle-début XIXe siècle*, 2013.
- François Lebrun. *Les hommes et la mort en Anjou au XVIIe et XVIIIe siècles*, 1975.
- François Lebrun. *La vie conjugale sous l'Ancien régime*, 1989.
- François Lebrun (dir.). *Histoire d'Angers*, 1975.
- François Lebrun. *Médecins, saints et sorciers au XVIIe et XVIIIe siècles*, 1983.

- François Lebrun. *Angers sous l'Ancien régime: introduction à l'histoire démographique de la population*. Annales de Bretagne 81-1, 1974.
- François Lebrun. *Une grande épidémie en France au XVIIIe siècle: la dysenterie de 1779*. Annales de démographie hist. 1973.
- François Lebrun. *Une famille angevine sous l'ancien régime d'après son « papier mémorial »*. Annales de Bretagne 82-1, 1975.
- Friedrich Albert Von Koch. *Œuvres de Valentin Jamerai Duval, précédé des mémoires sur sa vie*. Avec figures. St Petersburg, 1784.
- Isabelle Mathieu. *Les justices seigneuriales en Anjou et dans le Maine à la fin du Moyen âge: institutions, acteurs et pratiques*, 2009.
- Jean Renard. *En Anjou, quand quatre liards valaient un sou*, 1997.
- Marcel Gruault. *Montreuil-Juigné, au fil de la Mayenne*, 1988.
- M. Gaucher, M. Delafosse & G. Debien. *Les engagés pour le Canada au XVIIIe siècle*. Revue d'histoire de l'Amérique française 14-4, 1961.
- Michel Pecha. *Le doyenné de Candé aux XIe et XIIe siècle: Organisation de l'espace et structure sociale*, 2006.
- Micheline Huvet-Martinet. *La répression du faux-saunage dans la France de l'Ouest et du Centre à la fin de l'Ancien Régime (1764-1789)*. Annales de Bretagne 84-2, 1977.
- Montesquieu (Charles Louis de Secondat, baron de la Brède et de). *De l'esprit des lois*. Anonyme chez Barillot & fils, Genève 1748.
- Paul-Marie Bondois. *État de l'industrie textile en France, d'après enquête du contrôleur général Desmarests*. Bibl. de l'école

des chartes 104, 1943.

— Philippe Blanchet & Henriette Walter. *Dictionnaire du français régional de Haute-Bretagne*, 1999.

— R. Gasnier. *La navigation sur la Loire et ses affluents vers 1785*. Annales de Bretagne 36-1, 1924.

— Victor Godard-Sautrier & Peter Hawke. *L'Anjou et ses monuments*. Tome I & II, Angers, 1839-1840.

— Voltaire (François-Marie Arouet dit). *Candide ou l'optimisme*. Publié sous le pseudonyme de docteur Ralf, Genève 1759.

Les sites internet consultés n'ont pas été répertoriés mais je salue au passage les Archives du Maine-et-Loire sans lesquelles ce livre n'aurait pu se faire, ainsi que l'incessant travail des bénévoles de Wikipédia pour enrichir la plus grande encyclopédie du monde accessible à tous.

Glossaire

acédie : dépression spirituelle, abattement.

achaler : ennuyer, embêter.

âchée : ver de terre.

agasse : pie.

amain : sens. — *C'est point d'amain* c'est à l'envers.

anhuit : aujourd'hui.

arsouiller (s') : se saouler.

astheure : maintenant, mot toujours courant au Québec.

attérissemens : hauts-fonds dans les rivières.

au cas où : dans l'éventualité de.

aune : mesure de longueur utilisée pour le tissu valant 3 pieds 8 pouces, soit 1,188 m.

barge : embarcation à fond plat.

barguigner : marchander (d'où bargain en anglais).

barrique : ou busse, tonneau d'une capacité de 250 pintes, soit 237,8 litres.

benaise : content.

bentôt : bientôt

berdanser : balancer, remuer.

berouette : brouette

Bertagne : Bretagne en gallo, la langue de la Haute-Bre-

tagne dont l'angevin est une variante.
biau : beau.
bigorneux, bigornette : diable et diablesse cachés au fond d'un puits.
biques : les feuilles tendres du cœur des choux.
biser : embrasser.
bleds : céréales au sens large, tout grain servant à faire du pain.
bougette : bourse de cuir attachée à la ceinture, mot renvoyé par nos amis anglais sous la forme de budget.
bouiner : faire, fabriquer (avec l'idée de perdre son temps) — *Qu'est-ce que tu bouines?*
bourrier : ordures, tas ou récipient qui les contient.
bousine : bulle.
bouzine : ou veuze, cornemuse de l'ouest de la France.
buée : lessive en bouillant le linge.
ça fait pas bouillir mon lait : ça ne m'arrange pas.
cabaret : débit de boisson.
cabaretier : tenancier d'un débit de boisson.
calfater : étanchéfier une coque de bateau avec de l'étoupe et du goudron.
canal de la tannerie : canal comblé en 1865 et devenu le boulevard du Ronceray dans la Doutre à Angers.
canette : bille. — *Tu veux jouer aux canettes?*
canicula : autre nom de l'étoile Sirius dont provient le mot canicule.
casse : boîte ou meuble divisé en petites cases pour y placer les caractères typographiques. On distingue le haut de casse (pour les majuscules) et le bas de casse (pour les minuscules).

casserolles : ici dans le sens ancien et général d'ustensile de cuisine.

catarrhe épidémique : rhume, ici une grippe mais le mot n'existe pas encore.

chagrin : cuir à grain fin tiré de la croupe des mulets et ânes (du turc saris, croupe).

chârte : charrette. — *Il a tombé pa' l'cul d'la chârte!*

chasse-gueux : employé municipal chargé de repousser les mendiants.

chat à neuf queues : martinet, fouet de plusieurs lanières.

châtiau : château.

chaudière : grand chaudron pour faire bouillir le linge ou cuire de grandes quantités d'aliments.

chaussée : barrage pour les moulins.

chirurgien barbier : terme encore en usage au XVIIIe siècle, bien que les barbiers soient séparés des chirurgiens depuis 1691.

closerie : exploitation de petite taille permettant au plus de vivoter.

closier : paysan vivant dans une closerie.

coche : truie.

commère : se dit entre mère et marraine d'un enfant.

compère : se dit entre père et parrain d'un enfant.

contoux, disoux : conteur.

côre : encore.

corps : ancêtre du corset et du corsage.

coucou-pelote : primevère officinale.

crouiller : fermer à clef ou au verrou.

dame! : interjection de renforcement fréquente dans tout l'ouest de la France.

damoiselle: terme employé envers les femmes en général, mariées ou célibataires.

débarbouiller: se laver la figure avec un linge (débarbouillette au Québec).

débournicher: débusquer, faire sortir un animal caché.

denier: pièce de monnaie de faible valeur, 1/12e de sol ou 1/240e de livre.

dépatouiller (se): se débrouiller.

devantier: tablier de travail ou de gala, pièce indispensable du costume féminin.

dîme: impôt dû au clergé.

docteur-régent: professeur de la faculté de médecine. Ils sont quatre dans celle d'Angers, peuvent exercer en ville et constituent l'aristocratie médicale.

don: donc, souvent utilisé en gallo après un impératif. — *Mets don la tab'!*

drôle: étrange.

drôlerie: comportement étrange.

du dimanche: se dit des vêtements qu'on ne porte que dans des occasions exceptionnelles.

égailer, à l'égailé: se disperser en tous sens.

engouler: avaler goulûment.

érusser les ormeaux: séparer les feuilles des branches fines de cet arbre pour les donner aux cochons. — *Allez à la feuillées et revenez-pas avant d'avoir rempli vos pochons!*

fâche: fâcherie.

faux-bourg: graphie ancienne de faubourg.

faux-saulniers: contrebandiers de sel.

fermes du roy: administration chargée des impôts indirects, en particulier la gabelle (sur le sel).

fi-d'garce: fils ou fille de pute.

fillette : petite bouteille angevine d'environ un tiers de litre.

fléau d'armes : arme du Moyen-Âge, manche court et une chaîne terminée par une masse métallique.

foire : dysenterie, diarrhée.

foleiller : ou foleyer, perdre la raison.

fonte : ou police, assortiment complet de caractères en imprimerie, terme conservé en anglais (il fallait fondre du plomb dans des matrices qu'on formait avec des poinçons de cuivre ou d'acier). La fonte de ce livre est Bas-kerville.

fossier : fossoyeur.

fourchet : entrejambe dans ce contexte.

fumelle : fille (encore entendu maintenant).

future : fiancée (future épouse). — *Je vous présente ma future...*

gabarre : embarcation à fond plat commune sur la Loire et ses affluents.

gabeux : ou gabelous, employés des gabelles chargé de contrôler le sel alors très taxé par l'État.

gabelle : impôt sur le sel, très impopulaire.

gadouilleuse : boueuse.

gâter : renverser, abîmer.

geurnille : guenille.

geurnouille : grenouille.

gorin : porc.

goule : gueule.

gouleyant : frais et léger en parlant de boisson.

gouline : frimousse.

gousier : gosier, allusion à Rabelais.

goutte : eau-de-vie, esprit-de-vin.
gratte-cul : fruit de l'églantier aux poils urticants.
grenier à sel : lieu où le sel est vendu par l'État afin de faire payer la gabelle.
grinchu : grincheux.
grolle : corneille, oiseau de mauvais augure.
guinche : herbe des bois dont on faisait des paillasses jusque dans les années 50.
guinda : treuil horizontal utilisé pour passer les portes marinières (voir ce mot).
haret : se dit d'un chat domestique devenu sauvage.
haute gabelle : l'impôt du sel variait suivant les provinces. Celles de haute gabelle, dont L'Anjou, payaient le maximum.
havrier : grande barge ancêtre des péniches.
haye : bois entourant des habitations qui par le défri-chage est devenu la haie moderne.
hibernois : d'Irlande.
honneste fille, femme, homme : titre donné aux bourgeois et marchands.
horsain : étranger.
hyver : hiver.
imagier : vendeur d'images saintes ou autres.
incessamment : tout de suite.
incontinent après : tout de suite après.
indienne : tissu en coton peint ou teint, interdit en France jusqu'en 1759.
innocent : enfant en bas âge.
inséputuré : mis en terre (défunt).
j'avions : j'ai.

j'va : je vais.

jaille : décharge, dépotoir.

jour d'hui (au jour d'hui) : ancienne écriture d'aujourd'hui (cf. en espagnol : el día de hoy).

librairie : une maison d'édition au XVI^e siècle.

lieue angevine : mesure de distance de 2300 toises. Une toise = 6 pieds, un pied = 0,3248 m (pied du roi), soit environ 4,5 km.

livre : monnaie depuis Charlemagne, divisée en 20 sols ou 240 deniers.

loche : limace, paresseux.

maie : grand coffre.

Maienne : ancienne graphie de Mayenne d'où dérive le mot Maine (voir Maynne).

maître chirurgien : classe au-dessus des chirurgiens barbiers. Les chirurgiens sont nettement séparés des médecins.

malle-charrette : véhicule à deux roues remplacé par la malle-poste à quatre roues après la révolution pour transporter courrier et passagers.

marchand fermier : adjudicataire qui, moyennant une somme annuelle, achète au seigneur l'exploitation de ses droits et lui épargne la difficulté de la perception. Il occupe le haut de la hiérarchie sociale paysanne.

marguillier : ou fabricant, membre de la fabrique ou conseil d'administration des biens d'une paroisse.

marienne : sieste.

marvaille : merveille.

Maynne : prononciation angevine de Mayenne, ce qui donnera naissance à la Maine actuelle.

ménage : mot que les anglais nous renverront sous la

forme de management.
ménagère: sens de gérante (manager) plutôt que balayeuse...
menteries: mensonges.
meurir: mûrir.
miche: ici, grosse tranche de pain.
millier: ou mille pesant, mesure de poids équivalent à 1000 livres (une livre = 0,4895 kg).
minot: mesure de capacité de trois boisseaux, ce qui pour le sel pèse un quintal (= 100 livres = 48,950 kilos).
minute: acte original écrit et conservé par un notaire. Les parties reçoivent des copies appelées grosses ou expéditions.
moué: moi.
mouillasser: pleuvoir en pluie très fine.
mouiller: pleuvoir.
moulin à foulon: moulin à eau qui sert à fouler les étoffes pour les assouplir en les battant dans une auge avec de gros pilons de bois.
muser: mettre dans quelque chose d'étroit, insérer.
neuf, neuve: puceau, pucelle.
neyé: noyé.
nom de chrétien: prénom.
ondoyer: baptiser à la maison quand il y a danger de mort de l'enfant.
panérée: contenu d'un panier.
panser: nourrir les animaux, toiletter un cheval.
pansion: nourriture des animaux.
patache: embarcation de contrôle utilisée par les douaniers et les gabelleux.

pâté : sorte de tourte aux fruits.

pâtis : pré.

père feu : le feu des Celtes certains jours de l'année.

pertuis : ouverture étroite dans un barrage permettant le passage des bateaux en démontant la porte marinière (voir ce mot).

pesse : moineau.

pétard : digitale.

petit rosé : champignon blanc comestible qui pousse dans les prés humides.

pétoire : bois de sureau dont on utilise le canal creux pour lancer des balles de filasse avec un piston. Le nom provient du bruit fait par la compression de l'air.

pieu de liage : pieu d'amarrage sur la rive pour les bateaux descendant une porte marinière.

pigner : pleurer.

pinte : mesure de capacité équivalente à 0,952 l.

pipe : gros tonneau angevin d'une capacité de 475,6 litres équivalent de deux barriques ou 500 pintes.

Pipet (le trompeur) : ou Grattaud, le diable en Anjou. Voir aussi Bigorneux, Bigornette.

pis : puis, pire.

pisque : puisque.

place des halles : actuellement place Imbach à Angers.

poinçon : morceau d'acier où les lettres sont gravées en relief et avec lequel on frappe les matrices qui servent à fondre les caractères d'imprimerie.

point baisant : peu sympathique, prompt à s'emporter.

point causant : peu causant.

porche monumental : ce porche disparu au XIX^{ème} siècle protégeait le portail actuel de la cathédrale

Saint-Maurice d'Angers.

porte marinière : ancêtre des écluses faite d'une seule porte en planches démontables (l'écluse a deux portes).

porteur à col (ou porte-col) : porteur à pied chargé sur ses épaules.

pouiller : mettre un vêtement. — *Pouille ton gilet!*

prée : pré, mot féminin en angevin.

présidial : tribunal de l'ancien régime pour les affaires civiles peu importantes et les affaires criminelles. Il y en avait cent en France en 1764.

promis, promise : fiancés.

prône : sermon, homélie.

pus : plus.

queniau : enfant.

quintaine : joute contre un panneau que le cavalier doit frapper de sa lance. Praticqué aussi sur l'eau.

quintal : cent livres et non pas cent kilos comme maintenant.

rabibocher : réconcilier.

renaupée : averse.

ressiau : ruisseau. — *Il a cheyé dans l'ressiau* il est tombé dans le ruisseau.

rillauds : spécialité charcutière angevine.

rin : rien.

rôtie : soupe au vin donnée aux mariés et aux travailleurs pendant l'été.

rotte : passage creusé dans le talus d'une haie par les animaux ou les humains.

roué (rouler le r) : prononciation de roi (le r dur actuel apparaîtra dans un quartier de Paris après la révolution).

rousine : chandelle.

rue du tertre : actuellement rue Malsou dans la Doutre à Angers.

sacriste : sacristain.

Saint Samson : paroisse d'Angers hors-les-murs dont l'église est devenu une grange de l'actuel jardin des plantes.

saint-doux : saindoux, graphie du XVIIIe siècle.

sapré : sacré (jurons). — *sapré bondiou, sapré vaindiou!*

se gratter le devant : se masturber.

seille : seau.

seillée : contenu d'un seau.

serrer : garder, ranger, cueillir, récolter. — *va serrer des pommes!*

sol : monnaie, vingtième partie d'une livre.

Solide (canon) : célèbre modèle de canon sous Louis XIV.

soudure : jonction entre deux récoltes.

soue : lieu où l'on tient les porcs enfermés et séparés.

surnom : nom de famille.

taiseux : qui parle peu.

talée : touffe.

tantôt : après-midi en angevin : — *à tantôt!* Et aussi tout à l'heure (avant ou après) — *tantôt il est v'nu.*

tatasser : bavarder.

tixier : ou tissier, tisserand.

toise : mesure de six pieds d'environ 1,95 m. 500 toises font environ 1 km.

toit à cochon : bâtiment abritant les soues à cochon.

tôpette ! : au revoir, salut ! encore entendu en Anjou.

topine : topinambour.

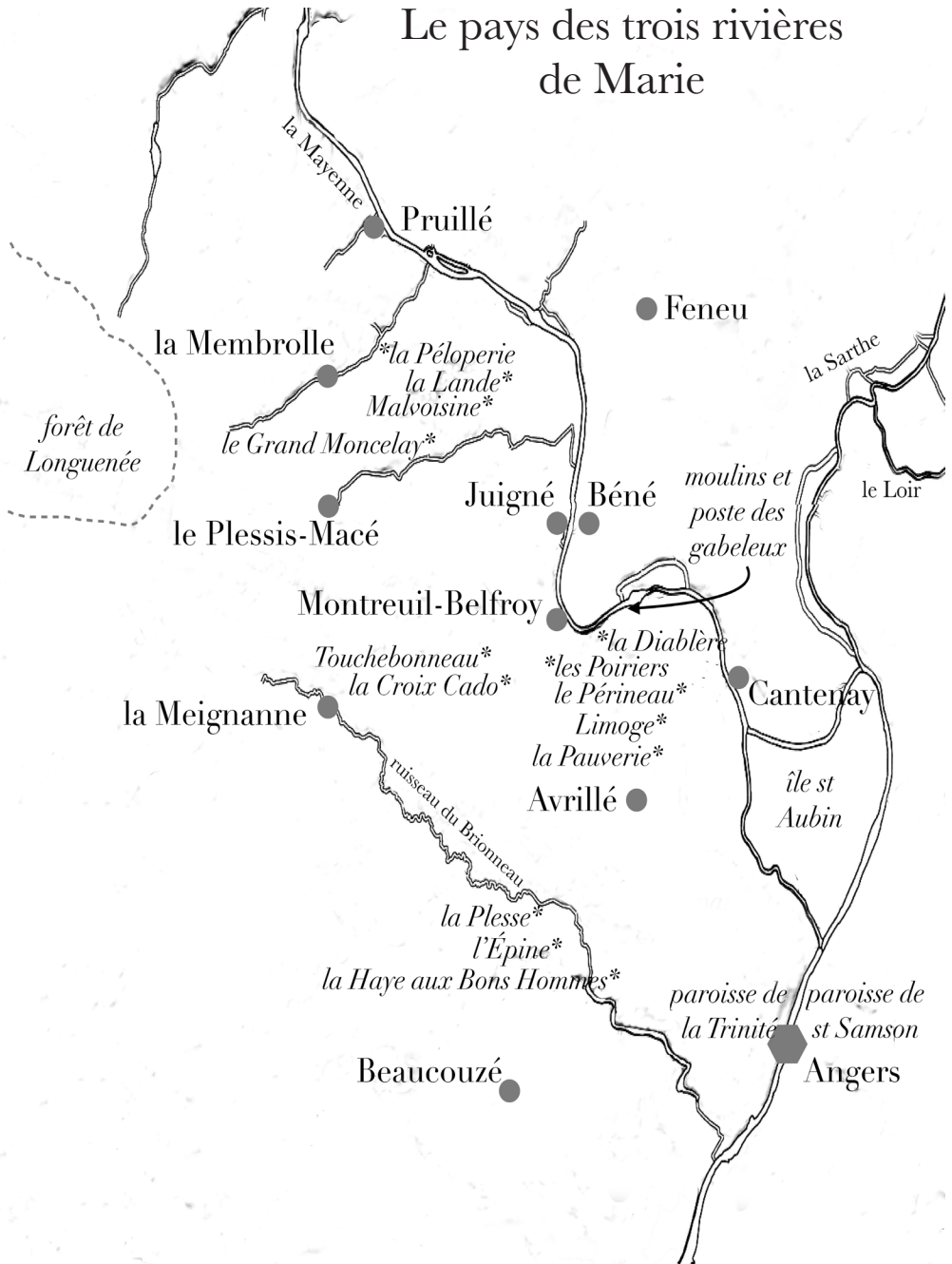
toucheux : rebouteux.
 touiller : remuer un liquide avec un bâton ou une cuillère.
 tout drèt : tout droit.
 tré : truie. Injure fréquente : — *espèce de grosse tré!*
 treizain : bourse de treize pièces donnée par le mari à sa femme durant la cérémonie de mariage.
 trempé-guené : tout mouillé.
 un moment de temps : longtemps.
 v'lin : vipère (déformation de venin).
 v'là-ti pas : ne voilà-t-il pas.
 vanté ben (ou bin) : peut-être, mais *vantié bin pour sûr* : certainement.
 vergogneux : honteux par crainte du déshonneur ou du ridicule.
 verser : pleuvoir beaucoup.
 veuze : cornemuse encore en usage en Haute Bretagne.
 Vierge de Grâce : bateau effectivement parti de la Rochelle vers le Québec en 1745.
 vigneron : paysan exploitant quelques arpents de vigne ou non, parfois synonyme de closier.
 village : hameau, usuel encore en Bretagne.
 vivocher : vivoter, survivre.
 voiturier : transporteur (métier).
 voiturier d'eau : transporteur fluvial.

Petit clin d'œil à ceux qui s'étonneraient des différences orthographiques des patronymes, voici les 27 graphies de mon nom de famille relevées dans mes recherches :
 gemme gamme geamme gem geme géme genne iamme
 jem jeme jémé jemme jemmes jam jean jaiame jehame
 lajaiame jame jane jamme jean jeamme jeammes jamne
 james jammes.

Le Haut-Anjou au XVIII^e siècle avec les lieux de voyage du faux-saulnier Luc



Le pays des trois rivières de Marie



la Mayenne

Pruillé

Feneu

la Membrolle

*la Péloperie
la Lande*
Malvoisine*

le Grand Moncelay*

la Sarthe

forêt de
Longuenée

le Plessis-Macé

Juigné

Béné

moulins et
poste des
gabeleurs

le Loir

Montreuil-Belfroy

Touchebonneau*
la Croix Cado*

la Diablère

*les Poiriers
le Périneau*

Cantenay

la Meignanne

Limoge*
la Pauverie*

île st
Aubin

ruisseau du
Brionneau

Avrillé

la Plesse*
l'Épine*

la Haye aux Bons Hommes*

paroisse de
la Trinité

paroisse de
st Samson

Beaucouzé

Angers

Premier tirage en avril 2018
aux éditions Vivre tout simplement.

Second tirage en auto-édition
avec changements mineurs de texte et de présentation.

Dépôt légal septembre 2021
jammeslois@gmail.com
100 exemplaires par BookPress.EU
ISBN 978-2-9577306-4-3

Simple paysanne angevine, Marie naît
en même temps que Voltaire au siècle
des lumières.

Si la vie est certainement plus difficile
pour la paysanne que pour l'écrivain, les
deux vivent dans leur temps, celui où se
propage une épidémie d'idées nouvelles
qui touche toutes les classes sociales,

...et Marie n'est pas immune
à leurs appels.

à



20 €



histoire d'écrire